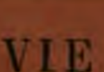
COLLECTION DE LECTURES ASCÉTIQUES.



VIE
DE
SAINT PHILIPPE
DE NÉRI

FONDATEUR DE LA CONGRÉGATION DE L'ORATOIRE
A ROME

Traduite du latin des Bollandistes

PAR L'ABBÉ P***

ANCIEN VICAIRE GÉNÉRAL D'ÉVREUX.



LIBRAIRIE CATHOLIQUE DE PERISSE FRERES

PARIS
NOUVELLE MAISON
RÉGIS RUFFET ET Cie, SUCrs
RUE SAINT-SULPICE, 38

LYON
ANCIENNE MAISON
RUE MERCIÈRE, 49
ET RUE CENTRALE, 31



1861



VIE

DE



DE NÉRI

VIE

DE

SAINT PHILIPPE

DE NÉRI

FONDATEUR DE LA CONGRÉGATION DE L'ORATOIRE

A ROME

Traduite du latin des Bollandistes

PAR L'ABBÉ P***

ANCIEN VICAIRE GÉNÉRAL D'ÉVREUX.



LIBRAIRIE CATHOLIQUE DE PERISSE FRÈRES

PARIS
NOUVELLE MAISON
RÉGIS RUFFET ET Cie, SUCrs
RUE SAINT-SULPICE, 38

LYON
ANCIENNE MAISON
RUE MERCIÈRE, 49
ET RUE CENTRALE, 34

1861

APPROBATION.

---

† Pierre-Tobie YENNI, évêque de Lausanne et Genève, etc., etc.

Nous avons fait examiner l'ouvrage intitulé *Vie de saint Philippe de Néri*, et, d'après le rapport qui nous a été fait, nous y donnons très-volontiers notre approbation, et en recommandons la lecture comme très-instructive et tout à fait propre à rendre la vertu aimable.

Donné à Fribourg, en notre Maison épiscopale, le 1er octobre 1845.

Par Mandement de Monseigneur,

Le chanoine Perroulaz,

Proton. apost., Chancel. de l'Evêché.

A. M. D. G.

J'ai lu les vies de saint *Philippe de Néri* et de sainte *Véronique Giugliani*, et je les trouve très-édifiantes ; celle du saint Philippe surtout me paraît bien instructive et propre à rendre la vertu aimable.

D. Vuillermet, S. J.

VIE

DE

SAINT PHILIPPE DE NÉRI.

CHAPITRE PREMIER.

Enfance de Philippe. Ses études et sa piété.

PHILIPPE naquit à Florence, au mois d'août de l'année 1515, sous le pontificat du pape Léon X. Il eut pour père François de Néri, et pour mère Lucrèce Soldi. François appartenait à une famille honnête, celle de Lucrèce était d'un rang plus élevé : quelques-uns de ses membres avaient occupé les plus hauts emplois de la république. Ils eurent de leur mariage deux filles, Catherine et Élisabeth, et deux fils, Antoine, qui mourut fort jeune, et Philippe dont j'entreprends d'écrire la sainte vie. Il fut baptisé dans l'église de Saint-Jean-Baptiste, la seule église de Florence qui

eût alors des fonts sacrés, et reçut de son aïeul paternel le nom qu'il portait lui-même.

Dès l'âge de cinq ans, sa raison fut assez développée pour pouvoir apprendre à lire et à écrire. Son père l'envoya donc dans une école publique, où il étonna par ses rapides progrès autant qu'il se fit aimer par la sagesse de sa conduite. Il était d'une modestie charmante, d'une humeur fort douce et d'une déférence envers ses parents qui ne leur laissait rien à désirer. Non content d'obéir à leurs moindres volontés, il leur témoignait, en toute occasion, son respect et sa tendresse. A un âge où les enfants commettent tant de petites fautes par leur humeur vive et emportée, Philippe n'en eut qu'une seule à se reprocher en ce genre. Sa sœur Catherine étant venue un jour le troubler pendant qu'il récitait des psaumes avec Élisabeth, il la mit à la porte, mais toutefois sans violence. Cependant, son père l'ayant repris de cette action, il en conçut un repentir qui le fit fondre en pleurs. L'obéissance qu'il rendait à sa mère était vraiment admirable. Lui prescrivait-elle le silence, il ne se serait pas permis de dire un seul mot ; lui disait-elle de demeurer en paix, il ne remuait ni le pied ni la main.

Lorsqu'il eut plu à Dieu de la rappeler à lui, ce qui ne tarda guère, son père ayant contracté un nouveau mariage, sa piété filiale ne fit que changer

d'objet. Aussi sa belle-mère, touchée de son respect et de son obéissance, conçut-elle pour lui un amour tout maternel. Ce fut au point que, lorsqu'il dut quitter Florence, quelques années après, ainsi que je le dirai dans la suite, elle versa des larmes intarissables. Puis, pendant la maladie qui la conduisit au tombeau, elle ne parlait que de ce cher enfant. Il lui semblait le voir et l'entendre, souvent même on la surprenait conversant avec lui comme s'il eût été présent, tant elle trouvait de douceur et de consolation dans son souvenir.

Les mêmes vertus qui lui avaient gagné l'affection de ses parents le rendaient cher à tout le monde. Ses supérieurs l'aimaient à cause de sa soumission à leur égard; les vieillards étaient touchés de ses manières polies et déférantes, et ses condisciples, de son humeur joyeuse, facile et pleine d'aménité. Jamais on ne le vit impatient, jamais on ne l'entendit médire de personne; de là vint que tous, d'un commun accord, s'accoutumèrent à l'appeler Philippe-le-Bon. Cette bonté lui gagna le cœur de son Dieu comme celui des hommes, et lui mérita la grâce de protection dont je vais parler. Un fermier de son père ayant amené un jour un âne chargé de fruits, déposa ses paniers à la maison, et fut ensuite à la cuisine pour y prendre de la nourriture, laissant sa bête en liberté dans la cour. Philippe, qui avait alors huit ou neuf

ans au plus, s'apercevant de ce défaut de vigilance, éprouva une tentation à laquelle il ne fut pas maître de résister. Il monte sur cet âne, et le force à marcher ; mais à peine l'animal a-t-il fait quelques pas qu'une trappe venant à manquer sous ses pieds, il tombe avec son cavalier dans une cave profonde. Le pauvre enfant pousse un cri en disparaissant ; ses parents accoururent, et quand ils s'aperçoivent de ce qui vient d'arriver, pleurent sur un malheur qu'ils regardent comme indubitable. Ils rentrent dans la maison, et ont à peine la force de descendre dans cette cave où ils s'attendent à ne trouver qu'un corps mort. Cependant l'enfant est plein de vie ; il ne s'est fait aucun mal. Dieu, qui le destine à travailler au salut de tant d'âmes, l'a conservé par un miracle. Il aimait, dans la suite, à raconter ce trait de Providence, et en conserva toute sa vie le souvenir le plus reconnaissant.

A un âge encore si tendre, ce saint enfant montrait déjà une étonnante maturité. Au lieu de jouer à la chapelle, comme tant d'autres, ce qui du reste est fort innocent, il employait son temps à méditer, à réciter des psaumes, ou à faire de pieuses lectures. L'assistance à la messe était son plus doux plaisir, et les prédications, bien loin de l'ennuyer, ne suffisaient pas, quelque longues qu'elles fussent, à satisfaire sa sainte avidité.

Voilà ce qui arrive à tous les cœurs qui aiment Dieu. On ne leur en parle jamais assez, parce que l'amour est insatiable. Lorsque les enfants pieux se trouvent avec des prêtres ou des religieux, ils les entretiennent volontiers des désirs qu'ils éprouvent de les imiter, cédant en cela à une secrète ostentation dont ils ne se rendent pas compte. Philippe avait comme eux ces saintes pensées; mais il ne s'en ouvrait qu'à Dieu seul. En général, ce saint enfant n'aimait pas à parler de lui-même, et déjà il avait conçu pour la vaine gloire cette aversion qu'il lui montra le reste de sa vie. Sa vertu, toujours croissante, le rendait si cher à Dieu, que ce bon maître ne refusait rien à ses prières. Venait-il à perdre quelque chose, il lui suffisait de prier un instant pour la recouvrer. Je puis citer un fait de ce genre. Étant allé un jour chercher en ville un collier d'or, il le perdit en chemin, et ne s'aperçut de cette perte que lorsqu'il s'agit de le remettre à sa mère; alors, au lieu de se déconcerter, il se mit à genoux et fit une courte prière. Puis, retournant sur ses pas, il retrouva le collier dans la rue.

Quelques Dominicains du monastère de Saint-Marc venant assez souvent visiter sa famille, il les prit en affection, se mit à fréquenter leur église, et reçut d'eux, comme il le disait dans la suite, les premiers principes de la vie spirituelle.

« S'il y a quelque chose de bon en moi, disait-il, c'est bien aux religieux de Saint-Marc que j'en suis redevable, surtout aux PP. Médicio et Minio. » Il aimait à parler de la sainteté de ces deux pères, et racontait en preuve le fait suivant. Ils étaient convenus ensemble de se confesser l'un l'autre chaque nuit avant les matines, afin de porter au chœur une conscience plus pure, et de rendre leurs louanges plus agréables au Seigneur. Le démon mécontent essaya de leur faire perdre ce saint usage, et voici le moyen qu'il prit pour cela. Il vint une nuit frapper à la porte du P. Médicio longtemps avant l'heure où celui-ci se levait d'ordinaire, et imitant la voix du P. Minio, comme il en avait pris la ressemblance extérieure, lui dit : « *Surge, pater.* » Le religieux obéit à l'instant, et se rendit à l'église où l'imposteur avait été l'attendre. Trompé par la ressemblance, il se mit à genoux près de lui, et commença sa confession. Mais quelle fut sa surprise de l'entendre excuser ses fautes, en disant : « Ce n'est rien, mon père, ce n'est rien. » Il accusa une faute plus grave, et reçut la même réponse. Alors, soupçonnant ce qui n'était que trop vrai, il fit le signe de la croix, et dit : « Ne serais-tu point le démon, toi qui ne me dis que des choses absurdes? » A ces mots, le prétendu confesseur s'évanouit.

Outre ces deux Dominicains dont les conver-

sations lui furent fort utiles, un religieux humilié, nommé Baldini, homme vraiment apostolique, lui fit beaucoup de bien par ses touchantes et solides prédications. C'est un hommage qu'il aimait à lui rendre, et il ajoutait : « Ce n'est pas moi seulement qui suis redevable à cet homme de Dieu, la ville de Florence elle-même lui doit plus qu'elle ne pense. » A cette occasion, il racontait le fait suivant : Lorsque le duc de Bourbon envahit l'Italie à la tête d'une armée impériale, s'étant approché de Florence, les habitants furent consternés. Dans leur frayeur, ils coururent à l'église où Baldini était alors en chaire. Ce saint homme, étonné d'une affluence si extraordinaire et si tumultueuse, en demanda la raison. On lui répondit que les troupes de l'empereur cernaient la ville et menaçaient d'en faire le siége. A cette nouvelle, il se mit à genoux, et pria quelques instants; puis, se relevant avec un visage calme, il dit au peuple : « Criez avec moi et de toutes vos forces : Vive Jésus! » L'acclamation fut retentissante et universelle. Ensuite, le calme étant rétabli, il ajouta : « Sachez, mes chers frères, que, par un effet de la bonté de Dieu, les impériaux vont se retirer, sans vous avoir fait aucun mal. » Consolés par cette assurance, les Florentins coururent aux murailles, et virent qu'effectivement les ennemis se retiraient.

Éclairé par les conseils et touché des exemples que lui donnaient ces grands hommes, Philippe fit dans la perfection des progrès prématurés. Tout enfant qu'il était, il comprit à merveille que le chemin du ciel est celui du Calvaire, qu'on ne devient saint qu'en portant sa croix ; en conséquence, il se mit à désirer et à demander à Dieu des souffrances. Ses vœux ne tardèrent pas à être exaucés. A l'âge de seize ans, il fut pris d'une fièvre ardente qu'il porta debout pendant plusieurs jours, sans en rien dire à personne, faisant, au contraire, tout ce qu'il pouvait pour la dissimuler. Cependant sa sœur Élisabeth s'aperçut de son mal à l'altération de son visage, et le contraignit à prendre les remèdes que réclamait son état ; mais, comme elle entrait très-bien dans ses vues de perfection, elle ne l'obligea point à se coucher, et garda pour elle le secret de sa souffrance. Quelques temps après, sa vertu fut mise à une nouvelle épreuve dont il sut également bien profiter. Le feu ayant pris à la maison paternelle, qu'il dévora presque tout entière, le saint enfant vit ce sinistre événement sans laisser paraître ni trouble ni chagrin. Cette force d'âme fut remarquée par beaucoup de personnes, qui la considérèrent comme un présage certain de sa future sainteté. On voyait percer en toute occasion le mépris qu'il faisait des choses de la terre.

Quelqu'un lui ayant fait présent d'un tableau généalogique de sa famille, il ne le regarda pas même, et quand le donateur fut sorti, il le mit en pièces et le jeta au feu, faisant voir par là que, pourvu que son nom fût écrit au livre de vie, il s'embarrassait fort peu du reste.

Lorsqu'il eut atteint l'âge de dix-huit ans et terminé ses humanités, son père crut devoir prendre, pour son avenir, un parti naturellement dicté par les circonstances. Il avait un frère, nommé Romulo, qui de la Toscane était passé dans la Campanie où il faisait un commerce considérable. Privé d'enfants, il demandait Philippe pour le former à son négoce, et promettait de lui laisser tous ses biens. François, qui ne vit la chose que sous son rapport humain, n'hésita pas à accepter une offre si avantageuse. Il prit un engagement, sans même penser à consulter son fils, et, après avoir tout disposé pour son départ, il se hâta de l'envoyer chez son oncle, qui demeurait dans la ville de Saint-Germain, au pied du Mont-Cassin. Philippe, arrivé dans cette maison, et aussitôt impliqué dans toutes les affaires de son oncle, sentit bientôt qu'il n'était rien moins que dans sa vocation. Il eut recours à la prière, et Dieu lui fit connaître qu'il lui réservait un commerce plus noble et un héritage plus avantageux. Dès lors, il ne s'appliqua à remplir

à Rome pour y mener une vie solitaire, et y vaquer en liberté à la grande affaire de sa perfection. Après en avoir conféré de nouveau avec Dieu dans la prière, il partit un matin, à l'insu de son oncle, sans provisions et sans argent, se remettant de ses besoins à la bonté du Seigneur. Sa confiance ne fut pas vaine; la charité publique pourvut pendant le voyage à ses nécessités, et, arrivé dans la ville sainte, il rencontra un noble Florentin, nommé Galeotto Caccia, qui lui offrit un généreux asile. Il croyait, il est vrai, ne recevoir chez lui qu'un voyageur; mais lorsque Philippe, quelques jours après, s'ouvrit à lui de son dessein, déjà gagné par ses vertus, il lui dit qu'il pouvait garder sa petite chambre, et qu'en outre il le fournirait de pain. Le saint jeune homme, reconnaissant, voulut faire l'éducation des deux fils de son hôte, qui, grâces à ses leçons et à ses exemples, devinrent deux petits anges.

Il passa là deux années dans l'isolement le plus absolu des créatures, si j'en excepte les deux enfants dont je viens de parler qu'il ne voyait qu'à des heures réglées. Ses méditations étaient continuelles, et la ferveur qu'il y puisait, jointe aux douceurs célestes, lui inspirèrent une telle haine de sa chair qu'il ne s'étudiait qu'à la maltraiter. Voici, en effet, le régime de vie qu'il adopta à cette époque : il ne faisait qu'un seul repas par

jour, et ce repas consistait à manger du pain sec et à boire de l'eau. Cependant il y joignait parfois des herbes ou quelques olives ; mais, en retour, il lui arrivait assez souvent de passer deux et trois jours sans prendre aucun aliment. Il ne voulut avoir dans son étroite cellule d'autre meuble qu'un lit, encore ne lui servait-il que de siége, car c'était sur la terre qu'il prenait son repos. Ses habits et son linge étaient placés sur une corde, et ses livres sur une planche. Il ne donnait au sommeil que le temps rigoureusement nécessaire, et son réveil-matin était le puissant attrait qu'il sentait pour l'oraison. Cette vie si édifiante, dans un tout jeune homme, ne put longtemps demeurer cachée. On en parla dans toute la ville, et le bruit s'en répandit jusqu'à Florence. Sa sœur Élisabeth, à qui l'on en fit part, répondit : « Cela ne me surprend pas. Dès ses plus jeunes années, je pus conjecturer, en voyant ses vertus, qu'il deviendrait un grand saint dans la suite. »

mais s'il arrivait qu'elles eussent quelque affaire sérieuse à traiter avec lui, elles changeaient bien vite d'opinion sur son compte. Je puis citer deux faits à l'appui de cette assertion.

Un prélat romain, qui ne l'avait vu qu'en société, le regardait comme un assez pauvre homme; mais ayant eu besoin de conférer avec lui d'une chose importante, cet entretien suffit pour le détromper. Désormais, plein d'estime pour lui, il disait à qui voulait l'entendre : « Il faut avouer que ce saint homme est bien industrieux en humilité. Dans sa conversation familière, je l'avais pris pour un idiot, ou tout au plus pour un homme fort simple; mais depuis que j'ai parlé d'affaires avec lui, mon opinion a bien changé; Philippe est un homme rare en qui la science égale la piété. » Pareille chose arriva à Alexandre Saulio, évêque de Papia, théologien fort recommandable. Dans une visite qu'il fit à Philippe, ayant amené la conversation sur je ne sais quelle matière de théologie, le saint fit preuve d'une profondeur d'esprit et d'une érudition qui causèrent au prélat une surprise extrême; car, jusqu'à cette époque, il n'avait vu en lui qu'un saint sans capacité.

Bientôt il eut l'occasion de faire paraître sa science sur un plus grand théâtre. Lorsque sa congrégation ne faisait que de naître, ayant alors peu

de clercs, il employait ses disciples laïques à instruire le peuple dans son église. Or, comme ils n'avaient pas la science théologique, il leur échappait parfois des inexactitudes, ou des propositions erronées; alors le saint homme montait en chaire, et reprenant le sujet du discours, il l'exposait avec autant de clarté que d'éloquence. Tous ceux qui eurent l'occasion d'apprécier la profondeur et l'étendue de son savoir, furent persuadés qu'il le tenait plutôt de la grâce que de l'étude. Ce qu'il y a de sûr, c'est que dans le temps même où il suivait les cours de théologie, il priait beaucoup plus qu'il n'étudiait, et que depuis lors, il eut peu de loisir pour s'occuper à perfectionner sa science. Il n'avait pourtant pas entièrement abandonné l'étude; la Somme de saint Thomas était toujours près de lui, et il la consultait au besoin. Ce grand saint, pour le dire en passant, était à son avis le théologien par excellence, et dans les controverses il se rangeait volontiers à son sentiment.

Quant à l'Écriture sainte, il en faisait une étude habituelle; aussi, l'employait-il avec une habileté qui édifiait et ravissait ses auditeurs. Un savant Polonais, qui avait suivi quelque temps les conférences du saint homme, écrivait plus tard à un prêtre de sa congrégation: « Je ne pense qu'avec admiration au talent qu'a votre

vêtements pour diminuer ses brûlantes ardeurs. De là cet éloignement des hommes qui lui faisait chercher, plus que jamais, la solitude. De là cette haine de sa chair qui le portait, non-seulement à lui refuser toute jouissance, mais encore à la maltraiter plus qu'il n'avait fait auparavant.

Dans cette cité si bruyante et si populeuse, il vivait comme un anachorète, et contracta une habitude de silence qu'il conserva toute sa vie, autant que le lui permirent ses devoirs. Il allait, presque toutes les nuits, prier aux portes des sept grandes basiliques, faisant pour cela une course de douze milles environ. Puis il descendait dans les catacombes, et y demeurait en oraison le reste de la nuit. Ce ne fut pas là une dévotion passagère, il continua pendant dix ans à en agir ainsi ; ce qui a fait dire à quelqu'un que le cimetière de Saint-Sébastien était alors son domicile, quoiqu'il soit certain qu'il n'y passait que les nuits. Du reste, ce saint lieu n'avait pour lui rien de lugubre ; car Dieu l'y comblait des bénédictions de sa douceur, et l'inondait d'un tel torrent de délices, que ne les pouvant porter, il s'écriait : « C'est assez, Seigneur, c'est assez ; fermez, je vous prie, fermez le canal de vos grâces. » Après cela, il est facile de comprendre comment il pouvait dire dans ses prédications ces paroles énigmatiques pour les gens du monde : « Ceux qui

aiment Dieu ont peine à supporter la vie, elle est pour eux un tourment, c'est pourquoi ils appellent la mort avec un empressement inimaginable. » N'est-ce pas un supplice, en effet, d'aimer ardemment, et de ne pouvoir jouir de l'objet aimé ? Il est vrai que dans cet état il y a des douceurs et des consolations ineffables ; mais mesurées sur la faiblesse humaine, au lieu de contenter ses désirs, elles ne font que les irriter, et puis on les paye cher par les désolations amères qui les suivent. C'est ce qui arrivait au serviteur de Dieu, que le démon tourmentait d'autant plus que Dieu le favorisait davantage.

Lorsqu'il allait un jour à l'église de Latran, le démon lui apparut sous la figure d'une femme immodeste, et fit naître dans son esprit des images analogues à ce qui venait de frapper ses yeux. Cette imagination, dont il n'avait pas encore fait l'expérience, lui causa d'abord une surprise extrême ; mais, reconnaissant bien vite la malice de l'esprit impur, il pria, et le prestige s'évanouit. Passant une nuit près de l'église de Saint-Sébastien, en faisant oraison selon sa coutume, trois spectres horribles sortirent des ruines voisines de ce temple, et vinrent droit à lui d'un air menaçant. Il comprit aussitôt que c'étaient des démons, et plein de confiance en Dieu, il continua son chemin, en leur jetant un regard de mépris

qui les fit disparaître. Il est probable que le saint homme aurait pu raconter beaucoup de faits pareils; mais il n'a pas jugé convenable de nous en apprendre davantage, retenu sans doute par sa profonde humilité, parce qu'en avouant ses combats il eût fait connaître ses victoires.

CHAPITRE III.

Nouveaux accroissements de son amour pour Dieu et de sa charité envers le prochain.

PHILIPPE avait pour usage d'implorer chaque jour la grâce de l'Esprit-Saint, et, pour le dire d'avance, lorsqu'il fut promu à la dignité du sacerdoce, il ne manquait jamais, quand la rubrique le permettait, d'ajouter à sa messe l'oraison « *Deus cui omne cor patet, etc.* » On peut juger par là avec quelle ferveur il demandait les dons de l'Esprit-Saint chaque fois que l'Église célébrait la fête de la Pentecôte. Ceci donna lieu, dans sa vingt-neuvième année, à un événement fort extraordinaire, qui mérite d'être rapporté. Pendant qu'il méditait sur le mystère du jour, avec des affections et des désirs incomparables, il sentit se

former dans son cœur un embrasement d'amour qu'il ne put supporter. Il se jeta par terre, découvrit sa poitrine brûlante pour la rafraîchir, et dit au Seigneur : « Retirez-vous de moi, mon Dieu, retirez-vous de moi! un homme mortel ne saurait soutenir un tel poids de joies célestes; si vous n'avez pitié de ma faiblesse, je vais mourir. » L'ardeur qui le consumait s'étant un peu calmée, il se leva et éprouva un contentement extraordinaire qui le fit tressaillir de joie spirituellement et corporellement. Un mouvement étrange se faisait en même temps dans la région du cœur; ayant mis la main pour voir ce que c'était, il s'aperçut qu'il s'y était formé une protubérance. Cependant il n'en ressentait aucune douleur, et n'en ressentit même jamais. Pendant qu'il vécut, ce miracle, car c'en était un, et des plus extraordinaires, demeura caché, même à son propre esprit. Mais après sa mort, les médecins le constatèrent. Ayant voulu, en effet, connaître la cause de la protubérance qu'ils voyaient sur la partie supérieure du thorax, ils découvrirent deux phénomènes physiquement inexplicables : la quatrième et la cinquième côtes étaient, non brisées ou rompues, mais artistement divisées, et les fractions recourbées en haut, de manière à laisser entre elles un intervalle assez considérable. Cette division s'était faite sans accident et sans douleur, puisque le

saint, en palpant la tumeur, n'en put deviner la cause, et pendant cinquante ans qu'il vécut depuis lors, il n'en ressentit aucune incommodité. A ce premier phénomène s'en joignait un autre; c'est que le cœur s'était dilaté de manière à remplir l'intervalle laissé par cette division des côtes.

Quant aux effets qui étaient résultés de ce miracle, voici ce qui fut constaté. Au moment où il s'opéra, le serviteur de Dieu éprouva une palpitation de cœur extraordinaire qu'il conserva le reste de sa vie, mais non toujours au même degré. Ordinairement faible, elle devenait très-forte lorsqu'il faisait oraison, ou offrait le saint sacrifice, ou annonçait la parole de Dieu, ou administrait les sacrements. Alors il lui semblait que son cœur allait sortir de sa poitrine, et son corps frémissait de telle sorte, que tout autour de lui en était ébranlé. Embrassait-il quelqu'un qui venait le visiter, ce qu'il faisait d'ordinaire et d'une manière fort affectueuse, celui-ci recevait une secousse comme électrique, accompagnée d'une douceur spirituelle inaccoutumée. S'il arrivait par hasard que ceux qui recevaient de lui cette marque d'affection fussent tentés, la tentation s'évanouissait au moment même. Voici quelques témoignages dignes de confiance à l'appui de cette vérité.

Tibère Ricciardelli, chanoine du Vatican, avait

été pendant quatre ans disciple du saint homme, prenant soin de sa chambre, et le servant avec une tendre vénération. Plus tard, appelé comme témoin dans la cause de sa canonisation, il fit la déposition suivante : « Lorsque je servais ce bienheureux père, il arriva qu'un jour je fus assailli d'une tentation horrible d'impureté; dans mon effroi je courus à lui, et m'étant mis à ses pieds, je lui fis part de ma peine. Ce n'est rien, mon fils, me dit-il, venez m'embrasser et vous serez guéri. Je me jetai dans ses bras, et il me pressa amoureusement sur sa poitrine. C'en fut assez pour éteindre l'incendie qui me brûlait, et depuis lors je n'ai plus ressenti la dangereuse ardeur de ces flammes infernales; au contraire, il se forma dans mon cœur un feu d'amour divin qui m'attire à l'oraison de telle sorte que je ne puis m'en rassasier. » Marcellus Vitellescus, patrice romain et chanoine de Sainte-Marie-Majeure, attesta qu'en recevant du saint cette marque d'amitié, ses tentations se dissipaient, et faisaient place à une joie extraordinaire.

Cette chaleur divine qu'éprouvait le serviteur de Dieu ne se bornait pas à son âme, elle passait jusqu'à son corps; si bien qu'au cœur de l'hiver et sous les glaces de l'âge, au lieu de s'approcher du feu, il avait besoin de chercher un air rafraîchissant; souvent au milieu de la nuit, il lui fallait

ouvrir porte et fenêtres, et agiter un linge en guise d'éventail pour tempérer cette chaleur étouffante. Souvent aussi il était obligé de boire un peu d'eau froide pour arroser sa gorge desséchée par les exhalaisons embrasées qui sortaient de son cœur comme d'une fournaise. Il laissait d'ordinaire ses vêtements entr'ouverts sur la poitrine, et lorsque, par une brume glaciale, on l'avertissait de les fermer, il s'en excusait en disant : « J'étouffe. » Ce n'était pas seulement à la maison qu'il en agissait ainsi, mais dans les rues, sous la pluie et la neige, malgré le vent du nord le plus froid, et lorsque ses compagnons s'enveloppaient de leurs manteaux, et grelottaient encore, il souriait et leur disait agréablement : « N'avez-vous pas honte de trembler de froid, vous autres jeunes gens, quand les vieillards brûlent ? »

De là vient que, dans ses maladies, les médecins étaient obligés de recourir aux remèdes les plus rafraîchissants. Toutes, en effet, procédaient de cette chaleur extrême ; et il arriva souvent qu'on lui donna des remèdes qui lui firent plus de mal que de bien, parce qu'on n'avait pas connu la cause principale de son infirmité. Il aurait pu éviter ces inconvénients en déclarant au docteur ce qu'il savait par expérience ; mais son humilité répugnait à avouer une grâce aussi privilégiée. Il

se soumettait donc à son ordonnance, et se contentait de lui dire en plaisantant : « Pour les symptômes, c'est bien cela ; quant à la cause, je prie Dieu de vous la faire connaître. » Cependant son secret, parfois, lui échappait ; car dans la ferveur de son oraison il lui arrivait de dire : « Je suis blessé par la charité. » D'autres fois, et ce n'était pas rare, ne pouvant supporter les délices célestes, il se jetait sur son lit, et y demeurait dans un état à pouvoir dire comme l'Épouse des Cantiques : « Soutenez-moi avec des fleurs, fortifiez-moi avec des fruits ; car je languis d'amour. » (Cant., 2, 5.) Dans un de ces moments d'amoureuse défaillance, pour en cacher la cause, il dit à un ami qui se trouvait près de son lit : « J'ai connu un religieux de Saint-François qui languissait d'amour, et mourut consumé par ce feu divin. Cela valait bien mieux que d'être consumé comme moi par je ne sais quelle infirmité qui me tient depuis mon enfance. »

S'il ne pouvait rien sur cette langueur d'amour, il n'en était pas de même de la palpitation de cœur dont j'ai parlé naguère. Chose admirable ! cette insigne faveur était tellement sous sa puissance qu'il était maître de la faire cesser quand il le voulait. C'est ce qu'il avoua un jour au cardinal Borromée, son fils chéri et l'un de ses confidents les plus intimes. Celui-ci en parla à deux

habiles médecins qui le soignaient alors, et dont l'avis fut que cette palpitation n'était ni naturelle ni contre nature, mais au-dessus de la nature. Cinq autres docteurs fameux, consultés là-dessus, affirmèrent, d'un commun accord, que cet accident était purement miraculeux. Comment en douter, si l'on fait attention à la rupture des deux côtes, sans autre cause qu'une opération divine. Il est évident qu'elle n'avait eu lieu que pour donner plus d'espace à son cœur, afin qu'il pût battre sans douleur et sans danger, d'une manière extraordinaire, et recevoir plus commodément un air rafraîchissant. La preuve en est que l'aorte était chez lui plus grosse au double, et beaucoup plus dure que celle des autres hommes. Le cœur aussi avait contracté une dureté insolite, et pourquoi? sinon pour qu'il n'eût pas à souffrir de la chaleur extrême dont il était le foyer, et de sa violente palpitation.

Cette grâce ne fut pas la seule que Dieu lui accorda dans cette fête de la Pentecôte. Il reçut en même temps un attrait si vif à travailler au salut du prochain, qu'il comprit que telle était sa vocation. En conséquence, laissant là sa solitude, il commença à se produire en public où il croyait pouvoir trouver du bien à faire. Ainsi, il allait tous les jours dans le quartier des marchands florentins, liait conversation avec eux, et maniait

leur cœur avec tant d'adresse, que les uns se convertissaient, et les autres devenaient des hommes spirituels Pour gagner les jeunes gens, il les attendait au sortir des écoles, se les attachait par les charmes de ses entretiens, et travaillait ensuite à leur réforme. Ce fut ainsi qu'il convertit Henri Pétra, qui plus tard devint un saint prêtre, et le chef d'une congrégation de catéchistes dont les travaux obtinrent les plus heureux résultats. Une autre de ses conquêtes fut Thésée Raspa, qui se fit le compagnon de son zèle et mourut saintement dans la congrégation de l'Oratoire. Jean Mauzoli, touché de ses exhortations, renonça courageusement à de grandes richesses pour acquérir les biens éternels. Ces conversions furent suivies de beaucoup d'autres dont je parlerai dans la suite.

Ce ministère, cependant, n'était pas celui qui lui tenait le plus au cœur; il lui fallait des pécheurs, de grands pécheurs pour contenter son zèle. Il se mit donc à la recherche de ces frères malheureux, lia société avec ceux qui répondirent à ses avances et parvint à en ramener un grand nombre à la vertu. Les femmes seules furent alors exclues de ses recherches. Il se sentait trop jeune encore pour aborder un ministère aussi périlleux. Leur tour viendra cependant comme je le dirai dans la suite.

Parmi les pécheurs qu'il retira du bourbier, il

en fut un dont je raconterai la conversion, pour donner à mes lecteurs une idée de l'habileté de notre pêcheur d'hommes. Cet infortuné, d'une haute naissance, se déshonorait depuis quelque temps par une vie fort dépravée. Deux démons le tenaient enlacé dans leurs filets; celui de l'impureté et celui de l'avarice. Son confesseur, après avoir essayé de la vertu des sacrements en pure perte, finit par lui refuser l'absolution. Cette juste rigueur l'affligea profondément, et son chagrin lui inspira la pensée d'une démarche qui lui fut salutaire. Il va trouver Philippe, lui fait part du sujet de sa douleur et le prie de s'intéresser à son sort, en le secourant de ses prières. Le serviteur de Dieu, touché de compassion, commence par le consoler; ensuite, comme il le voit flottant entre ses désirs de conversion et l'affection aux objets de ses passions coupables, il l'encourage en lui disant : « Allons, mon frère, ayez confiance; je me charge de votre affaire près de Dieu; je le prierai, je le supplierai d'avoir pitié de vous, jusqu'à ce qu'il ait brisé vos chaînes. Il pria si bien, en effet, qu'en peu de jours le cœur du jeune homme fut totalement changé. Il laissa là les occasions de ses crimes, reçut l'absolution, et profita si bien des conseils du saint qu'il devint en peu de temps un chrétien exemplaire.

Le démon ne pouvait essuyer tant de pertes,

sans haïr mortellement celui qui les occasionnait. Il projeta donc de le perdre lui-même, en lui tendant un piége dans le ministère de sa charité. Deux hommes perdus de mœurs, furent un jour le trouver dans l'intention arrêtée de l'amener à partager leurs désordres. L'assaut fut des plus rudes, car ils ne négligèrent aucun des moyens que l'enfer put leur suggérer; mais que peut l'enfer contre un soldat de Jésus-Christ qui ne s'expose au danger que par l'ordre de son capitaine? Philippe, forcé d'entendre leurs discours empestés, ferma son cœur, et implora le secours de la divine grâce; ensuite il peignit avec tant de force et de suavité la beauté, la noblesse de la vertu, et la turpitude du vice, que ceux qui croyaient le vaincre furent vaincus par lui, et heureusement ramenés au bien.

Il serait difficile de compter tous ceux à qui Philippe, encore laïque, fit embrasser les conseils évangéliques. Les monastères des divers ordres se peuplaient incessamment des nouvelles recrues qu'il leur envoyait. C'est pourquoi saint Ignace, fondateur de la compagnie de Jésus, l'appelait agréablement Philippe *la Cloche*, et voici comment il expliquait sa pensée: « De même, disait-il, qu'une cloche de paroisse appelle tout le monde à l'église et reste dans sa tour, ainsi cet homme apostolique fait entrer les autres en reli-

gion, et demeure dans le siècle. » Ce grand saint le pressa plusieurs fois d'entrer dans sa compagnie, mais inutilement. Ce n'était pas faute de vénération pour le saint fondateur, et d'estime pour son ordre, mais sa vocation à lui était de faire des religieux, et non de le devenir. Quand il en eut une fois convaincu son illustre ami, celui-ci cessa ses instances.

Ce n'était pas impunément que l'on rejetait les conseils de cet homme de Dieu. Beaucoup de personnes remarquèrent que tous ceux qui refusaient de se rendre à ses exhortations, s'en trouvaient mal. En voici deux exemples : Un savant, dont la vie n'était rien moins que chrétienne, ayant fait un jour la rencontre de notre saint, celui-ci le pressa vivement de recourir à la pénitence. Cet homme superbe et endurci lui dit qu'il n'en ferait rien, et s'éloigna. Dès le soir même il fut assassiné. Un autre pécheur, que le saint suppliait à mains jointes de se réconcilier avec Dieu, refusa de se rendre à ses charitables instances ; huit jours après, il fut saisi par la justice et condamné à mort. Des amis puissants le sauvèrent de l'échafaud, mais en le faisant condamner à une prison perpétuelle et infamante.

Son zèle pour le salut des âmes ne lui faisait pas négliger les œuvres corporelles de la charité. Il savait même trouver le moyen d'exercer celles-

ci sans omettre les autres. Il lui fallait de grands obstacles pour l'empêcher d'aller, chaque jour, dans les hôpitaux ; c'était là son lieu de délices, parce qu'il y trouvait à la fois et les misères spirituelles et les misères corporelles, véritable festin pour sa charité. Il balayait les salles, faisait les lits, pansait les plaies des malades, leur présentait les breuvages prescrits ; mais ce n'était là que la moindre partie des services qu'il aimait à leur rendre. Il consolait les ennuis des uns, soutenait la patience des autres, exhortait ceux-ci au repentir de leurs péchés, ceux-là à la confiance en la bonté divine, s'attachait au grabat de ceux qui se mouraient, et ne s'en éloignait qu'après leur trépas. Un si beau zèle excita d'abord l'admiration publique, et confirma l'opinion que l'on avait d'avance de sa sainteté. On accourait en foule à ce théâtre de ses vertus pour s'édifier d'un si beau spectacle. Bientôt on fit mieux, car on l'imita. Des clercs, des séculiers, jeunes et vieux, des nobles même se répandirent dans les hôpitaux de la ville, et répétèrent, avec une sainte émulation, ce qu'ils voyaient faire au serviteur de Dieu. De là l'origine de l'institution des clercs réguliers pour le soin des malades, qui bientôt s'établit dans Rome. Elle eut pour fondateur saint Camille de Lelli, un des disciples de notre saint, qui sans doute le dirigea dans cette belle entre-

prise. Aussi eut-il toujours pour ces nouveaux religieux un cœur paternel. Il aimait à les voir dans leurs opérations, les visitait sans cesse, les animait par ses puissantes exhortations, et ce fut dans une de ces occasions qu'il leur fit part d'une vision relative à leur touchant ministère. « Voulez-vous savoir, leur dit-il, combien votre charité plaît à Dieu? J'ai vu, et je l'affirme en toute vérité, des anges suggérer à deux d'entre vous, ce qu'ils disaient aux malades pour le bien de leurs âmes.

CHAPITRE IV.

Philippe établit la congrégation de la Très-Sainte-Trinité. Il est promu aux saints ordres, et entre dans la maison dite de Saint-Jérôme.

LA charité toujours active du saint homme aperçut deux besoins auxquels il désira remédier. Il s'agissait d'ouvrir un asile aux convalescents qui sortaient des hôpitaux, et aux pauvres pèlerins qui affluaient de toutes parts dans cette grande ville. S'étant ouvert de ce projet à son confesseur Persiano Rosa, prêtre d'une haute

vertu, celui-ci le goûta fort, et il fut convenu ce jour-là même, c'est-à-dire le 16 août de l'année 1548, que Philippe formerait, dans le double but indiqué, une association d'hommes charitables sous le titre de la Très-Sainte-Trinité. Voici quels furent les commencements de cette grande œuvre : Le serviteur de Dieu ayant obtenu la jouissance de l'église de Saint-Sauveur, du champ et de la maison attenante, s'y établit avec quinze disciples fervents et dociles. Là ils partagèrent leur temps entre la méditation et de pieux colloques, dans lesquels ils s'animaient les uns les autres à la pratique de toutes les vertus. Ils approchaient fréquemment des sacrements, et s'édifiaient mutuellement plus encore par leurs exemples que par leurs paroles. Bientôt le peuple afflua dans leur église, attiré par la renommée de leur sainte vie, et ce concours enflammant leur zèle, ils établirent en sa faveur des exercices de piété accompagnés d'exhortations. Ceci n'eut lieu d'abord que le premier dimanche de chaque mois, aux quarante heures, et pendant la semaine sainte; et ce fut Philippe qui fit tous les frais de ces pieuses assemblées. Il prêchait plusieurs fois dans le jour, mais avec tant d'onction et de force, qu'il enflammait les justes et terrassait les pécheurs. Il n'y avait point de cœurs si durs qu'il n'amollît par le feu de ses paroles. Un seul de ses

discours, aidé par la puissante énergie de la grâce, fit rentrer trente jeunes libertins dans le sentier de la vertu. Beaucoup d'hommes vinrent l'entendre, amenés seulement par la curiosité, quelques-uns même par le désir de s'amuser des prédications d'un laïque, chose insolite à cette époque; mais, frappés de l'autorité de ses paroles et touchés de son zèle, ils s'en retournaient tout autres qu'ils n'étaient venus.

Cependant, ce genre de bien n'était qu'accessoire à son entreprise; car, ainsi que je l'ai dit plus haut, il s'agissait de recueillir les pèlerins et les convalescents; mais il fallait préparer la maison, la meubler et s'assurer des ressources, et c'est ce qu'il faisait avec une sainte activité. Enfin, tout étant prêt au commencement de l'année 1550, il ouvrit son précieux refuge. La circonstance était on ne peut plus favorable; le pape Jules III avait accordé un jubilé qui attirait à Rome une foule de pèlerins, parmi lesquels beaucoup de pauvres ne savaient où trouver un asile. La maison du saint homme ne suffit pas à les recueillir; il fallut en louer une autre plus vaste, qui ne désemplit pas pendant toute la durée de ce temps de grâces et de salut. Ce fut un beau spectacle que celui qu'offrit cette hôtellerie d'un nouveau genre. Philippe et ses compagnons étaient debout jour et nuit pour recevoir les arri-

vants et congédier les partants. On accueillait ceux qui entraient de l'air le plus affable ; on leur lavait les pieds, et ils recevaient un rafraîchissement en attendant que l'heure du repas fût arrivée. Pendant ce temps-là quelques hospitaliers faisaient la cuisine, d'autres préparaient les tables, ceux-ci balayaient les chambres, ceux-là faisaient les lits ; mais tous remplissaient leurs fonctions d'un air si joyeux et avec tant de promptitude, qu'on jugeait facilement qu'ils servaient moins les pauvres que le Dieu des pauvres. Ceux de ces hommes charitables qui n'étaient pas chargés de prendre soin des corps, s'occupaient des âmes ; ou ils instruisaient les ignorants, ou ils exhortaient à l'amour de la vertu et à la pratique des conseils évangéliques.

Plusieurs jeunes Romains, touchés de ces exemples de charité, entrèrent dans cette société hospitalière, et ouvrirent de nouveaux asiles aux pèlerins ; en sorte que bientôt il y eut place pour tous. Ce dévouement, joint aux exemples et à l'habile direction de leur saint fondateur, éleva promptement ces hommes de bien à une perfection éminente. Je le prouverai en citant quelques traits de leur vie : l'un d'eux ayant eu connaissance par révélation de sa fin prochaine, fit venir sa sœur, et lui dit : « Sachez, ma sœur, que je mourrai tel jour, à telle heure. » L'événement vé-

rifia cette annonce prophétique, car il mourut au jour et à l'heure indiqués. Celui qui remplissait l'office de cuisinier dans la première maison, parcourut si promptement les voies spirituelles, qu'en fort peu de temps il parvint à la vie unitive. Occupé tout le jour, il profitait de la nuit pour se livrer à l'oraison. C'était dans le jardin qu'il aimait à vaquer à ce saint exercice, parce que la vue du ciel et des étoiles favorisait son attrait. A peine, en effet, avait-il fixé ses regards sur ce beau spectacle, que son âme entrait dans un saint ravissement, accompagné des plus douces consolations.

Il ne restait plus à Philippe, pour compléter la bonne œuvre, qu'à ouvrir aux convalescents ses maisons hospitalières; c'est ce qu'il fit aussitôt que la foule des pèlerins commença à diminuer. Ce fut pour son tendre cœur une bien douce consolation; car il souffrait depuis longtemps de voir ces malheureux, à peine guéris, expulsés des hôpitaux, sans savoir où prendre du pain ou trouver un asile, au danger de retomber dans un état pire que le premier. Il les recueillit donc avec un saint empressement, prit soin de réparer leurs forces, et ne les congédia qu'à mesure qu'il les vit entièrement rétablis, encore pourvoyait-il alors à leurs besoins en leur procurant un travail qui pût les faire vivre.

Bientôt le concours des pèlerins, un moment

interrompu, recommença, et devint si considérable, qu'il fallut quitter la maison de Saint-Sauveur et passer en celle de Saint-Benoît : elle était beaucoup plus grande ; cependant elle fut encore trop petite : aussi la rebâtit-on dans la suite sur un plan beaucoup plus vaste. Alors son nom fut changé, et elle reçut celui de la Sainte-Trinité. On aurait peine à croire le nombre prodigieux de pèlerins qui vinrent y prendre place les années suivantes. A l'occasion, par exemple, du jubilé de l'année 1600, deux cent soixante-dix mille étrangers y reçurent l'hospitalité. Tout ce qu'il y avait de pieux dans Rome voulut prendre à cette bonne œuvre une part personnelle. Les dames de la plus haute condition, les hommes les plus qualifiés, les princes, les cardinaux venaient servir les pauvres. Le pape Clément VIII, alors régnant, y vint lui-même, et daigna laver les pieds à quelques pèlerins ; il y revint encore et s'humilia jusqu'à préparer les tables ; exemple admirable qu'ont renouvelé depuis les souverains pontifes Urbain VIII, Innocent X, Clément IX et Clément X.

Un homme qui avait reçu l'Esprit apostolique dans un aussi haut degré était évidemment appelé à l'état ecclésiastique. Cependant son humilité l'avait empêché jusque-là d'y prétendre, et il demeurait toujours séculier. Il fallut que son confesseur le poussât, malgré lui, à prendre les saints or-

dres. Ce ne fut pas chose facile que de l'y déterminer. Il s'excusa tant qu'il put en alléguant son indignité, son incapacité, sa faiblesse. « Mais enfin, lui dit le confesseur, vous voulez faire le bien ; or, vous le ferez plus librement, plus fructueusement comme prêtre que comme laïque ; au surplus, Dieu m'a fait connaître que telle est sa volonté sur vous, et j'exige que vous l'exécutiez. — Puisqu'il en est ainsi, mon père, répondit l'humble saint, je ferai l'obéissance. » Effectivement il prit la tonsure peu de temps après, étant âgé de trente-six ans, et reçut dans le même mois les ordres mineurs, le sous-diaconat et le diaconat ; chose permise avant le décret du concile de Trente qui a prescrit les interstices. Trois mois après, il fut promu à la dignité du sacerdoce.

Alors il se retira dans la maison de Saint-Jérôme, où demeuraient quelques prêtres éminents en vertu : c'étaient Bonsignore Cacciaguerra, Persiano Rosa, François Marsupini, qui, après la mort du précédent, devint le confesseur de Philippe, un autre François surnommé l'Espagnol, Pierre Spadari qui succéda à Marsupini comme directeur de la conscience du saint homme, et mourut le dernier de tous les membres de cette petite société. Alors Philippe donna sa confiance au P. Jean-Baptiste Pérusio, religieux de la Compagnie de Jésus, auquel il substitua, quel-

ques années après, César Baronius qui fut son confesseur jusqu'à la fin de sa carrière.

Ces hommes de Dieu vivaient ensemble, sans être astreints à aucune règle, mais étroitement unis par le doux lien de la charité. Nul n'avait d'autorité sur les autres; mais il régnait entre eux une touchante unanimité. Ils s'aimaient comme des frères, s'honoraient réciproquement, selon le précepte de l'Apôtre, et déféraient davantage à ceux qui étaient entrés les premiers dans la maison, les considérant comme leurs frères aînés. Ils n'avaient point de table commune, chacun se nourrissait en son particulier; mais ils se réunissaient ensuite pour converser ensemble, travaillaient de concert à procurer la gloire de Dieu et le salut du prochain, et recueillaient des fruits abondants de leur saint ministère.

Philippe ayant été chargé par les supérieurs d'entendre les confessions, s'acquitta de cet emploi avec un succès égal à son zèle. En ce temps-là, le feu de la charité était entièrement éteint dans les cœurs; les meilleurs chrétiens se bornaient à communier à Pâques, et les religieux croyaient faire beaucoup en communiant une fois de plus. Le serviteur de Dieu, affligé d'un relâchement aussi funeste, entreprit d'y porter remède, et vigoureusement secondé par ses dignes collaborateurs, il ramena le pieux usage de la

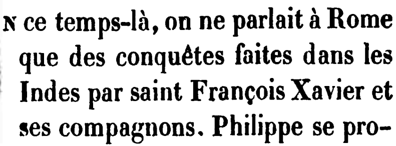
fréquentation des sacrements. Du reste, ce succès consolant ne présenta pas autant de difficultés qu'on pourrait le croire. Il n'eut besoin pour cela que de faciliter aux pénitents l'accès du saint tribunal : preuve incontestable que la ferveur des chrétiens dépend, en grande partie, du zèle de leurs prêtres. Mettant donc de côté toute autre occupation, il s'établit des jours entiers dans l'église, confessant tous ceux qui se présentaient, et prolongeant son travail fort avant dans la nuit, quand il le fallait. Cela ne l'empêchait pas d'admettre les ouvriers dans sa chambre avant l'aurore, et ils profitaient largement de cette faveur. Pour ne pas faire attendre les pénitents, il les expédiait tous avant d'offrir le saint sacrifice. Lorsqu'il n'y avait personne à son confessionnal, ou il demeurait auprès un livre à la main, ou il se promenait en priant sous le vestibule de l'église. Dans les jours même où il était malade, il ne fallait rien moins qu'une défense du médecin pour l'empêcher de remplir sa tâche accoutumée. Dieu le récompensa en lui faisant trouver les plus douces consolations dans ce saint ministère, si bien que, de son aveu, c'était moins un travail pour lui qu'un plaisir.

Sitôt qu'il eut trouvé parmi ses pénitents des hommes capables de la vie spirituelle, il les engagea à se réunir dans sa chambre le plus sou-

vent possible, afin qu'il pût les nourrir des aliments qui leur convenaient et les faire avancer dans la vertu. Là, assis au milieu d'eux, il proposait un sujet tiré des vices ou des vertus, des exemples donnés par les saints, ou de quelque livre des divines Écritures, et les faisait conférer là-dessus pendant un temps fixé. Ensuite, prenant lui-même la parole, il développait la chose avec autant d'abondance que de clarté, et d'une manière si pénétrante que ses auditeurs étaient remués et enflammés. Alors tout son corps tremblait, et la chambre elle-même était remuée par ces secousses surnaturelles dont j'ai parlé, et quelquefois, soulevé par l'action de l'esprit de Dieu, il demeurait suspendu en l'air. Le nombre de ses disciples s'accrut peu à peu, et devint si considérable qu'il fallut faire abattre les cloisons des chambres contiguës à la sienne, afin de les pouvoir loger.

CHAPITRE V.

Philippe veut partir pour les Indes. On lui conseille de rester à Rome pour travailler à la conversion des Juifs et des hérétiques, ce qu'il fait avec un grand succès.



En ce temps-là, on ne parlait à Rome que des conquêtes faites dans les Indes par saint François Xavier et ses compagnons. Philippe se procura des lettres de ces hommes apostoliques, et les fit lire dans les réunions dont je viens de parler. Il est facile de concevoir l'effet qu'elles durent produire sur une âme aussi fervente que celle du saint homme. « Quel dommage, dit-il à ses disciples, qu'il y ait si peu d'ouvriers pour recueillir une semblable moisson! Pourquoi n'irions-nous pas, nous autres, à leur aide? » Son zèle se communiqua à quelques-uns de ses auditeurs, dont les principaux étaient Taurusio Politiano, jeune homme aussi distingué par sa vertu que par sa noblesse, et deux médecins distingués, Jean-Baptiste Modio et Antoine Fucci. Ces courageux chrétiens, au nombre de vingt, dirent à leur maître qu'ils étaient déterminés à le suivre aux Indes,

pour y travailler à la conversion des infidèles, et répandre leur sang pour la foi, si Dieu les jugeait dignes d'une semblable faveur. Philippe, transporté de joie, fit élever au sacerdoce ceux qui en étaient capables; et tous se préparèrent à leur prochain départ. Cependant le saint homme, accoutumé à ne rien faire d'important sans la prière et le conseil, employa plusieurs jours à conférer avec Dieu de son pieux dessein, le suppliant de lui faire connaître sa volonté suprême. Ensuite il fut trouver un moine, Bénédictin du couvent de Saint-Paul, qui avait sa confiance, et lui soumit cette grande affaire. Ce religieux, aussi modeste qu'éclairé, n'osa prendre sur lui de la décider; il conseilla à son ami de recourir à la haute prudence d'Augustin Ghertino, abbé Cistercien du couvent des saints Vincent et Anastase.

Il ne pouvait, en effet, choisir un meilleur guide en pareil cas; car cet homme était un saint célèbre par ses lumières prophétiques. Philippe étant allé le trouver, s'ouvrit de son dessein, et le pria de lui en dire son sentiment. Celui-ci, après l'avoir écouté avec une grande attention, lui demanda quelques jours pour rechercher dans l'oraison la volonté divine; mais quand Philippe retourna au jour marqué, il lui dit : « Pendant que je consultais le Seigneur sur votre affaire, saint Jean l'Évangéliste m'est apparu, et m'a dit : Que Phi-

lippe ne pense point à aller aux Indes; il est où Dieu le veut, ainsi que les siens. C'est à Rome qu'ils doivent travailler au salut des âmes. Il m'a fait voir ensuite les eaux des trois fontaines, que le martyre de saint Paul a rendues si célèbres, changées en sang, et m'a donné à entendre que c'était un présage de quelque grande calamité dont Rome est menacée. » Philippe se soumit à cet ordre du ciel, et ne pensa plus qu'à faire le bien, là où le voulait la divine Providence. Depuis ce moment, son zèle sembla prendre de nouveaux accroissements. Il eût voulu convertir tous les pécheurs, et ramener au céleste Pasteur toutes ses brebis errantes. Ce désir le suivait partout, le préoccupait sans cesse, remuait ses affections, et produisait ses joies aussi bien que ses douleurs.

Ainsi, par exemple, il ne pouvait voir un Juif sans donner à son triste sort des gémissements et des larmes, et s'il trouvait l'occasion de travailler à le convertir, il tentait tout pour le gagner à Jésus-Christ. Étant allé un jour à la basilique de Latran avec un noble Milanais, suivi d'un domestique de la nation juive, il s'aperçut que cet infortuné restait la tête couverte, et détournait ses regards de l'autel. A cette vue, son zèle s'enflamme. Il s'approche de cet homme, et lui dit : « Que faites-vous, mon ami? Priez avec

nous le Fils de Dieu fait homme caché dans ce tabernacle, et dites-lui : Si vous êtes le Christ Fils du Dieu vivant, le libérateur promis à nos pères, éclairez mon intelligence, afin que je croie en vous, et que je devienne chrétien. — Je ne puis faire cela, répond-il, sans douter de ma religion, ce qui ne m'est pas permis. — Eh bien! reprend Philippe, en s'adressant à ceux qui étaient présents, prions, mes frères, dans l'intérêt de ce pauvre homme; il se fera chrétien, vous pouvez compter là-dessus. » La prédiction ne fut pas vaine; car, quelques jours après, il voulut se faire instruire, et docile à la grâce, il embrassa la foi et se fit baptiser.

La veille de la grande fête des saints apôtres Pierre et Paul, Marcellus Ferri, prêtre et disciple du saint homme, se rendant à l'église du Vatican pour assister aux premières vêpres, aperçut, sous le péristyle, deux jeunes Hébreux qui paraissaient d'un rang distingué. Entraîné vers eux par un attrait de la divine grâce, il s'en approche, les salue et engage une conversation. Après avoir parlé de choses indifférentes, il en vient aux dogmes de notre foi, et arrive à la gloire dont jouissent les saints apôtres « Ils étaient Juifs comme vous, leur dit-il, et c'est en croyant à Jésus-Christ qu'ils ont obtenu le souverain bonheur. Si vous êtes sages, vous ré-

clamerez leur protection puissante, et vous les prierez d'intercéder pour vous; ils le feront, n'en doutez pas, et le Père des miséricordes vous communiquera la science du salut promise à son peuple. Voulez-vous, ajoute-t-il, que je vous fasse faire la connaissance d'un homme que tout le monde regarde comme un saint. — Nous voulons bien, répondent les jeunes gens; mais pour le moment, ce n'est pas possible. Si vous le trouvez bon, nous reviendrons demain, à la même heure, vous attendre ici, et nous irons ensemble voir le saint homme dont vous nous parlez. » Ils revinrent en effet à l'heure dite, et Marcellus les conduisit chez Philippe qui demeurait alors dans la maison de la Charité. Le saint homme les accueillit avec une bonté à laquelle ils furent très-sensibles, et ce premier entretien les attacha tellement à lui, que, pendant plusieurs mois, ils ne laissèrent pas passer un jour sans le visiter. Ensuite ils furent quelques jours sans reparaître; alors Philippe, inquiet de leur absence, envoya Marcellus prendre des informations sur ce qui leur était arrivé.

Celui-ci, à force de chercher, finit par découvrir leur demeure, et y fut reçu par leur mère à qui il demanda comment ils se portaient. « L'un d'eux va très-mal, répondit cette femme en versant des larmes. Une dyssenterie, accompagnée

d'une fièvre brûlante, l'a mis dans un tel état que je désespère de sa vie. — Permettez-moi de le voir, lui dit le prêtre, je lui porte tant d'intérêt, et il le sait bien. » Elle y consentit volontiers, et le conduisit dans sa chambre. Le malade était profondément assoupi ; mais, à la voix connue de Marcellus, il se réveilla, et parut joyeux de sa visite. La mère voyant cela, courut chercher une potion qu'elle n'avait pu lui faire prendre, et pria le prêtre de la lui offrir. Celui-ci reçut le vase, et s'approchant du malade, lui dit à l'oreille : « Le P. Philippe vous recommande fort de ne négliger aucun moyen de vous guérir. » A ce nom de Philippe le jeune homme sourit, et d'un seul trait vida la coupe. Marcellus causa ensuite quelques instants avec la mère, et, avant de sortir, il se pencha sur le lit du malade et lui dit tout bas : « Souvenez-vous, mon fils, que vous avez promis au père de vous faire chrétien. — Je m'en souviens très-bien, répondit-il, et si Dieu me guérit, je tiendrai ma promesse. » De retour à la maison, Marcellus rendit compte au saint homme de ce qui s'était passé. « Puisqu'il en est ainsi, répondit Philippe, nous le guérirons par nos prières. » Il ne tarda pas en effet à recouvrer la santé, revint alors assidûment chez le père avec son frère, et tous deux reçurent le saint baptême peu de temps après.

Cette double conversion fut suivie d'une autre beaucoup plus importante. Un jeune Juif du plus haut rang et d'une éducation fort distinguée se laissa prendre au filet du saint homme, et reçut le baptême solennel dans la basilique du Vatican. Cependant, contrairement à l'usage, il continua à demeurer chez son père, sans que Philippe s'y opposât. Le pape l'ayant su, désapprouva cette tolérance qu'il jugeait téméraire, et en fit reproche à Philippe qui lui dit : « Je prie Votre Sainteté de me pardonner cette déviation de la règle commune ; je tiens pour certain que non-seulement le père ne pourra rien sur son fils, mais que celui-ci finira par convertir son père. » Effectivement il sut bientôt le mettre en rapport avec le saint homme qui l'instruisit et le fit chrétien. Cette conquête en procura d'autres ; cet homme avait un frère qui mourut sur ces entrefaites, laissant quatre fils encore enfants. Il se chargea d'en prendre soin, pour avoir occasion de les amener au christianisme. Dès qu'il les eut dans sa maison, il les conduisit à l'homme de Dieu. Celui-ci les accueillit avec cette tendre charité qui lui était ordinaire, mais ne leur dit pas un mot qui eût trait à la religion ; du reste, il les engagea à venir le revoir, ce qu'ils lui promirent. Quelque temps après, ils retournèrent en effet lui faire visite, et cette fois encore il ne

s'appliqua qu'à gagner leur affection, en les entretenant de choses qui pouvaient leur plaire; seulement il leur dit en les quittant : « Veuillez, mes chers amis, prier le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, de vous éclairer de sa divine lumière, afin que vous puissiez connaître la vérité, je joindrai mes prières aux vôtres, et, pour mieux réussir, je dirai demain la messe à cette intention. » Non-seulement le saint homme fit ce qu'il avait promis; mais, dans sa charité, il engagea la communauté entière à prendre part à cette bonne œuvre. L'oncle de son côté ne négligea rien pour les mettre en voie de conversion, mais en vain; ils lui opposèrent une résistance invincible. Philippe l'ayant su, offrit de nouveau pour eux le saint sacrifice. C'en fut assez; l'oncle étant revenu à l'assaut ce jour-là, ils lui promirent, sans contradiction, de se faire chrétiens. La grâce avait parlé si puissamment à leur cœur, que ni les caresses de leur mère ni les menaces de leurs parents ne purent ébranler la résolution qu'ils avaient prise. Cette nouvelle apportée à la communauté ne surprit point les disciples du saint; car il leur avait prédit d'avance que telle serait la conclusion de cette affaire.

Bientôt les jeunes convertis arrivèrent eux-mêmes et demandèrent à être instruits. On commença, en effet, à les catéchiser, et pendant

plusieurs jours de suite ils revinrent avec exactitude; mais l'un d'eux fut pris d'une fièvre aiguë qui le conduisit aux portes du tombeau. Philippe, instruit de son état, fut le visiter, et lui dit en touchant sa tête et sa poitrine : « Je ne veux pas, mon fils, que vous mouriez maintenant, les Hébreux diraient que Dieu vous a puni d'avoir quitté la loi de Moïse; peut-être même nous accuseraient-ils de vous avoir ôté la vie; faites-moi donner demain matin de vos nouvelles, je dirai la messe pour vous et je demanderai ce qui conviendra. » Lorsque le saint fut sorti, un de ses disciples, nommé Pierre Consolin, dit au malade : « Ayez bon courage, mon fils, ce père fait des miracles, et, puisqu'il l'a dit, il vous guérira. » La nuit suivante, le mal, au lieu de diminuer, augmenta de telle sorte que le médecin crut qu'il allait rendre l'âme, et appela son oncle afin qu'il reçût son dernier soupir. Lorsqu'il fit jour, Pierre Consolin revint le voir, et courut ensuite rendre compte de son état à Philippe. Celui-ci dit la messe pour lui, et l'effet en fut si prompt, que le malade se trouva complétement guéri, et se leva aussitôt, au grand étonnement de son oncle. Le médecin étant revenu le voir vers l'heure de midi, ne lui trouva aucune fièvre et s'écria dans son admiration : « Le P. Philippe en sait plus que tous les médecins; c'est un saint que cet homme-

là. Je ne puis en douter après un pareil miracle. »

Lorsque la nuit fut arrivée, le serviteur de Dieu vint voir le convalescent, et lui dit à l'oreille : « C'en était fait de vous, mon fils, votre heure était arrivée ; mais les Juifs endurcis eussent triomphé de votre mort, c'est pourquoi je n'ai pas dû la permettre ; rendez grâces à Dieu, et disposez-vous à vous donner à lui. » Deux mois après, il fut baptisé avec ses frères, dans la basilique de Latran, par le pape Clément VIII. Leur premier soin, quand ils se virent chrétiens, fut de travailler à convertir leur mère. Ils employèrent pour cela les caresses et les exhortations ; ils réussirent même à la tirer du quartier des Juifs, et à la placer chez une dame pieuse, après quoi ils furent porter cette nouvelle à leur père spirituel, et le prièrent de la gagner à Jésus-Christ. « Le temps n'en est pas venu, mes enfants, répondit le saint homme, mais il viendra, je vous l'assure, et alors son retour sera plus fructueux qu'il ne le serait aujourd'hui. » La prédiction ne fut pas vaine ; car cinq ans après elle se convertit avec vingt-quatre personnes de sa famille.

Cependant, le zèle de ce saint prêtre ne se bornait pas à convertir les Juifs, il travaillait en même temps à la conversion des hérétiques, et grand nombre d'entre eux, touchés de ses dis-

cours, et plus encore peut-être de ses vertus éclatantes, revinrent au bercail. Il arriva alors un événement qui lui fait trop d'honneur pour être passé sous silence : Un sectaire fanatique, nommé Paléologue, prêchait à Rome des erreurs monstrueuses, et ne négligeait rien pour se faire des partisans. Il fut pris et enfermé dans les prisons du saint office; mais avant de le traduire en jugement, on voulut d'abord essayer de le convertir. D'habiles théologiens disputèrent victorieusement contre lui, mais sans pouvoir le convaincre; la voie d'exhortation fut tentée, mais en vain. Les menaces succédèrent, mais en pure perte. Alors il fut jugé et condamné à être brûlé vif. Pendant qu'on le menait au bûcher, la nouvelle en vint à Philippe, occupé à entendre des confessions dans l'église de Saint-Jérôme. Ce saint homme, ému jusqu'au fond des entrailles, ne put se résoudre à laisser périr ainsi ce malheureux. Il quitte son confessionnal, vole au devant du triste cortége, perce la foule, embrasse le criminel et s'efforce de briser son cœur. Le temps pressait, car on arrivait au lieu du supplice. Ayant obtenu une parole d'espérance, il ordonne aux soldats de faire halte, et ils obéissent soit à l'autorité de sa parole, soit à la vénération qu'il inspirait. Après quelques mots échangés avec le patient, il le fait monter sur un siége, apporté à sa demande d'une

maison voisine, et ce malheureux, jusque-là si endurci, déplore et rétracte publiquement ses erreurs, au grand étonnement, et à la joie non moins grande des nombreux témoins de ce spectacle. A la prière du saint homme, les magistrats commandèrent qu'il fût reconduit en prison. Depuis ce moment, Philippe, pour consolider sa conversion, lui fit des visites quotidiennes dans lesquelles il n'omit rien de ce qu'il croyait propre à perfectionner sa pénitence. Après lui avoir prouvé de la manière la plus démonstrative les dogmes qu'il avait attaqués, il s'appliqua à nourrir sa componction par les exhortations les plus pénétrantes; ensuite il lui fit lire des vies de saints, et pourquoi? « Parce que, disait-il, c'est l'orgueil qui fait les hérétiques, et que les exemples des saints sont plus propres que tout le reste à faire courber les têtes superbes sous le joug de Jésus-Christ. »

Paléologue finit par se croire contrit et le paraître, tant la charité du saint avait pris d'empire sur son cœur. Cependant celui-ci tenait cette conversion pour suspecte; car plusieurs fois il lui arriva de dire à ses disciples qu'il n'en était point entièrement satisfait. Hélas! ses craintes n'étaient que trop légitimes. Par un effet de l'inconstance humaine, l'infortuné fit une rechute dont l'homme de Dieu le releva. Deux ans après, il retomba de

nouveau, et le magistrat lui fit trancher la tête. César Baronius qui l'assista à ce moment suprême, atteste qu'il parut sincèrement repentant, ce qui permet de croire à son salut.

CHAPITRE VI.

Philippe ordonne à Baronius d'écrire les Annales ecclésiastiques.

Tandis que l'homme de Dieu travaillait avec tant de zèle à convertir les pécheurs dans Rome, la criminelle réforme se répandant comme un torrent impétueux dans les contrées du nord, y dévastait l'Église de Jésus-Christ. Déjà les plus grandes villes avaient perdu la foi, et la contagion se propageait toujours davantage. Effrayé autant que désolé de ce déluge de maux qui menaçait de tout envahir, Philippe cherchait à lui opposer des digues infranchissables. Ce fut pour cela qu'il établit, dans son église de l'Oratoire, des conférences quotidiennes où lui et les siens exposaient et prouvaient, avec autant de clarté que de force, les dogmes contestés par les novateurs. Ayant eu connaissance des Centuries de Magdebourg, per-

fide roman imaginé pour dénaturer la tradition, et la montrer favorable à leurs innovations hérétiques, il eut l'heureuse pensée d'y opposer une véritable histoire ecclésiastique, et chargea de ce travail le savant Baronius. « C'est une histoire complète qu'il nous faut, lui dit-il, à partir de l'avénement de Jésus-Christ jusqu'à l'époque actuelle; faites des recherches dans tous les écrivains ecclésiastiques, et montrez-nous par qui et comment les églises ont été établies; ce qu'enseignaient les pères et ce qu'ont décidé les conciles. Relatez les actes des martyrs, et faites voir que la foi dut ses progrès aux persécutions. Lorsque vous serez arrivé à la conversion des princes, vous viserez à bien établir cette triste vérité, que l'Église perdit peu à peu en sainteté ce qu'elle gagnait en puissance et en richesses. »

Baronius, effrayé d'une telle entreprise, à laquelle il n'avait jamais pensé, fit ce qu'il put pour la décliner. « Je n'ai rien de ce qu'il faut pour cela, dit-il à son père; accoutumé à parler au peuple, je n'ai qu'un style familier, et l'érudition n'est pas mon affaire ; comment pourrais-je être érudit, moi qui n'ai pas le temps d'étudier? » Philippe, peu touché de ces excuses, parce qu'il connaissait sa capacité, insista pour qu'il mît la main à l'œuvre ; mais quand, après beaucoup d'instances, il vit que son disciple ne se rendait

pas, il eut recours à un moyen plus efficace. « Il paraît, lui dit-il, qu'il vous faut un commandement. Eh bien ! j'ordonne que, laissant là toute autre occupation, vous rendiez à l'Église le service que je vous demande. » Baronius, foudroyé par cet ordre inattendu, voulut pourtant faire un dernier effort. Il prétendit que le besoin d'un pareil ouvrage étant évident, exciterait le zèle d'hommes plus versés que lui dans les choses ecclésiastiques ; il ajouta même avoir entendu dire qu'Onuphre Pauvino, l'un des écrivains les plus érudits de l'époque, s'occupait déjà de ce travail. « Cela peut être, répondit le père ; mais en attendant, faites ce que je vous ordonne, en vous confiant en Dieu, et il vous aidera. Le respect empêcha Baronius d'insister davantage ; mais il demeurait toujours fort hésitant, dupe d'une illusion à laquelle il plut à Dieu de porter remède.

La nuit suivante, il vit en songe Onuphre Pauvino qui le pria de continuer l'ouvrage qu'il avait commencé, et parce qu'il refusait d'obtempérer à son désir, celui-ci eut recours aux prières les plus pressantes. Cependant il résistait encore, lorsqu'une voix se fit entendre, et lui dit : « Cédez, Baronius, ce n'est point Pauvino, mais vous que je charge d'écrire les Annales ecclésiastiques. » Baronius, reconnaissant la voix de son maître, fut bien surpris de l'entendre parler, quoiqu'ab-

sent. Le lendemain, curieux de comprendre ce mystère, il raconta la chose au saint homme qui, dans son adroite humilité, répondit : « Quel dommage que je ne sois pas Joseph! » Convaincu, enfin, que Dieu exigeait de lui ce travail, il se livra tout entier aux études nécessaires, et employa trente-sept ans à amasser les matériaux dont il avait besoin, communiquant successivement à son père le résultat de ses recherches. Au bout de ce terme, il commença à écrire son ouvrage, mieux servi, selon son propre aveu, par les prières du saint homme que par son talent. C'est pourquoi, après la mort de celui-ci, ayant été revêtu de la pourpre romaine, il fit placer sur son tombeau un livre simulé ayant pour titre : Huitième volume des Annales ecclésiastiques, et au-dessous cette inscription :

Cæsaris Baronii, S. R. E. presb. cardinalis, tit. SS. Mart. Nerei et Achillei, et S. Sedis apostolicæ bibliothecarii, pro Annalibus ecclesiasticis, beato patri Philippo Nereo, congreg. Oratorii fundatori, gratiarum actio.

Monument rémunératoire dédié par César Baronius, cardinal prêtre de la sainte Église romaine, du titre des saints martyrs Nérée et Achillée, et bibliothécaire du Saint-Siége apostolique, au bienheureux P. Philippe de Néri, fondateur de la

congrégation de l'Oratoire, pour les Annales ecclésiastiques.

« Je n'ai pu parler ouvertement, dit ce savant homme au commencement de ce huitième volume, de la part qu'eut mon père au plan et à l'exécution de cet ouvrage, pendant qu'il vécut; car, non-seulement il n'aimait pas la louange, mais il lui portait une haine irréconciliable. Aujourd'hui qu'il est au ciel, je veux que ma plume, devenue libre, porte au loin le témoignage de la précieuse assistance qu'il me donna dans ce long et difficile travail. C'est justice, et je serais un ingrat, si je pouvais ensevelir dans l'oubli d'aussi importants services; d'ailleurs, outre que la souvenance de nos pères est pleine de douceur, elle n'est pas moins profitable; car elle nous rappelle que nous ne devons pas dégénérer de leurs vertus. Tel est l'avertissement que nous donnent les divins oracles. « Souvenez-vous, dit le prophète Isaïe, de » la roche d'où vous avez été taillés, et de la » carrière profonde dont on vous a tirés. Rap- » pelez-vous qu'Abraham fut votre père, et Sara » votre mère (*Isa.*, *c.* 51, *v.* 1 *et* 2). » En général, il est vrai de dire que toutes les choses prospères, qui arrivent aux enfants, sont dues, en grande partie du moins, à leurs parents. Oh! quelles obligations n'ai-je pas à ce grand serviteur

de Dieu, moi qui fus son disciple depuis ma jeunesse, moi dont il réprima les penchants vicieux, et qu'il préserva de tant de chutes funestes, moi enfin, qui suis redevable à son esprit apostolique du peu de vertus que je possède, et du peu de bien que j'ai fait.

» Je reviens encore à mes Annales, pour déclarer à tous ceux qui les liront que mon bienheureux père en fut l'auteur plus que moi. Quel homme serais-je si, au lieu de partager mes succès avec celui à qui j'en fus redevable, je les attribuais à mes seuls talents? Si, comme cet arrogant dont parle le Prophète, je disais, ou laissais croire que « J'ai tout fait par la force de mon » bras, et tout conçu dans ma sagesse? » Oh! alors j'attirerais sur ma tête le reproche terrible fait à cet orgueilleux : « Est-ce que la coignée se » glorifiera au détriment de celui qui s'en sert? » Est-ce que la scie se soulèvera contre la main » qui la met à l'œuvre? » Dieu me préserve d'un péché qui fut puni avec tant de rigueur; car Dieu renversa ce prince orgueilleux de son trône, et l'envoya vivre avec les bêtes (*Isaïe*, *c.* 10, *v.* 13, 15).

» Est-ce que je me glorifie dans l'homme, et non dans le Seigneur? A Dieu ne plaise; mais je veux qu'on sache que le Père des lumières s'est servi de ce saint homme pour éclairer et guider

mon esprit, afin que l'instrument ait la part qui lui revient dans ma juste gratitude. O mon père! je n'ai pas oublié, et je n'oublierai jamais l'indignation que vous causèrent les Centuries calomnieuses sorties de Magdebourg, ou plutôt des portes de l'enfer. Vous vous plaignîtes à Dieu de tant d'outrages faits à votre Église, et son Esprit vous inspira le moyen à prendre pour les repousser. Ce fut d'opposer le grand jour de la vérité à la nuit du mensonge. Faites, me dites-vous alors, un ouvrage puisé dans les sources pures, qui montre les hommes et les événements tels qu'ils ont été. Je résistai d'abord à vos conseils, me croyant incapable d'un pareil travail; mais je dus céder à votre autorité pour être en paix avec ma conscience. Vous n'oubliiez pas alors, comme je le faisais, que Dieu aime à se servir de ce qui est faible selon le monde, pour confondre ce qui est fort; c'est pourquoi vous choisissiez votre fils le plus jeune et le plus ignorant pour livrer bataille à une armée de savants nourris dans la dispute. Je me mis donc à l'œuvre, quoique de mauvaise grâce, et souvent tenté d'abandonner mon travail; mais vous étiez là, mon père, m'en imposant par votre présence, me pressant par vos reproches, exigeant de moi, comme un dur exacteur, souffrez que je le dise, l'emploi de mes journées, et ne permettant pas que je m'occupe

d'autre chose que de votre entreprise. Mon obéissance, je vous en fais l'aveu, était souvent bien défectueuse; ne consultant que mes forces, sans penser au secours divin que vos prières m'obtenaient, je vous accusais presque de tyrannie, et me plaignais fort surtout de ce que vous ne me donniez pas du moins un de mes frères pour m'aider dans mes recherches. Pardon, mon père, pardon, je comprends aujourd'hui le secours puissant que je recevais de vous, sans m'en douter.

» Semblable au prophète Elisée qui, en mettant sa main sur la main de Joas, pendant qu'il lançait ses flèches, le fit vainqueur du roi de Syrie; vous aussi vous joigniez à ma main débile votre main puissante, vous aiguisiez mon style pour le changer en flèches perçantes, et redoutables à nos ennemis. Ainsi, mon père, c'était vous qui combattiez, mais avec une main étrangère. Du reste, chacun reconnaîtra dans cette circonstance une des ruses habituelles de votre modestie; car, tout en faisant des merveilles, vous aviez grand soin d'en décliner l'honneur, ne craignant rien tant que les louanges humaines. C'est pourquoi, l'on vous voyait d'ordinaire cacher votre sagesse sous l'apparence de la folie, pratiquant ainsi à la lettre ce conseil de l'Apôtre : « Que celui qui veut devenir sage commence » par se faire insensé (1re *aux Cor.*, 3). »

» Mais cette gloire que vous fuyiez avec tant de soin, placée sur la banque céleste, devait un jour vous être rendue avec usure. Il est venu ce jour des justices et des rémunérations. La Providence, en brisant le vase terrestre qui tenait votre lampe invisible, l'a mise à découvert; elle brille aujourd'hui d'une lumière éblouissante que porte au loin le bruit de vos miracles. Vous saviez étouffer la voix de ceux que vous faisiez pendant votre vie mortelle; mais Dieu n'a pas permis qu'ils demeurassent toujours cachés. Tout le monde les connaît maintenant, et leur éclat est chaque jour rehaussé par de nouvelles merveilles. Du haut du ciel, mon père, favorisez ces Annales qui sont votre ouvrage, et achevez par vos prières ce que vos prières ont commencé, afin que les ennemis de l'Église soient terrassés, et que vous ayez seul tout l'honneur de la victoire.

» Saint Basile, tout mort qu'il était, servait encore d'admoniteur à son ami Grégoire. Rendez-moi le même service, ô père plein de charité, afin que j'achève saintement ma carrière mortelle, et que j'arrive enfin à ce bienheureux repos dont vous jouissez dans le sein de Dieu à qui soient louanges, honneur et gloire dans les siècles des siècles. »

Jusqu'ici j'ai laissé parler le cardinal Baronius; mais j'ajouterai un fait analogue à ce qu'il vient

de dire. Quelques jours avant de quitter la terre, le saint fit venir près de lui son docte disciple, et lui dit : « Sachez, César, que vous ne devez pas être fier de vos Annales. Je puis vous assurer qu'elles sont moins l'effet de vos talents que d'une grâce particulière qui vous est venue d'en haut. » — « Je reconnais, mon père, répondit Baronius, et confesse sincèrement que si cet ouvrage a quelque valeur, c'est à vous et à vos prières que j'en suis redevable. » — « Je vous conseille, ajouta le saint homme, de faire concorder vos légendes avec le Martyrologe romain ; la vérité ecclésiastique apparaîtra plus claire, et les mensonges des ennemis s'évanouiront comme les nuages au lever du soleil. » Baronius ne fut pas le seul de ses disciples qui partagea son zèle contre les hérétiques. Thomas Bozzio écrivit avec talent sur les caractères de la véritable Église, et Antoine Gallonio entreprit un recueil des vies des saintes, que la mort ne lu permit pas d'achever.

CHAPITRE VII.

Philippe prélude, peut-être sans le savoir, à l'établissement de sa congrégation de l'Oratoire.



E nombre de ses disciples était devenu si considérable, que sa chambre, malgré l'agrandissement dont nous avons parlé, ne suffisait plus à les contenir. Alors il eut la pensée de faire construire dans les combles de l'église un vaste oratoire, ce qu'il fit en effet en 1558. Là il réunissait, chaque jour, ses disciples, après le dîner, les faisait conférer ensemble des choses spirituelles, et les exhortait puissamment à la pratique des conseils évangéliques. Les jours de dimanches et de fêtes il sortait avec eux, et les conduisait dans l'une des églises de la ville, soit pour assister aux vêpres ou aux complies, soit pour leur faire entendre la parole de Dieu. Le plus souvent ils allaient à Sainte-Marie-sur-la-Minerve où un frère prêcheur attirait la foule par ses sermons sur le psaume 50; c'était le P. Vincent Herculano, aussi remarquable par ses vertus que par son élo-

quence, et qui devint plus tard évêque de Pérouse

Peu de temps après, Philippe, dont le zèle pour la gloire de Dieu et le salut des âmes prenait sans cesse de nouveaux accroissements, conçut un projet qui ne pouvait manquer de faire un bien immense : ce fut de rétablir les saintes assemblées usitées dans les temps de la primitive Église. En conséquence il ouvrit son oratoire au public tous les jours, aux approches de la nuit, pour l'édifier par la méditation et l'instruire de la doctrine chrétienne. Ce fut une nouveauté; car on ne prêchait à Rome que les jours de dimanches et de fêtes; cependant on ne tarda pas à s'y porter en foule, et ces exercices spirituels produisirent les plus heureux effets. Ce fut, pour le dire en passant, du lieu où ils se faisaient que vint à la maison le nom de collége de l'Oratoire et aux prêtres qui y présidaient celui de pères de l'Oratoire. Or, voici comment les choses s'y passaient : On commençait par méditer pendant un temps assez court, puis on lisait quelque chose d'un livre spirituel, et de temps en temps, celui qui présidait interrompait la lecture pour l'expliquer, la développer, et la rendre plus touchante. Assez souvent encore il priait ses frères d'émettre là-dessus leur pensée, d'où résultait un dialogue qui charmait les auditeurs. Cet exercice durait une heure; ensuite un

père montait en chaire, et faisait, pendant un quart d'heure, un discours familier; un autre père employait un quart d'heure aussi à raconter quelque chose de l'histoire ecclésiastique, et enfin, le chant d'un cantique terminait l'assemblée.

Le pape ayant approuvé cette institution, elle fit merveille, non-seulement dans l'Oratoire, mais dans plusieurs églises où d'autres prêtres s'empressèrent de l'établir. Philippe, dans son zèle ingénieux, sut inventer de nouveaux moyens propagateurs de la piété chrétienne. Il gémissait depuis longtemps de voir les sacrements si peu fréquentés. Voici ce qu'il imagina pour en ramener l'usage : Les jours de fêtes et de dimanches, il faisait venir à confesse tous ceux de ses pénitents dont il pouvait disposer, les appliquait à la méditation, et leur donnait la communion à sa messe. Ensuite, il les divisait par troupes, et les envoyait dans les hôpitaux pour servir les malades et travailler à leur salut. Trente ou quarante d'entre eux prirent un tel goût à ce touchant ministère, qu'ils convinrent ensemble de le rendre quotidien. En conséquence, ils se distribuèrent tous les jours de la semaine, et furent à tour de rôle remplir ce double office de charité chrétienne, avec un empressement et un air de bonheur qui provoquaient l'admiration.

Ces mêmes hommes, et d'autres encore, ve-

naient, dans la nuit du dimanche, trouver le bienheureux père, et se rendaient avec lui aux matines des Dominicains ou des Capucins. Pour l'ordinaire, ils arrivaient avant l'office, en sorte que ces religieux, en entrant au chœur, le trouvaient plein de ces jeunes séculiers, ce qui les édifiait beaucoup. Quant à Philippe, il fut dans l'usage d'assister, chaque nuit, pendant plusieurs années, à l'office des Dominicains. C'est pourquoi ces religieux lui avaient confié une clef de leur église.

Le serviteur de Dieu, dans son zèle admirable, semblait s'être chargé de remédier à tous les abus, de satisfaire pour tous les péchés. Ainsi, dans les jours de désordres et de folies, tels que les Lupercales, on le voyait, entouré de ses disciples fervents, visiter pieusement les sept basiliques. D'abord ils allaient seuls : mais bientôt cette dévotion devint populaire, au point que plus de deux mille personnes les accompagnaient. Les religieux eux-mêmes ne tardèrent pas à se mêler à la foule. On y voyait beaucoup de Dominicains et de Capucins, et leurs noviciats en corps; on marchait en ordre en chantant des hymnes et des cantiques, et dans chaque église, un religieux montait en chaire, et adressait une courte mais vive exhortation à l'assemblée. En arrivant à la dernière église, c'est-à-dire à Saint-Sébastien,

on célébrait une messe solennelle à laquelle beaucoup de personnes communiaient. Tout ce peuple se dirigeait ensuite vers les promenades de quelque villa voisine; là les communautés se réunissaient, les familles se groupaient, et assises sur la pelouse, faisaient un dîner modeste, après quoi la procession reprenait son cours, et rentrait à la ville au bruit des cantiques entremêlés d'une agréable symphonie. On voit que les saints savent mêler l'agréable à l'utile, et que la piété, sous leur direction, a ses délassements et ses douceurs.

Philippe se donnait de tels mouvements en ces occasions que, plus d'une fois, il y gagna la fièvre. Du reste, Dieu témoigna par un miracle le contentement que lui donnait cette pieuse institution. La procession, un jour, ayant été surprise par un orage terrible entre la basilique de Saint-Paul et celle de Saint-Sébastien, la foule se disposait à fuir, lorsque Philippe, élevant la voix, leur dit : « Demeurez en paix : je vous assure que la pluie n'est nullement à craindre. » Les uns restèrent et ne reçurent pas une goutte d'eau : les autres se sauvèrent, et furent inondés dans leur fuite.

Tous ces pieux exercices produisirent dans Rome une telle ferveur, qu'on se crut revenu aux beaux jours de l'Église naissante. On pouvait dire, en effet, d'une foule de personnes ce que dit l'Évangile des premiers chrétiens; qu'ils persévé-

raient dans la doctrine des apôtres, les oraisons et la fraction du pain; aussi les prélats et les hommes spirituels, émerveillés de ce beau spectacle, approuvaient hautement les industries du saint, et ne tarissaient pas en louanges sur son zèle. Voici, par exemple, comment s'exprimait là-dessus Jean Rubeo dans une épître dédicatoire, adressée au saint lui-même : « Parmi les choses qui excitèrent mon admiration, lorsque j'arrivai à Rome, l'année dernière, ce qui me causa le plus de joie ce fut le spectacle qu'offre votre Oratoire de la Charité. Je ne revenais pas de ma stupéfaction, et ne pouvais retenir mes larmes en voyant la piété de vos nombreux disciples, pris dans tous les rangs, appartenant à diverses nations, et rivalisant de zèle pour le salut de leurs âmes. Du reste, vos touchantes et solides instructions m'expliquaient ces heureux effets, et je ne suis pas surpris de voir un si grand nombre de vos fils spirituels renoncer au monde pour aller chercher dans le cloître la perfection évangélique. »

Les Florentins qui habitaient Rome, touchés des vertus de leur concitoyen, et dans l'admiration du bien qu'ils lui voyaient faire, désirèrent employer son zèle apostolique à leur propre salut. Ils venaient de bâtir dans leur quartier une église nationale dédiée à saint Jean-Baptiste. D'un consentement unanime, ils députèrent vers lui quel-

ques-uns d'entre eux pour le prier d'en prendre le gouvernement, promettant, à cette condition, de faire construire auprès un beau monastère. « Cette proposition, leur dit-il, est trop importante pour que je l'adopte à la légère ; laissez-moi, je vous prie, le temps d'en conférer avec Dieu dans l'oraison. Si sa volonté correspond à vos désirs, vous pouvez compter sur mon dévouement et mes services. » Il recourut en effet à la prière, et, quelques jours après, les députés étant revenus, il leur dit librement qu'il ne pouvait quitter la maison de la Charité. Ceux-ci, dans leur affliction, furent demander une audience au pape, et le supplièrent d'enjoindre à Philippe d'obtempérer à leur désir. « C'est ma volonté, répondit Pie IV, vous pouvez aller le lui dire. » Ils retournèrent, en effet, tout joyeux vers le saint homme qui, plein de respect pour l'ordre du pontife, accepta la charge ; mais à condition qu'il continuerait à demeurer dans la maison de Saint-Jérôme, autrement dite de la Charité.

Alors, comme il lui fallait des prêtres pour ce ministère à charge d'âmes, il fit promouvoir au sacerdoce trois de ses disciples, Baronius, depuis cardinal ; Bordini, qui devint dans la suite confesseur du pape Clément VII, et plus tard évêque d'Avignon, et le pieux Ripano. Cela fait, il les envoya demeurer dans la maison des Florentins.

Peu de temps après, il leur adjoignit deux nouveaux prêtres, savoir le célèbre Taurisio et Ange Velli de Præneste. Alors ils s'organisèrent en communauté, se partageant entre eux les emplois nécessaires. La cuisine échut à Baronius qui, fier de son obédience, écrivit au charbon, sur la muraille, en gros caractères : César Baronius, cuisinier perpétuel. Tous les matins ils allaient à Saint-Jérôme, se confesser à leur père, ou lui faire au moins une ouverture de conscience, puis ils allaient à leur église dire la messe et entendre les pénitents. Pendant le dîner, un jeune disciple faisait une lecture dans la Bible, et ajoutait quelque trait de la vie d'un saint; ensuite, ils allaient à Saint-Jérôme se réunir à leurs frères, et vers le soir, ils retournaient à Saint-Jean-Baptiste pour donner au peuple les exercices spirituels. La soirée seule du samedi était exceptée, parce qu'ils l'employaient à balayer l'église, et à parer les autels pour la solennité du dimanche. Ce jour-là, ainsi que les jours de fêtes, ils se rendaient de très-bonne heure aux confessionnaux, et y demeuraient toute la matinée, à l'exception de celui qui devait chanter la grand'messe; encore confessait-il jusqu'à ce que l'heure en fût arrivée. A l'évangile, Baronius ou Bordini montait en chaire et adressait un discours au peuple, puis, en descendant, il rentrait dans son confessionnal.

Après le chant des vêpres, ils se rendaient tous ensemble, tantôt à Sainte-Marie-sur-la-Minerve, tantôt à Sainte-Marie-des-Martyrs où le P. Philippe se trouvait avec les siens, pour conférer familièrement des choses spirituelles. Lorsque le temps était beau, l'assemblée se tenait dehors, autrement elle avait lieu dans l'église même. Les séculiers y accouraient en foule, et en étaient fort édifiés. Quand l'hiver était venu, la réunion se faisait dans l'Oratoire de Saint-Jérôme. Il est à croire que le saint variait ainsi les lieux de ses exercices pour répandre la piété dans tous les quartiers. Ces allées et venues des pères de Saint-Jean-Baptiste continuèrent pendant dix ans, malgré leurs incommodités; mais en 1574, ils obtinrent que les exercices se fissent habituellement dans leur église, beaucoup plus grande et plus commode que l'Oratoire de la Charité.

Peu de temps après, Juvénal Ancina, dont la mémoire est en bénédiction, écrivait à son frère : « Depuis plusieurs jours j'assiste chaque soir aux assemblées qui se font dans l'Oratoire de Saint-Jean des Florentins; en vérité, c'est la plus belle chose du monde. Après une conférence sur quelque point de spiritualité, on y entend une touchante exhortation, suivie d'un récit des faits empruntés aux vies des saints, puis une leçon d'histoire ecclésiastique, puis un concert aussi édifiant

qu'harmonieux. La noblesse accourt à ces spectacles d'un nouveau genre. Les cardinaux et les prélats y viennent aussi, et tous sont enchantés. On nous a raconté les vies de saint François d'Assise et de saint Antoine de Padoue : mon Dieu, que ces narrations sont intéressantes. Les prêtres qui président à ces réunions sont des hommes aussi recommandables par leurs vertus que par leur science : ils ont pour chef un certain P. Philippe de Néri dont la renommée publie des merveilles. Il paraît que c'est un saint doué au suprême degré du talent divin de convertir et de sanctifier les âmes. Ses industries sont prodigieuses, et il n'y a pas moins de prudence que d'habileté dans ses inventions. Les pères Tolet et Possevin le vénèrent, ainsi que beaucoup d'autres. C'est l'oracle des Romains ; je ferais mieux de dire de l'Europe, car on vient de tous côtés demander ses conseils. »

CHAPITRE VIII.

Philippe est éprouvé par de rudes persécutions. Il établit sa congrégation de l'Oratoire.

Dès le début de ces pieux exercices, le démon dont la sagacité en prévoyait les heureux résultats, déclara la guerre au serviteur de Dieu, espérant sans doute le dégoûter de son entreprise. D'où vient, en effet, sinon de cet ennemi de tout bien, la haine que conçurent contre ce saint homme le médecin et un des chefs de la maison qu'il habitait ? Ils commencèrent par se moquer en secret des réunions qui se faisaient dans sa chambre, puis ils les déprimèrent dans des discours publics. En ce temps-là deux religieux, déserteurs de leur couvent, étant venus se loger dans la maison, déguisés en prêtres, les ennemis du saint trouvèrent en eux deux auxiliaires dignes de les servir. Chargés l'un et l'autre de l'office de sacristains, ils profitèrent de leur position pour faire à l'homme de Dieu toutes les insultes imaginables. Le voyaient-ils venir pour dire la messe, ils fermaient la porte de la sacristie. Y entrait-il

avant qu'ils se fussent aperçus de son approche, ou ils lui refusaient les ornements nécessaires, ou bien ils lui présentaient ce qu'il y avait de plus sale et de plus usé, en l'assaillant de plaisanteries ou d'injures grossières. Quelquefois, après l'avoir laissé se vêtir, ils réclamaient l'ornement qu'il portait, et le forçaient de se dépouiller. D'autres fois ils lui arrachaient des mains le missel ou le calice, et l'enfermaient dans une armoire. Afin de varier leurs cruels plaisirs, ils attendaient qu'il fût à l'autel, ou qu'il eût même commencé la messe pour aller lui dire que cet autel n'était pas disponible, et alors ou ils l'envoyaient à un autre, ou ils le faisaient rentrer à la sacristie. Enfin, il n'était sorte de vexations qu'ils n'imaginassent pour l'obliger à changer de domicile.

Cependant le saint homme, heureux de souffrir pour Jésus-Christ, supportait tous ces opprobres sans se plaindre, priait ardemment pour ses persécuteurs, et ne laissait échapper aucune occasion de les gratifier de ses bienfaits ou de ses services. Quelques-uns de ses disciples, indignés, lui conseillant de quitter cette maison inhospitalière, il répondit : « A Dieu ne plaise que je me décharge d'une croix qu'il lui a plu de me faire porter. » C'était pourtant ce que voulait le démon, désireux surtout de mettre fin à ses pieux exercices. La persécution continua donc, et d'autant plus

furieuse que le saint homme montrait plus de patience et de douceur. Un jour enfin, poursuivi jusqu'à l'autel par ses ennemis barbares, il ne put se défendre d'un sentiment de douleur, qu'il ne laissa pourtant pas pénétrer dans sa volonté ; car aussitôt fixant le crucifix, il fit au Seigneur cette prière touchante :

« Pourquoi, ô mon bon Jésus ! vous êtes-» vous éloigné de moi ? Comment se fait-il que » vous m'abandonniez dans la tribulation qui » m'accable ? Il y a si longtemps que je vous » demande la patience, et je ne l'obtiens pas. » D'où vient donc, Seigneur, que vous êtes » sourd à ma prière ? » Il entendit ce bon Maître qui lui disait au fond du cœur : « C'est parce que vous désirez la patience, que je ne fais pas cesser cette épreuve ; elle vous procurera ce que vous demandez. » Philippe, consolé et fortifié par ces paroles, souffrit ensuite avec un redoublement de constance qui finit par désarmer ses persécuteurs, et le rendre pour ainsi dire insensible à toute espèce d'outrages. Je dirai comment se termina cette tragédie pour édifier mes lecteurs.

Philippe, allant un jour dans la maison, rencontra ces deux moines apostats, dont l'un, comme s'il eût été possédé du démon, lui dit en face les paroles les plus insultantes. Le saint re-

çut tout cela avec une patience qui toucha l'autre religieux, si bien qu'indigné d'une si injuste insolence, il s'éleva contre l'agresseur, et leva la main pour le frapper. Philippe arrêta son bras, et par ses douces paroles calma sa colère. Surpris et enchanté d'une charité si rare, il commença à aimer le serviteur de Dieu. Bientôt après, il fut lui demander pardon de ses propres insolences, le prit pour son confesseur, et, par son conseil, rentra dans son monastère où il se conduisit désormais en fervent religieux. Le médecin, cause de tout le mal, ne tarda pas à suivre cet exemple. Il entra un jour chez Philippe, au milieu d'une nombreuse assemblée, se mit à ses genoux, et, en pleurant et sanglotant, lui demanda pardon de ses offenses. Depuis lors il fut un de ses disciples les plus affectionnés, et mourut quelque temps après dans les sentiments de la piété la plus vive.

Cette tempête à peine apaisée, Dieu permit que son serviteur fût mis à une épreuve beaucoup plus sensible, à l'occasion du pèlerinage aux lieux saints dont nous avons parlé. Si beaucoup d'hommes étaient édifiés de voir le peuple marcher à sa suite dans la visite des églises, il en était d'autres qui blâmaient hautement cette institution, et jugeaient qu'elle devait être supprimée. Pourquoi ? parce qu'abusés par les illusions

d'une malignité, hélas! trop ordinaire à l'homme, ils lui supposaient des intentions qu'il n'avait pas. Ce que ce saint homme faisait pour la gloire et l'honneur de Dieu, ils l'attribuaient à un sentiment d'orgueil et d'arrogance, et ils disaient : « N'est-ce pas une indignité de voir un homme qui fait profession d'humilité parcourir les rues en triomphateur, se donnant en spectacle à la ville entière? » D'autres trouvaient à redire sur les dépenses qu'occasionnait le repas champêtre que faisait le peuple en cette occasion, et disaient par dérision que le saint homme les convoquait à la bonne chère. D'autres, plus politiques, paraissaient craindre que ces assemblées donnassent lieu à des séditions, et prétendaient que le repos public en demandait le sacrifice. Philippe n'ignorait pas tous ces discours; mais, devinant bien qu'ils étaient dictés par l'esprit de ténèbres, il n'en faisait aucun cas.

Cependant ces rumeurs, en se propageant, parvinrent jusqu'au vicaire du souverain Pontife. Mal instruit de la chose, il manda Philippe, et, au lieu de l'entendre, il lui dit d'un air fort mécontent : « Comment n'avez-vous pas honte, vous qui devez être mort au monde, de mendier sa faveur et ses applaudissements; car ce ne peut être que pour cela que vous vous produisez en public avec tant de pompe, et peut-être aussi

pour obtenir des dignités ecclésiastiques par ces démonstrations de piété? Cette vaine gloire et cette ambition sont dans un homme comme vous choses impardonnables. Je vous interdis le confessionnal pour quinze jours, et vous ordonne de renoncer à vos pèlerinages sous peine de la prison, et ensuite de l'exil. Si vous voulez visiter les églises, vous pouvez y aller seul, ce qui convient beaucoup mieux à la piété et à la modestie sacerdotale. » Philippe répondit d'un air serein et avec un calme qui attestait bien la paix de son âme : « J'avais institué ces processions pour la seule gloire de Dieu, je les sacrifie volontiers à sa volonté sainte. A Dieu ne plaise que je désobéisse en rien à mes supérieurs! J'ai toujours respecté leur autorité, et c'est ce que je compte faire jusqu'à mon dernier soupir. — Non, non, reprit le vicaire; il n'en est pas ainsi, vous êtes un homme vain et ambitieux pour qui la gloire de Dieu n'est qu'un beau prétexte; ce ne sont pas ses intérêts, mais bien les vôtres que vous cherchez. » Philippe, sans s'émouvoir, fixa un crucifix suspendu à la muraille, et lui dit : « Je vous prends à témoin, Seigneur, de la vérité de mes paroles. Vous savez que tout ce que je fais, je le fais pour vous. » Oh! oui, et c'était aussi pour lui qu'il entreprenait de justifier sa conduite, car la gloire divine devait souffrir de cet arrêt; si son honneur

seul eût été compromis, il n'eût pas dit un mot pour le défendre.

Lorsque ses disciples furent instruits de ce qui venait de se passer, car il dut leur défendre de l'accompagner dans ses visites, ils en furent douloureusement affectés; mais le saint leur dit : « Prenez patience, et bornez-vous à recommander à Dieu cette affaire. La vérité se fera jour, et justice nous sera rendue. » Ensuite, voyant qu'ils avaient peine à se soumettre, il appuya fortement sur l'obéissance due aux supérieurs, et les congédia. Il fit donc seul ses stations, suivi de loin, malgré lui, par ses disciples en larmes, et par beaucoup de personnes qui murmuraient hautement d'une mesure aussi injuste. Du reste, il recommanda la chose à Dieu avec sa confiance accoutumée, dit plusieurs messes à cette intention, et en fit dire à ses prêtres : voici quel en fut le résultat.

Quelques jours après, on vit entrer dans l'Oratoire un inconnu d'un extérieur vénérable, couvert d'un pauvre habit sacerdotal et ceint d'une corde. Il s'avança vers les disciples du saint, qui tous étaient présents, et leur dit : « Je suis envoyé par des religieux, à qui la persécution présente a été révélée, pour vous dire qu'une supplication de quarante heures en sera le remède; puis, se courbant sur l'épaule de Taurusio, il lui

dit à l'oreille : « Soyez des hommes de confiance, et vous verrez comment Dieu vous secourra. Le jour n'est pas éloigné où il calmera la tempête, apaisera les flots, et vous conduira au port de votre volonté. La plupart de vos adversaires deviendront favorables à votre entreprise ; ceux qui s'entêteront à la contrarier porteront la peine de leur opiniâtreté, et leur exemple servira de leçon à ceux qui seraient tentés de les suivre. Quant au prélat qui a traité si mal votre maître, il mourra dans quinze jours. » Cet inconnu ne pouvait être qu'un ange ou un prophète ; car toutes ses prédictions s'accomplirent à la lettre, et les machinations du démon contre le bien ne servirent qu'à son développement, comme nous le dirons bientôt. Tout cela fut évidemment l'ouvrage de Dieu ; et s'il prit ainsi en main la cause de son serviteur, c'est que celui-ci remit entièrement le soin de son honneur à sa volonté sainte.

Jamais, en effet, il ne voulut consentir à ce que l'on employât des moyens humains pour le défendre. « Ma conscience est en paix, disait-il ; je trouve dans l'oraison ma consolation et ma force, et cela me suffit. » Afin de calmer l'irritation de ses amis, il leur disait : « Ce n'est pas pour vous, mais pour moi que s'est élevée cette tempête. Dieu a voulu me donner une leçon de patience et d'humilité. Quand elle sera suffisante,

il fera renaître le calme, et le bien que nous regrettons reprendra son cours. » Il ne pouvait souffrir que l'on parlât mal du prélat dont le procédé à son égard avait été si injuste. Lorsqu'il fut mort, un de ses disciples ayant osé dire que ce coup imprévu était un châtiment céleste, le saint homme l'interrompit en disant : « Vous ne parlez pas bien. » Du reste, justice entière fut rendue à la pureté de ses intentions, et son honneur rétabli de la manière la plus solennelle. Après un interrogatoire qui l'obligea à réfuter la calomnie, le pape Paul IV lui envoya deux cierges dorés comme gage de sa bienveillance, lui donna plein pouvoir de reprendre l'œuvre qu'il avait commencée, et se fit recommander à ses prières. La joie fut grande parmi les disciples du saint. L'Oratoire retentit de leurs hymnes d'action de grâces, et les processions recommencèrent plus nombreuses que jamais.

Cependant la Providence voulut que son serviteur fût mis à une épreuve encore plus forte. Dans l'année 1570, des hommes mal intentionnés, sous prétexte de zèle, dénoncèrent de nouveau la congrégation. Le pape Pie V gouvernait alors l'Église, et ce fut à lui que ces calomniateurs portèrent leurs hypocrites lamentations. Nous devons prévenir Votre Sainteté, lui dirent-ils qu'il se passe d'étranges choses dans l'Oratoire de Saint-Jérôme

Les prédicateurs y débitent une foule d'inutilités et, soit par ignorance, soit par témérité, citent des faits merveilleux qui ne sont rien moins que prouvés, au grand détriment de la foi du peuple. Ce saint pontife, si distingué par sa prudence et sa sollicitude pour la pureté de l'enseignement, fut alarmé de cette accusation. Il envoya chercher deux religieux Dominicains dont il estimait la science, et leur dit : « Je désire que vous assistiez pendant quelque temps aux exercices de l'Oratoire, et que vous observiez avec soin tout ce qui s'y fait et s'y dit, afin de m'en rendre un compte fidèle ; on accuse l'enseignement de ces pères, et je veux savoir ce qui en est. »

Sur ces entrefaites, le pape mourut, et Léon XI monta sur le Saint-Siége. Ce nouveau pontife avait eu connaissance de l'accusation dont nous venons de parler et de la mission donnée aux deux pères de Saint-Dominique ; il désirait vivement être éclairé sur ce point qui n'était pas sans gravité. Pendant que cette pensée l'occupait, l'ambassadeur du grand-duc d'Étrurie vint à son audience. Ce seigneur était un homme fort pieux qui fréquentait habituellement l'oratoire, et le pape le savait. Profitant donc de l'occasion, il lui dit : « S'il faut en croire certains bruits, on parle dans ces conférences d'une manière fort imprudente ; ainsi il m'est revenu qu'un prêtre avait naguère raconté

le suicide de sainte Apollonie, sans ajouter que l'Esprit-Saint l'avait mue à en agir ainsi ; ce qui pourtant était bien nécessaire à dire. » L'ambassadeur répondit qu'il ignorait le fait, et n'avoit jamais entendu que des discours prudents. Comme il y avait assemblée ce jour-là à Sainte-Marie-sur-la-Minerve, il s'y rendit en sortant de chez le pape. A peine y était-il arrivé, qu'un des prêtres le pria d'aller voir son bienheureux père qui avait un besoin urgent de s'entretenir avec lui, et qui, retenu par un mal de pied, ne pouvait sortir.

En ce moment Taurusio montant en chaire, l'ambassadeur voulut l'écouter avant de se rendre à Saint-Jérôme. Quelle fut sa surprise de l'entendre relater, sans nommer personne, l'entretien que le pape venait d'avoir avec lui, et expliquer le fait de sainte Apollonie par les paroles mêmes du pontife? Laissant là le discours, il courut chez Philippe, qui lui dit en souriant : « Vous voyez que l'on a trompé le Saint-Père. » L'ambassadeur comprit alors que le serviteur de Dieu ayant connu la chose par révélation, en avait fait part à son disciple, et demeura plus convaincu que jamais de son éminente sainteté. Pendant ce temps-là, les deux Dominicains qui, en hommes prudents, avaient voulu examiner mûrement l'enseignement des prédicateurs inculpés, affirmèrent au pape que tout ce qui se disait

à l'Oratoire y était aussi édifiant qu'irrépréhensible. Ce jugement plut au pontife qui, depuis lors, ne cessa de faire le plus grand cas de Philippe et des siens. Il ne tarda pas à le prouver d'une manière éclatante ; car ayant nommé le cardinal Alexandrin son légat en France, il lui donna pour conseiller Taurusio, qu'il daigna initier à tous les secrets de cette mission. Cette marque de confiance fut on ne peut plus favorable aux exercices de Saint-Jérôme. Les religieux y accoururent en foule, surtout les Franciscains et les Dominicains, et presque tous les jours quelques-uns de leurs docteurs y prenaient la parole à l'invitation du saint homme.

Jusque-là il n'y avait eu entre ces hommes de zèle que des liens de confiance et d'amitié et les relations d'un commun ministère. Philippe demeurait à Saint-Jérôme parmi des prêtres étrangers à ses institutions. Quelques-uns de ses disciples vivaient ensemble à Saint-Jean-Baptiste ; les autres étaient dispersés. Tous obéissaient au serviteur de Dieu comme à leur chef, mais sans aucune obligation de dépendance. Les succès toujours croissants des exercices leur suggérèrent une pensée que le saint homme n'avait pas eue ; ce fut de se réunir en congrégation de prêtres séculiers dans une maison commune, sous une règle convenante et assujettis à un supérieur. Ils sen-

taient avec raison que cela seul pouvait donner de la stabilité à leur précieux ministère. Ils en parlèrent au saint homme, dont ils obtinrent le consentement, et alors ils se mirent à la recherche d'une église convenable. Parmi celles qu'ils pouvaient espérer d'obtenir du Saint-Siége, il y en eut deux qui leur semblèrent mieux adaptées à leur projet, et qui étaient dédiées l'une et l'autre à la sainte Vierge. Les avis s'étant trouvés fort partagés sur le choix, ils résolurent de le laisser à Dieu, en s'en remettant à la volonté de son vicaire. En conséquence, ils demandèrent une audience au pape Grégoire XIII, lui exposèrent leur dessein qu'il approuva, et le supplièrent de leur donner l'une des deux églises qu'ils jugeaient propres à leur établissement.

L'église de Monticella, dit le pontife, est fort grande, mais située dans un quartier fort éloigné du centre. Celle de Vallicella est petite, mais établie au cœur de la cité : je choisis celle-ci, et vous l'abandonne. Philippe rendit des actions de grâces au Saint-Père, fit régler l'affaire par son gouvernement, et prit possession de ce petit temple, qui reçut dès lors le nom d'église de l'Oratoire. Il s'occupa ensuite à composer une règle qui, soumise au jugement du même pontife, fut approuvée par lui le 17 des calendes sextiles de l'année 1575 (16 juillet) : après quoi, il plaça dans la

maison presbytérale deux de ses nouveaux Oratoriens, hommes de talents et de vertus, en attendant qu'il pût y établir sa congrégation entière. Alors l'église devint l'objet de sa sollicitude, et elle en avait un besoin réel; car elle se trouvait dans un état de délabrement déplorable. Ses prêtres demandaient qu'elle fût rebâtie de fond en comble : il le désirait comme eux; mais les ressources lui manquaient pour cela. Cependant il se reprocha bientôt son peu de confiance en la bonne Providence, consentit à ce que le vieil édifice fût démoli, et ordonna la construction d'une église vaste et adaptée à sa destination particulière.

Lorsque le terrain fut déblayé, l'architecte envoya prévenir, un matin, le bon père qu'il allait tracer les fondations du nouvel édifice et faire ouvrir la tranchée. Il faut qu'il m'attende, répondit celui-ci; je vais dire la messe tout à l'heure, et j'irai sur le lieu sitôt qu'elle sera achevée. Son dessein était de consulter Dieu sur les dimensions à donner à cette nouvelle église. Effectivement, aussitôt après sa messe, il se rendit à Vallicella, et l'architecte commença par mesurer la longueur du bâtiment « Est-ce assez comme cela, demanda-t-il à Philippe ? — Pas du tout, répondit celui-ci; cette longueur n'est rien : triplez la mesure. » Quand cela fut fait, il dit : « C'est bien : voilà ce que Dieu veut. » Quand toutes les lignes

furent tracées, on couvrit la tranchée sur la longueur de droite, et l'on découvrit un vieux mur large de dix palmes, et plus long que l'édifice à construire. Alors l'architecte fit remuer tout le sol, et trouva plus de matériaux qu'il ne lui en fallait; ce fut un coup de Providence, car l'achat, et surtout le transport des pierres, formaient une des plus grosses dépenses prévues. La première pierre fut posée solennellement par Alexandre de Médicis, alors archevêque de Florence, et depuis pape sous le nom de Léon XI, le 17 des calendes d'octobre de l'année 1575 (15 septembre).

L'édifice ne s'éleva pas sans de graves et nombreuses contradictions. Des voisins, irrités de voir leurs maisons masquées par cette église, déchaînèrent leurs langues contre les Oratoriens, et leur firent tout le mal qu'ils purent. Il s'en trouva même d'assez violents pour assaillir à coups de pierres le P. Luccio qui surveillait les ouvriers. La protection du ciel rendit ce crime inutile; mais il fut terriblement puni; car tous, dans l'espace de deux ans, perdirent la vie. Ces deux années suffirent à achever ce grand ouvrage, et le 3 des nones de février de l'année 1577 (3 février), dimanche de la septuagésime, l'archevêque de Florence y chanta la messe avec une grande solennité. Le concours fut immense pendant toute la journée, parce que le pape avait accordé une indul-

gence plénière à tous ceux qui, ce jour-là, visiteraient cette nouvelle église ; au mois d'avril suivant, Philippe y établit ses exercices spirituels quotidiens.

Le succès en fut immense, et l'on en vit la preuve dans le grand nombre de jeunes gens qui demandèrent l'entrée de la congrégation. La maison des pères étant beaucoup trop petite pour les recevoir, il fallut songer à l'accroître et à profiter pour cela d'une occasion unique qui se présentait. Près de leur habitation était un petit monastère de Sainte-Claire presque dépeuplé, et dont les religieuses avaient reçu l'ordre de passer dans un autre. Quelques-uns des pères, ayant appris cette nouvelle, se hâtèrent d'en faire part à leur supérieur, et lui conseillèrent d'acheter cette maison. Celui-ci, déjà fort endetté par les dépenses de l'église, ne crut pas prudent de suivre le conseil, et répondit que Dieu pourvoirait à leur besoin d'une autre manière. Les pères, plus timides, parce qu'ils avaient moins de foi, et par conséquent plus amis de la prudence humaine, insistèrent en disant que cette maison trouverait un autre acheteur, et qu'il la regretterait quand il n'en serait plus temps. « Eh bien ! leur dit le saint homme, faites donc ce que bon vous semble. » Ceux-ci, enchantés d'une complaisance qu'ils prenaient pour un consentement, entrèrent en mar-

ché et le conclurent ; mais lorsqu'il s'agit de passer l'acte de vente, le notaire, contrairement à l'usage, refusa tout crédit, et la chose demeura suspendue. Le procureur, déconcerté, fut apprendre à Philippe cette triste nouvelle. « Vous voyez bien, lui dit le saint homme, que ce mode d'acquisition ne plaît pas à Dieu ; mais ayez confiance, nous n'en aurons pas moins le monastère. » En effet, cinq mois après, le cardinal Césio l'acheta, ainsi que plusieurs maisons adjacentes, et en fit don à la congrégation.

On put juger dans cette grande entreprise de la confiance admirable de l'homme de Dieu. Il en fallait en effet pour commencer un aussi vaste établissement, sans savoir où prendre les fonds nécessaires. Il se trouva souvent fort embarrassé ; mais, au lieu de s'en mettre en peine, il disait à son procureur inquiet : « Nous travaillons pour Dieu ; il saura faire honneur à ses affaires : craignons seulement de manquer de foi. » Il ne fut jamais trompé dans son espérance. Lorsque l'argent devenait indispensable, il lui en arrivait en temps opportun, et autant qu'il lui en fallait. D'où venait-il ? Plusieurs crurent qu'il lui était fourni d'une manière miraculeuse, comme il arriva dans d'autres occasions dont nous parlerons plus tard. « J'admire votre témérité, lui disait un jour un sage du siècle, de vous embarquer dans de

pareilles dépenses, sans savoir où vous prendrez de quoi les acquitter. — Je compte tellement sur Dieu, répondit le saint homme, que je ferais démolir ce temple, s'il le fallait, pour lui en substituer un autre plus magnifique. Qui donc, après avoir mis sa confiance au Seigneur, a jamais été confondu? » Il avoua, dans une autre occasion, que la divine Marie lui avait promis le succès de son entreprise.

CHAPITRE IX.

Quels furent les principaux disciples du saint.

TELLE fut l'efficacité des pieux exercices institués par notre saint, que les jeunes gens de Rome les plus distingués en furent touchés au point de renoncer au siècle pour se donner à Jésus-Christ: ceux-ci dans un ordre, ceux-là dans un autre, selon que la grâce parlait à leurs cœurs. Plusieurs d'entre eux entrèrent à l'Oratoire, où ils devinrent des hommes éminents en vertu. D'autres enfin continuèrent à vivre dans le monde, sans être du monde, qu'ils édifiaient par leur conduite exemplaire. Ce n'est pas m'écarter de mon

sujet que de les louer ici, car la gloire des disciples rejaillit sur leur maître.

Baptiste Salviati, proche parent des grands-ducs de Florence, excella surtout en humilité. C'était sa vertu favorite : aussi en prenait-il un soin tout particulier ; c'était pour la satisfaire qu'il visitait journellement les hôpitaux de Rome où il rendait aux malades les services les plus bas et les plus grossiers : ceci donna lieu à une anecdote fort intéressante. Étant allé un matin à l'hospice de la Consolation, il y trouva un malade qui avait été autrefois son serviteur ; après lui avoir adressé des paroles encourageantes, il le pria de se lever pour quelques instants. « A quoi bon me lever, reprit cet homme qui ne comprenait pas son dessein charitable ? — Afin que je puisse faire votre lit, répondit Salviati. » Le malade, croyant qu'il se moquait de lui, répartit avec humeur : « Un hôpital n'est pas un lieu de plaisanterie ; laissez-moi en paix, Monsieur, je vous prie, et n'insultez pas à ma misère. — Je ne plaisante pas, mon ami, lui dit le saint jeune homme ; c'est sérieusement que je veux faire votre lit ; ne me refusez pas cette satisfaction. » Le malade résista longtemps encore ; mais l'humilité de Salviati finit par triompher.

Il avait contracté, dans ses relations avec le saint, un tel mépris des choses du monde, que,

sans nul égard à son rang, il marchait seul et vêtu comme un plébéien, tandis qu'auparavant il ne sortait jamais que magnifiquement paré et suivi de plusieurs domestiques. Ce n'était pourtant pas par le conseil de son guide qu'il en agissait de la sorte, car celui-ci voulait qu'il conservât le décorum de son état ; mais il suivait en cela l'instinct de son humilité. La perfection de cette vertu en lui, apprend assez à quel point il possédait les autres. On peut dire qu'il était mûr pour le ciel : aussi le Seigneur s'empressa-t-il de l'y appeler. Il tomba malade, et quand on l'avertit que sa dernière heure approchait, au lieu de se lamenter, il manifesta son contentement par ces paroles du Prophète : « *Lætatus sum in his quæ dicta sunt* » *mihi, in domum Domini ibimus.* » (Ps. 121, 1.) Ensuite il se remit aux bons soins de son P. Philippe, entre les bras duquel il rendit le dernier soupir. Après sa mort, Portia de Massimi, son épouse, qui, sous la conduite du même guide, était entrée la première dans la route de la perfection où elle n'avait pas peu contribué à l'introduire à son tour, entra dans un monastère où elle finit saintement sa carrière.

Maria Taurusio Politiano, parent des papes Jules III et Marcel II, était fort remarquable par la vivacité de son esprit et l'amabilité de son caractère, mais étranger à la perfection, comme

le sont d'ordinaire les jeunes gens. Voulant gagner le jubilé accordé par Paul IV, il fut se confesser à Philippe. Celui-ci, après lui avoir donné l'absolution, l'emmena dans sa chambre où ils conversèrent longtemps ensemble; ensuite le saint le pria de faire avec lui une heure d'oraison. Taurusio n'avait nul usage de ce pieux exercice. Cependant il y trouva tant de douceur que cette heure ne lui parut qu'un moment. Étant revenu un autre jour voir le père, Dieu permit qu'il le trouvât en extase et élevé en l'air. Ce spectacle, dont il n'avait jamais eu l'idée, le toucha tellement, qu'il prit la résolution de quitter le monde et d'entrer dans la congrégation de l'Oratoire. En conséquence, il ne tarda pas à revenir, et s'ouvrit à Philippe de son dessein, mais en lui faisant part des obstacles sérieux qui semblaient rendre la chose inexécutable. « Ne croyez pas cela, lui dit le saint homme; dans un mois, ces empêchements n'existeront plus. » La prédiction s'accomplit à la lettre; alors, Taurusio voulut faire une confession de toute sa vie, après laquelle il rompit ses liens, et vint se ranger parmi les disciples de celui qui avait su conquérir toute sa confiance.

Sa ferveur désormais fut si grande, que son maître, au lieu de le pousser, eut besoin de le retenir. Cette ferveur néanmoins ne nuisait en

rien à la paix de son âme ; car il avoua sur la fin de sa vie que, depuis cinquante ans qu'il était converti, rien n'avait pu troubler sa tranquillité intérieure : aussi devint-il un homme de haute oraison, au point d'être favorisé du don des larmes. Il parlait avec tant de grâce, de force et d'onction que les meilleurs prédicateurs se modelaient sur lui, et que Baronius l'appelait l'orateur apostolique. Le pape saint Pie V, frappé de son mérite, lui imposa le sacerdoce que refusait son humilité, et le donna pour conseiller au cardinal Alexandrin dans sa légation de France, de Portugal et d'Espagne, qui eut pour résultat l'alliance de ces princes contre les Turcs. Plus tard, le pape Clément XIII, poussé, comme il le dit lui-même, par un mouvement tout particulier de l'Esprit-Saint, le fit archevêque d'Avignon, malgré ses résistances. Sa conduite, en effet, fit bien voir qu'il était l'homme du choix de Dieu ; car il s'opposa comme un mur d'airain au débordement de l'hérésie, et gouverna son diocèse en apôtre. Il fut ensuite élevé au cardinalat, et n'échappa peut-être à la papauté que par sa répugnance, dans le conclave qui suivit la mort de Clément XIII. Chargé d'années, et plus encore de mérites, il se démit de toutes ses dignités et se retira dans sa chère maison de l'Oratoire, où il mourut deux mois après.

Constance Tassoni, neveu du cardinal Bertani, se plaisait tant à la cour romaine, qu'il ne paraissait pas que rien pût l'en détacher. Cependant Philippe ayant su gagner sa confiance, le désabusa peu à peu du monde, et en fit un homme vraiment spirituel. Aussi ne tarda-t-il pas à demander l'entrée de l'Oratoire, où il fut promu à la dignité du sacerdoce. Depuis lors, il fit preuve de tant de vertus, que saint Charles Borromée l'honora de sa familiarité ; mais il plut à Dieu de l'enlever promptement de ce monde, comme nous le dirons dans la suite.

Jean-Baptiste Modio, médecin aussi pieux qu'habile, fut un des premiers disciples de notre saint. Ayant été pris d'une maladie mortelle qui le conduisit aux portes du tombeau, ce sage directeur le mit dans la disposition de faire à Dieu de bon cœur le sacrifice de son existence. Ensuite il fut dans une église voisine demander sa conservation. L'effet de cette prière fut une guérison subite, dont le souvenir reconnaissant engagea Modio à se donner encore plus parfaitement à Dieu. Il devint un homme tout à fait spirituel, et comme il était doué d'un vrai talent pour la parole, Philippe le chargea de raconter les vies des saints dans les assemblées publiques, ce qu'il fit le reste de sa vie à la grande satisfaction des auditeurs. Il eut pour successeur dans cette fonc-

tion édifiante Fuccio Tiphernati, autre médecin non moins renommé, qui s'engagea à suivre notre saint, lorsqu'il voulut entreprendre le voyage des Indes. Je ne finirais pas, si je voulais faire mention de tous les hommes distingués de Rome et de l'Italie que cet habile maître sut élever à la perfection la plus éminente.

Il ne négligea pas pour cela les gens du peuple, comme nous allons le voir. Un nommé Étienne, né à Rimini, après avoir été longtemps soldat et soldat très-vicieux, était devenu cordonnier à Rome. Ayant un jour suivi la foule à l'Oratoire de Saint-Jérôme, il se mit au dernier rang et se montra fort attentif à tout ce qui se disait. Philippe, sans le connaître, fut le prendre par la main et le fit monter plus haut. Il fut ensuite le retrouver après la conférence, et sut si bien manier son cœur qu'il en fit un homme nouveau. Assidu depuis lors à ces pieux exercices, il rompit les liens des mauvaises habitudes, et y substitua les vertus les plus édifiantes. Quoique fort pauvre, il ne réservait des fruits de son travail que le pur nécessaire, et distribuait le reste aux malheureux. La mort était le sujet de ses méditations habituelles, et il tâchait de vivre chaque jour comme s'il eût dû mourir au soir; cependant cette disposition d'esprit ne le rendait nullement triste; au contraire, il portait

dans ses traits l'expression de la joie qui inondait son cœur. L'obéissance avait pour lui un attrait tout particulier, et c'était toujours avec un vrai plaisir qu'il saisissait l'occasion de la mettre en pratique. Pour être plus libre de s'occuper de Dieu, il demeurait seul dans une maison et donnait à l'oraison un temps considérable. Aussi parvint-il à un degré fort éminent et qui lui valut de grandes faveurs, au point qu'un jour on le vit entouré d'une lumière céleste pendant qu'il priait dans l'église de la Très-Sainte-Trinité. Après vingt-trois ans d'une vie si sainte, devenu vieux et infirme, ses amis lui conseillèrent de ne pas continuer à demeurer seul, de peur des surprises de la mort. « Je suis là-dessus, leur dit-il, parfaitement tranquille. Marie est ma mère, et je connais assez sa miséricorde pour croire qu'elle me secourra dans cette extrémité. » Sa confiance ne fut pas vaine. Frappé pendant la nuit d'un mal dont il prévit l'issue, il put aller avertir un de ses voisins du danger qui le menaçait. Celui-ci courut chercher un prêtre qui lui donna les derniers sacrements, et il rendit à Dieu sa belle âme pleine de vertus et riche d'espérance.

François de Ferrare, autre disciple du saint, était un homme d'une grande simplicité et d'une pureté admirable. Aussi reçut-il du ciel de rares faveurs : plusieurs fois il lui fut donné d'entendre

les concerts des anges. Il distinguait le mauvais état des consciences par je ne sais quelle odeur infecte qui s'en échappait, et était doué dans un haut degré du don des larmes. Avide de souffrances, il n'en avait jamais assez; au milieu des tortures d'une cruelle maladie, il pria le Seigneur de les augmenter, et cette prière lui valut une guérison subite. Sa compassion pour les pécheurs ne pouvait aller plus loin. S'étant trouvé un jour, je ne sais où, avec un Juif, il en eut tant de pitié, qu'il ne cessa de prier Dieu, pendant trois ans, d'éclairer ce pauvre aveugle. Une charité si constante ne pouvait demeurer sans résultat. Dans une de ses visites à la basilique du Vatican, il y rencontra son Juif que l'on conduisait solennellement aux fonts du baptême, ce qui lui fit répandre d'abondantes larmes de consolation.

Taurusio l'ayant trouvé un jour baigné de pleurs, lui en demanda la cause. « Je méditais, répondit-il, un avertissement du Sauveur à ses apôtres, bien propre, ce me semble, à toucher les cœurs : « Lorsque vous aurez fait toutes ces choses, » leur disait-il, regardez-vous comme des servi- » teurs inutiles (*Luc*, 17, 10). » Ces hommes ont été les plus grands des saints; ils ont converti le monde; ils ont souffert tout ce qu'il est possible de souffrir, et cependant ils devaient se regarder comme des serviteurs inutiles. Qui suis-je donc,

me disais-je à moi-même, moi qui n'ai jamais fait aucun bien, et rien souffert pour Jésus-Christ? De là, ajouta-t-il, mes larmes et ma douleur. »

Une autre fois, le même Taurusio l'ayant surpris en oraison, s'aperçut qu'il reculait sur ses genoux comme un homme que quelque chose épouvante. Curieux de savoir ce qui l'effrayait, il l'interrogea et reçut cette réponse : « Je contemple en esprit la grandeur de Dieu; mais plus je la considère, plus je la trouve accablante, c'est pourquoi je recule d'esprit et de corps. » Je m'arrête ici, non parce que la matière est épuisée, mais pour ne pas dépasser les bornes d'une juste licence.

CHAPITRE X.

Philippe consent enfin à se charger du gouvernement de sa congrégation.

Lorsque la congrégation fut établie dans la nouvelle maison de Vallicella, le serviteur de Dieu continua bien, comme il avait fait jusque-là, à la servir à la manière d'un ami, à la diriger par ses conseils, mais sans vouloir se réunir à elle. Longtemps les

prières et les instances de ses enfants ne purent rien sur sa détermination, tant il répugnait à son humilité de paraître fondateur, et de recevoir les honneurs de cette charge. Il avait peine, en outre, à renoncer aux croix que ses cohabitants de la maison de Saint-Jérôme lui procuraient depuis si longtemps. Cependant, les Oratoriens, voyant l'inutilité de leurs efforts, et ne pouvant supporter davantage l'éloignement de leur père, prirent un moyen qui ne pouvait manquer de réussir. Ayant mis dans leurs intérêts le cardinal Césio, celui-ci en parla au pape qui le chargea d'ordonner à Philippe d'établir sa demeure à Vallicella. Ce commandement termina l'affaire; car sur-le-champ l'homme de Dieu sortit de Saint-Jérôme et fit son entrée au milieu de ses enfants. Cet événement eut lieu au mois de décembre de l'année 1583, le jour de la fête de sainte Cécile.

L'obéissance avait triomphé de son humilité; mais il sut donner à celle-ci une consolation dans sa peine, et punir saintement ses vainqueurs, voici comment: Lorsqu'il s'agit de transférer son pauvre mobilier d'une maison dans l'autre, il le distribua pièce par pièce à ses pères, et, bien entendu, en prit une pour lui. Ensuite, il les rangea sur deux lignes, et les conduisit ainsi, en plein midi, à travers les rues les plus fréquentées, au grand amusement de ceux qui se trouvaient

sur leur passage. Cette humiliation était précisément ce qu'il cherchait pour lui et les siens : aussi en fut-il tout radieux. En quittant sa pauvre chambre, il ne voulut pourtant pas s'en dessaisir entièrement ; il en garda la clef jusqu'à la fin de sa carrière, et il retournait la visiter de temps en temps. Du reste, en changeant de lieu il ne changea rien à ses pratiques spirituelles. Pour mieux conserver le recueillement intérieur, il prit son logement dans les combles, et là, loin du bruit inévitable dans une maison populeuse, il donnait le plus de temps qu'il pouvait à la contemplation.

Cependant, comme ce n'était pas seulement pour s'édifier de ses vertus que les pères avaient voulu l'avoir au milieu d'eux, ils s'assemblèrent et le choisirent pour supérieur d'un consentement unanime. Cet honneur fut loin de lui plaire ; car il eût beaucoup mieux aimé obéir que commander. Il dut pourtant faire taire ses répugnances et courber la tête sous ce joug si odieux à son humilité ; mais, pour ne pas la laisser sans espérance, le premier usage qu'il fit de son autorité fut de régler que cette charge serait triennale. Les pères ne jugèrent point à propos de le contrarier à ce sujet, décidés qu'ils étaient à l'élire de nouveau au bout de trois ans, ce qu'ils firent ; mais ensuite ils se reprochèrent cette faiblesse, et dans la même année, le nommèrent supérieur perpé-

tuel. Cela n'eut pas lieu sans réclamation de sa part. Longtemps il refusa son consentement à cette mesure; cependant il dut finir par se résigner à leur inflexible volonté. Cette congrégation, pour le dire en passant, n'était point religieuse; ceux qui y entraient ne faisaient ni vœux, ni promesses, ni serments, et par conséquent demeuraient libres de la quitter sans blesser leur conscience. Ils se donnèrent des constitutions que le pape Paul V sanctionna de son autorité. Quant à leur ministère, il consistait à donner les exercices dont nous avons parlé, à entendre les confessions, et à faire le catéchisme.

Lorsque tout fut définitivement réglé, le saint homme s'appliqua à bien former ses ouvriers évangéliques. Voici d'abord quels furent ses préceptes par rapport à la prédication : « Vous aurez soin, leur disait-il, d'éviter les recherches d'une vaine éloquence, ce qui consiste dans le choix des mots et dans leur arrangement. La mission des prédicateurs n'est pas de flatter les oreilles, mais d'éclairer les esprits et de toucher les cœurs. Vous calculerez vos discours, non dans le but de faire preuve d'esprit ou d'érudition, mais dans celui d'édifier ou de convertir les âmes. Vous viserez à arracher des larmes à votre auditoire, et non des applaudissements. Or, les moyens à prendre sont de parler dans un style simple, chaleureux et fa-

cile, de peindre à grands traits la laideur des vices, et la beauté des vertus, empruntant aux vies des saints des exemples intéressants et utiles.» Afin de les accoutumer à suivre ces règles, il parlait souvent en leur présence, assistait d'ordinaire à leurs discours, du moins dans les premières années, et leur coupait la parole lorsqu'ils donnaient dans un mauvais genre.

Sachant très-bien que l'orgueil est avide de science, il ne leur permettait pas d'étudier autant qu'ils l'eussent voulu, mais dans une juste mesure, selon cette parole de l'Esprit-Saint : « Il faut être sage avec sobriété : *Oportet sapere ad sobrietatem.* » Sa grande sollicitude était d'entretenir et de fortifier en eux l'esprit intérieur ; c'est pourquoi il tenait fortement à l'oraison du matin, ne leur permettant d'y manquer sous aucun prétexte, et veillait à l'exécution des autres pieux exercices prescrits par le règlement. Il voulait que ses prêtres dissent la messe chaque jour, ce qui, dans ce temps-là, était malheureusement fort rare. Quant au mode, il leur recommandait d'être plutôt courts que longs, sans détriment toutefois des règles prescrites. Si quelqu'un d'eux se laissait arrêter par les douceurs de sa dévotion, il l'en reprenait sérieusement et l'engageait à comprimer ces suavités importunes. C'est dans l'oraison, disait-il, qu'on peut se livrer sans ré-

serve aux affections du cœur; mais, à la messe, il faut avoir égard aux intérêts de ceux qui l'entendent. Les jours de dimanches et de fêtes, tous les confesseurs devaient rester à l'église, depuis le matin jusqu'à midi, pour recevoir les pénitents; mais deux seulement étaient chargés de cette fonction le reste de la semaine.

Une institution si sage ne pouvait manquer de produire des fruits abondants : c'est ce qui eut lieu. Aussi s'empressa-t-on d'établir de semblables maisons en beaucoup de villes d'Italie et dans les contrées voisines. Cependant le saint fondateur ne voulut pas permettre que sa congrégation s'établît ailleurs qu'à Rome, ni qu'elle se chargeât de gouverner celles qui se formaient à son imitation. « Elles peuvent prendre, disait-il, nos règles si elles le veulent, mais sans affiliation avec nous: chacune se conduira comme elle l'entendra. » Cette mesure n'eut pas alors l'approbation de quelques pères; mais plus tard ils en reconnurent la prudence, et s'unirent aux autres pour supplier le pape de la confirmer par son autorité, ce qu'il fit dans un décret irrévocable.

La congrégation ainsi constituée, parut à son fondateur une œuvre indestructible. Il en était si convaincu, qu'il eût vu tous ses disciples la quitter sans en être ébranlé. « C'est l'ouvrage de Dieu, disait-il, il demeurera; sa conservation ne



dépend point des hommes; n'a-t-il pas dit dans l'Évangile qu'il était maître de changer les pierres mêmes en enfants d'Abraham? » La jalousie n'avait pas plus d'accès dans son cœur que la crainte. Quelqu'un étant venu lui dire, un jour, au milieu de ses pères, que des religieux avaient établi dans leur église des exercices semblables aux siens, ceux-ci blâmèrent cette imitation et dirent qu'elle ne devait pas être permise. « Pourquoi donc, reprit vivement l'homme de Dieu? Il est à désirer que tous prophétisent. » Dans ce même esprit de désintéressement, au lieu d'augmenter, comme il l'aurait pu, le nombre de ses sujets, il engageait volontiers les hommes capables qui le consultaient, à se donner aux divers ordres religieux.

Non moins prudent qu'habile dans l'exercice de sa charge, il sut se concilier tous les esprits et maintenir ses disciples dans une telle union, qu'ils ne faisaient tous qu'un cœur et qu'une âme. Mais il ne faut pas croire qu'il obtint ces succès sans difficultés. « On croirait difficilement, disait-il quelquefois, combien il est pénible de gouverner des hommes libres. Le seul moyen d'y réussir est de leur faire peu sentir l'autorité, et de les traiter avec une grande douceur. » En conséquence, il usait peu du commandement, mais beaucoup de la prière; et de cette manière il ob-

tenait ce qu'il voulait. Cependant il était ferme au besoin, et sévère même dans les cas graves; mais c'était moins par des paroles que par l'expression de ses regards qu'il corrigeait les délinquants.

Tout en ménageant par prudence la faiblesse humaine, il n'en tenait pas moins fortement à l'obéissance qu'il recommandait à ses disciples plus que les autres vertus. « Sans elle, disait-il, la congrégation ne saurait se maintenir. Elle est le mobile de tout le bien qui s'y fait, et le lien qui unit ses membres. Il est donc indispensable d'expulser de son sein quiconque refuse d'obéir, ou n'obéit qu'à regret. Il est facile, ce me semble, d'observer une règle aussi large que la nôtre; cependant, s'il se trouve quelqu'un qui ne puisse s'y soumettre, pourquoi resterait-il parmi nous, puisqu'aucun lien ne le captive? Il vaut bien mieux qu'il s'en aille que de porter le trouble dans la communauté. Du reste, je suis fermement résolu à ne pas souffrir que le nerf de la discipline se relâche. Si je pardonne une première révolte contre l'autorité, la récidive me trouvera sans indulgence. Ou le coupable se fera justice à lui-même en demandant à se retirer, ou bien je le congédierai. »

Ce sage supérieur veillait aussi avec grand soin à la bonne administration des choses temporelles,

tant dans la dépense que dans la conservation des meubles et des provisions. « Nous sommes des usufruitiers, disait-il, et non des propriétaires; ce que nous avons au-delà de nos besoins, est le bien des pauvres et le patrimoine de Jésus-Christ. » Pour appuyer ses recommandations à cet égard, il invoquait l'autorité de Cassien et de saint Antonin de Florence. Voici, en effet, ce que rapporte le premier : « Un moine lavant un jour des lentilles, en laissa trois graines dans l'eau qu'il jetait dehors. Son supérieur s'étant aperçu de cette négligence, le mit en pénitence publique pour plusieurs jours. » Quant à saint Antonin, étant archevêque de Florence, il accommodait les lampes de sa cathédrale afin de conserver aux pauvres le salaire qu'il eût fallu donner à un ouvrier. Un de ses prêtres ayant voulu s'y opposer, il lui dit : « Prouvez-moi que ce que nous avons n'appartient pas aux pauvres, je ferai ensuite ce que vous voudrez. » Je pourrais m'étendre bien davantage sur les faits relatifs au gouvernement de Philippe; mais ils trouveront mieux leur place lorsqu'il s'agira de ses vertus.

CHAPITRE XI.

Habileté de Philippe à faire pratiquer l'obéissance.

Ce n'était pas par attachement à sa volonté propre que notre saint mettait tant de prix à la prompte obéissance de ses sujets, mais bien par zèle pour leur intérêt et celui de la gloire divine; aussi le Seigneur lui donna-t-il sur les volontés un pouvoir merveilleux. On aurait peine à croire, en effet, quelle efficacité avaient ses ordres : il n'était rien de si répugnant ou de si difficile qu'une injonction de sa part ne fît entreprendre sur-le-champ. « Les fondateurs d'ordre, disait le cardinal Taurusio, ne trouvèrent pas de sujets plus soumis que les Oratoriens ne l'étaient à leur saint père, quoique cependant ils ne fussent liés par aucun vœu. J'ai vu parmi eux des hommes dont l'obéissance rivalisait avec celle des anciens moines d'Egypte. Si ce grand homme leur eût commandé de marcher sur les eaux ou de se jeter dans le feu, ils l'eussent fait, j'en suis certain, tant ils étaient persuadés que Dieu parlait par sa bouche. A l'appui de cette autorité je puis citer des faits.



Le saint se promenait un jour avec quelques-uns des siens sur le bord d'un petit lac dont les eaux étaient assez profondes. La conversation étant tombée sur l'obéissance dans les choses difficiles, il leur dit : « Quel est celui d'entre vous qui serait prêt à se jeter dans ce lac, si je le lui ordonnais ? » — « Moi, mon père, » répondit un de ses auditeurs, et en preuve il s'élança dans les eaux où il serait mort, si ses frères ne l'eussent aidé à sortir de ce gouffre.

Une autre fois, voulant éprouver l'obéissance de trois d'entre eux, il leur enjoignit de se dépouiller autant que le permettait la plus stricte décence, et d'aller se promener en cet état dans une des rues les plus fréquentées. Ils coururent aussitôt quitter leurs vêtements, et ils allaient sortir lorsqu'il les arrêta sur le seuil de la porte.

Passant un jour par le Colysée, pour se rendre à Saint-Jean-de-Latran, il y trouva un homme couché dans la boue et prêt à rendre l'âme. Touché de compassion, il dit à un de ses disciples qui l'accompagnait, de prendre ce moribond sur ses épaules et de le porter à l'hôpital. Celui-ci obéit à l'instant et le porta tout joyeux, malgré la fatigue d'une longue marche.

César Baronius, en travaillant à ses Annales, avait contracté une faiblesse d'estomac qui ne lui permettait de prendre que fort peu d'aliments,

encore avait-il peine à les digérer. Etant allé un jour, après son dîner, dans la chambre du père, celui-ci lui mit aux mains un pain assez fort et un citron, et lui dit : « Mangez cela sur-le-champ. » Baronius plein de confiance dans la vertu de l'obéissance, fit le signe de la croix et accomplit le commandement. Il n'en soupa pas moins, quelques heures après, avec les autres, et cette alimentation extraordinaire ne lui fit aucun mal; et, à partir de ce jour, il ne ressentit plus son incommodité fâcheuse. Le même cardinal rendit témoignage, après la mort du saint, que plusieurs fois il était allé, par son ordre, servir les malades dans les hôpitaux, étant lui-même tourmenté de la fièvre, et qu'en sortant il se trouvait guéri.

Plusieurs personnes reconnurent par l'expérience, que ce qui se faisait par l'ordre de ce saint homme avait toujours un heureux succès. En voici quelques exemples : Fabricius Massimi, seigneur d'Arsolo, avait deux fils qui tombèrent à la fois dangereusement malades. Persuadé que l'air de Rome était pour beaucoup dans leur maladie, il voulut les transporter à Arsolo éloigné de quelques lieues de la ville. Les médecins s'y opposèrent en disant qu'il ne faudrait rien de plus pour leur donner la mort. Fabricius ne sachant à quoi se résoudre, fut trouver Philippe avec un des

médecins et lui demanda conseil. « Vous pouvez, lui dit le saint homme, les faire porter demain en litière et les accompagner; je réponds des suites. » Fabricius obéit sans hésiter. A peine les malades furent-ils en chemin qu'ils se trouvèrent mieux; l'un d'eux quitta même sa litière, et fit à cheval le voyage sans en être incommodé.

Un jeune frère du cardinal Crescencio avait l'usage de ne rien faire sans la permission de Philippe. Voulant un jour se promener en voiture hors de la ville, il fut prendre l'ordre du saint et reçut sa bénédiction. Au retour il fut renversé de son char par une secousse, tomba sur un pavé raboteux et la roue lui passa sur le corps. Ses compagnons jetèrent un cri d'épouvante, persuadés que c'en était fait de sa vie. Quelle fut donc leur admiration en le voyant se relever sans aucune blessure? « Ne soyez pas surpris, leur dit-il, l'obéissance au P. Philippe porte toujours bonheur.

Marc-Antoine Maffa ne pouvait se résoudre à parler en public qu'avec une extrême répugnance. « Il n'y avait point, disait-il, de pénitence qu'il n'eût préférée à cette action. » Philippe ayant voulu qu'il parlât à l'Oratoire, il le fit par obéissance. Elle lui réussit si bien qu'il dépassa presque tous les autres en habileté dans cette fonction.

Il en était bien autrement de ceux qui préféraient leur sens à celui de ce saint homme. Tau-

rusio, son disciple, du reste fort obéissant, commit une fois cette faute; mais il la paya chèrement. Dans un accès de ferveur indiscrète, il pria son père de trouver bon qu'il se levât à minuit pour faire oraison. La réponse fut négative. Le jeune imprudent, au lieu de se soumettre en sacrifiant son désir, revint plusieurs fois à la charge, et finit par se permettre ce que le saint lui refusait. La punition ne se fit pas attendre; dès la première nuit il éprouva une débilitation de tête qui le rendit impropre à l'oraison pendant onze mois.

Un autre, épris tout à coup d'un bel amour pour les pénitences, se mit à flageller son corps chaque jour, sans en rien dire à son saint directeur. Bientôt cependant il se reprocha cet acte d'indépendance, et fut s'en accuser en demandant à continuer légitimement. Philippe voyant bien que cette ferveur venait d'un mauvais principe, répondit à sa demande par un refus formel. Celui-ci insista d'une manière si pressante que le père crut devoir céder, en laissant à Dieu le soin de le guérir. « Eh bien! lui dit-il, non-seulement je permets, mais je veux que vous preniez la discipline tel jour de chaque semaine : faites en sorte de m'obéir. » — « Je n'aurai garde d'y manquer, répondit celui-ci, car je trouve que c'est bien peu de chose. » Cependant quand le jour fut venu, il

éprouva pour cette action une répugnance invincible, et l'obéissance ne put obtenir de lui ce qu'il faisait autrefois si volontiers par son propre instinct.

Voyons maintenant comment il inculquait aux autres cette belle vertu par ses paroles et ses exemples. Quoiqu'il ne fût lié par aucun vœu, et que sa charge lui donnât la haute main sur les autres, il aimait tant l'obéissance qu'il ne laissait échapper aucune occasion de la pratiquer; ainsi, lorsque le portier venait l'avertir qu'on le demandait au parloir, il quittait tout pour le suivre. Quelqu'un lui marquant un jour sa surprise de ce qu'il interrompait son oraison en pareil cas, il lui dit agréablement que l'oraison cédait volontiers à l'obéissance. Il répondit à un autre qui s'étonnait de voir qu'il ne réservait pas même le temps de se préparer à monter à l'autel : « Il paraît que Dieu le veut ainsi, puisqu'il m'appelle ailleurs. D'ailleurs un prêtre doit vivre de manière à être toujours prêt à faire cette action sainte. » Etait-il malade? non-seulement il prenait tous les remèdes prescrits par les médecins, mais il s'abstenait de la messe et de l'office divin, lorsque celui-ci le jugeait convenable. Il ne balançait pas plus à faire le sacrifice de l'oraison, immolant ainsi ce qu'il avait de plus cher à l'obéissance.

Mais il faut l'entendre parler de cette vertu,

pour savoir jusqu'à quel point il l'estimait, et combien il avait à cœur de la faire goûter aux autres. « C'est un moyen indispensable, disait-il, pour avancer heureusement dans les voies de Dieu, de se remettre entièrement entre les mains des supérieurs. Quant à ceux qui n'en ont pas, ils doivent chercher un directeur prudent et sage, auquel ils ouvrent leur cœur comme à Dieu même, et ne rien faire sans son conseil. Quiconque, ajoutait-il, vit dans cette dépendance, verra paisiblement approcher sa dernière heure, et ne redoutera point le jugement de Dieu. Puisqu'il faut s'abandonner entièrement à son directeur ou confesseur, et lui livrer en quelque sorte son âme, le choix en est difficile. La prudence veut donc qu'on ne le fasse qu'après une mûre délibération; mais elle veut aussi que ce guide, une fois choisi, ne soit pas quitté sans des raisons graves. Ces inconstances, en effet, ne sont point sans grands inconvénients : on peut là-dessus s'en rapporter au démon qui y pousse autant qu'il peut; ce qu'il ne ferait pas s'il n'y trouvait son avantage.

» L'obéissance, disait-il encore, est la voie la plus courte pour arriver à la perfection, et ceux-là deviennent plus vite saints qui mènent une vie commune, mais soumise à l'obéissance, que ceux qui, par leur volonté propre, exercent sur leur chair de grandes macérations. L'obéissance, ajou-

tait-il enfin, est un holocauste offert à Dieu sur l'autel du cœur. » Plein d'une si haute estime pour cette vertu, il n'avait garde d'en épargner la pratique à ses disciples, et pour les rendre obéissants dans les choses difficiles, il les exerçait à exécuter de minutieuses prescriptions. En voici un exemple :

Etant allé, un jour, de sa maison à Vallicella avec François de Molania, noble Romain qui visait à la perfection, il voulut éprouver son obéissance, et le ciel le seconda, comme nous allons le voir. « Je voudrais, lui dit-il, avoir tel objet que j'ai laissé dans ma chambre, en voici la clef: allez me le chercher. » Le jeune homme obéit, mais quand il voulut ouvrir la porte, la clef refusa son service : il eut beau renouveler plusieurs fois ses essais, ils furent superflus. Convaincu de son impuissance, il descendit l'escalier pour s'en retourner; mais la honte l'arrêta. « Comment, se dit-il, irai-je avouer au père que je n'ai pu ouvrir une porte qu'il ouvre lui-même tous les jours? Il y a une manière de s'y prendre; il faut que je la cherche. » Il remonte donc et se remet à l'œuvre; mais voilà que la clef, qui, auparavant tournait un peu dans la serrure, ne tourne plus du tout. Il lui fallut donc se résoudre à aller confesser sa mésaventure. Il fut rejoindre le père et lui dit qu'il n'avait pu entrer chez lui. « Vous

êtes un sot, lui répondit le saint homme, retournez et ouvrez. » Il retourne avec docilité et ouvre sans aucune peine. Il ne comprit rien à ce mystère; mais, en abordant le père, celui-ci lui dit : « Voyez-vous ce que c'est que d'obéir sans jugement? »

Ce sage supérieur voulait que ses disciples quittassent tout pour se rendre aux exercices communs, et cela au premier son de la cloche; il arrêta qu'il ne serait permis à aucun des pères de choisir son heure de messe, ses ornements, son autel; mais que tout cela dépendrait de la volonté du sacristain à laquelle chacun devrait se soumettre. Enfin, pour assurer la perfection dans l'obéissance, il exigeait que l'on obéît promptement et sans nul examen. « A quoi bon, disait-il, raisonner sur les ordres des supérieurs? Il est certain que rien n'est si bon, aussi parfait, que ce qui est prescrit, quoi qu'en puisse dire le jugement propre. »

Lorsque les jeunes religieux, qu'il avait fait entrer dans le cloître, venaient le visiter, il leur disait : « C'est une chose excellente, sans doute, de travailler au salut du prochain, mais uniquement quand Dieu l'approuve. Or, il n'approuve pas les œuvres de zèle que les supérieurs font abandonner. Laissez-les donc sans regret toutes les fois qu'ils vous les retirent, et remplissez gaie-

ment les fonctions qui vous sont confiées, quand même il vous semblerait qu'elles sont peu utiles. Pour plaire à Dieu il ne s'agit pas de faire de grandes choses, mais ce qu'il veut; encore faut-il que ce soit dans son temps, et de la manière qui lui est agréable. Il peut vouloir qu'une chose se fasse, sans que ce soit par vous; qu'elle se fasse dans un mois plutôt qu'aujourd'hui; qu'elle se fasse de telle façon, et non de telle autre; or, l'obéissance seule peut vous instruire sur tout cela. Je ne connais rien de plus sanctifiant pour des religieux que de soumettre leur volonté et leur esprit à l'obéissance.

CHAPITRE XII.

Le tendre amour de Philippe pour Dieu.

J'AI déjà dit au commencement de cette histoire, combien il fut fervent dès ses premières années; mais depuis lors cette ferveur fut toujours croissant, et donna lieu à des faits trop édifiants pour être passés sous silence. Souvent, pendant qu'il faisait oraison, ou remplissait quelque fonction sacrée, on vit jaillir des étincelles de ses

yeux et de son visage, signe indubitable de l'incendie qui le consumait intérieurement; aussi était-il d'ordinaire tout languissant et obligé de se jeter sur son lit, tant ses forces étaient défaillantes. Ce feu divin n'agissait pas toujours avec la même ardeur; mais quand il venait à s'enflammer, il demeurait à peine maître de lui-même. Alors ce cri lui échappait : « *Cupio dissolvi et esse cum Christo :* Je désire ma dissolution pour m'unir à Jésus-Christ. » Même en marchant dans les rues, le premier mot lui échappait; mais aussitôt, averti par son humilité, il se faisait violence pour ne pas dire le reste.

Ignace Festino, religieux Dominicain qui avait été son disciple, attesta l'avoir vu souvent à peu près hors de ses sens, et dans un état de consolation à pouvoir dire comme l'Apôtre : « Je surabonde de joie : *Superabundo gaudio.* » Ou avec saint Ephrem : « Retenez, Seigneur, les ondes de votre grâce, et retirez-vous de moi; car je ne puis supporter ce torrent de douceurs. » Entrait-il dans quelque église, son amour s'embrasait de telle sorte, qu'il s'empressait de fuir, après une courte génuflexion, pour ne pas donner à ceux qui se trouvaient là le spectacle d'une extase. Il en vint au point de ne pouvoir faire oraison sans ravissement; à peine avait-il fléchi les genoux, qu'il levait les yeux au ciel, se trouvait hors de ses

sens, et absorbé dans l'immensité divine, où il découvrait les vérités les plus hautes et goûtait d'ineffables douceurs. Ce n'était pourtant pas là ce qu'il cherchait dans la prière; tout son désir étant d'aimer Dieu pour Dieu, il se plaignait de ces délices célestes, et eût voulu ne point les ressentir.

Son amour pour Jésus au très-saint Sacrement était incomparable. Jeune encore, il communiait tous les jours; élevé au sous-diaconat, il ne pouvait toucher un calice sans tressaillir de joie; aussi ne se rassasiait-il pas de le couvrir de ses baisers, de ses plus tendres caresses. Devenu prêtre, il ne laissa pas passer un jour sans monter à l'autel, à moins d'en être empêché par ses infirmités. Sur ses vieux jours, il sollicita et obtint du pape la faveur de conserver le Saint-Sacrement dans un cabinet qui ouvrait sur sa chambre. Lorsqu'on lui avait donné la communion, il se couvrait le visage d'un linge pour n'être pas distrait par les objets extérieurs, et buvait à longs traits dans la source infinie des délices célestes.

En 1577, il fit une maladie si grave que les médecins désespérèrent de sa vie. S'étant réveillé, une nuit, à l'heure où les cloches sonnaient les matines dans les monastères, elles réveillèrent son désir de la communion, et il dit à ceux qui le gardaient : « J'ai faim de mon Dieu; en grâce, qu'on me l'apporte. » Taurusio, qui se trouvait là, fit

signe aux autres de ne pas répondre. Il craignait que l'abondance de ses larmes et la véhémence de son amour ne rendissent le sommeil impossible, et que la privation du sommeil n'achevât d'éteindre sa faible vie. Philippe devina sa pensée secrète, et l'ayant fait approcher lui dit : « Je désire tant l'Eucharistie que le sommeil m'est impossible ; donnez-la-moi, et je vous promets de dormir aussitôt après. » Il s'endormit, en effet, sitôt qu'il eut pris cette divine nourriture, et se trouva le lendemain en voie de guérison. Une autre nuit, Antoine Gallonio était venu lui apporter ce sacrement adorable. Pendant qu'il prononçait, avec trop de lenteur sans doute, les paroles préparatoires, le saint malade n'y tenant plus, lui dit : « Pourquoi, Antoine, gardez-vous mon Seigneur entre vos doigts, au lieu d'apaiser la faim qui me dévore? Celui-ci, profondément touché de ces paroles, s'empressa de le satisfaire en fondant en pleurs.

C'était bien autre chose encore lorsqu'il offrait le saint sacrifice; on ne saurait se faire une idée de la ferveur de son amour. Aussi, tandis que les autres, en pareil cas, ont tant de peine à se tenir appliqués à ce qu'ils font, lui au contraire cherchait à s'en distraire, de peur d'entrer dans un état extatique qui l'eût empêché d'achever cette grande action. Cependant, il avait beau

faire, l'amour divin finissait par triompher de ses résistances. Tantôt, perdant la voix, il était contraint de s'arrêter; tantôt il éprouvait un frémissement impétueux qui remuait l'autel même; tantôt il demeurait immobile et hors de ses sens, et alors il fallait le secouer pour le rappeler à lui-même, et lui dire d'où il en était, afin qu'il pût achever. C'est pourquoi il n'aimait pas à célébrer en public; et lorsqu'il ne pouvait se dispenser de le faire, il prenait un servant initié à son secret, et lui recommandait de le surveiller et de lui rendre tous les services nécessaires. Les assistants s'apercevaient pourtant fort bien de ces accidents singuliers; mais ce spectacle, au lieu de les choquer, les édifiait et les touchait jusqu'aux larmes. C'était d'ordinaire à l'offertoire que commençaient, si je puis parler de la sorte, les saillies de son amour. Alors son cœur bondissait de joie, et tous ses membres s'agitaient de telle sorte, qu'il lui fallait prendre les plus grandes précautions, soit pour verser le vin dans son calice, soit pour l'y conserver. Cependant il n'arrivait jamais aucun accident, ce que l'on regardait comme un miracle; car il mettait beaucoup de vin, et son calice était très-petit. Lorsqu'il élevait la sainte hostie pour la faire adorer, ses bras se raidissaient au point qu'il avait beaucoup de peine à les descendre; c'est pourquoi il faisait ce mouvement

avec une grande célérité. Même promptitude en communiant, afin d'échapper à des ravissements sans cela inévitables. Il résultait de là l'inconvénient d'abréger la visite de Jésus-Christ dans son âme, mais il y parait en choisissant les hosties les plus épaisses qu'il pouvait trouver.

Après avoir pris le précieux sang, oubliant ses précautions, ou ne les jugeant plus aussi nécessaires, il contentait sa sainte avidité, en aspirant sans fin les gouttes attachées au bord de son calice, et le pressant si fort de ses lèvres et de ses dents, qu'au bout d'un certain temps il était tout usé. Pour ne pas être troublé dans cette délectation, et cacher la joie qui éclatait alors sur son visage, il avait soin de prévenir le servant de n'apporter l'ablution que lorsqu'il la demanderait. Il disait d'ordinaire la messe au maître autel, afin que l'éloignement empêchât le peuple de remarquer ce qui se passait en lui d'extraordinaire. Si au sortir de l'église, après son action de grâces, il rencontrait quelqu'un sur son passage, il ne l'apercevait pas, tant son esprit était absorbé en Dieu. On voyait même à la pâleur de son visage, et à sa démarche embarrassée, qu'il avait à peine l'usage de ses sens. Ceci fut cause que les pères de sa congrégation obtinrent du pape Grégoire XIV, qu'il pût célébrer dans une chapelle voisine de sa chambre.

Libre alors de se livrer aux transports de son amour, il le fit pleinement, et ses disciples s'empressèrent d'écarter de lui tout ce qui pouvait y mettre obstacle. Voici de quelle manière les choses se passaient. Lorsqu'il avait achevé sa communion, tout le monde se retirait : le servant allumait la lampe, éteignait les cierges de peur d'accident, fermait les contre-vents, la porte de la chapelle, et même celle de la chambre qui servait d'entrée; puis il y suspendait un tableau dans lequel on lisait ces mots : Silence, le père fait son action de grâces. Deux heures après, le servant rentrait dans la chambre et attendait que le son d'une clochette le rappelât; alors il ouvrait les fenêtres, rallumait les cierges, et le saint homme achevait ses cérémonies. Que s'était-il passé entre Dieu et lui pendant ces longues heures? c'est ce que l'on ignore. On sait seulement qu'au sortir de l'autel il était si défaillant, si pâle, si défait, qu'il ressemblait à un homme expirant.

Administrait-il aux autres la divine Eucharistie, sa ferveur s'enflammait de telle sorte qu'elle lui causait un tremblement universel. C'est ce qu'observèrent avec admiration beaucoup de personnes qui, plus tard, en rendirent témoignage. La femme d'un Juif, devenu chrétien, et récemment convertie elle-même, communiant un jour de la main du saint, le vit dans une agi-

tation qui soulevait les saintes hosties au-dessus du ciboire. Son visage, en même temps, était tout en feu ; mais aussitôt après il se couvrit d'une pâleur mortelle. Un noble Florentin était venu à sa messe, amenant avec lui l'archidiacre du patriarche d'Alexandrie ; ce noble, nommé Néri de Nigri, voulut avoir la consolation de communier de la main du saint homme ; et voilà que cette main demeure en l'air, privée de mouvement par l'action du divin amour. Il fallut que Néri la saisît respectueusement et la maintînt avec force, jusqu'à ce qu'il eût pris l'hostie sainte. Une autre fois, voulant communier une dame des Ursins, l'hostie s'échappa de ses doigts, et se tint en l'air à la vue de tout le monde.

Il y a toute apparence que ces événements prodigieux étaient ménagés par la Providence pour exciter les prêtres à célébrer souvent les saints mystères, chose qu'ils ne faisaient que fort rarement. Le serviteur de Dieu le comprenait fort bien, car il ne cessait de les exhorter à cette célébration journalière. « Pourquoi, disait l'homme de Dieu, s'abstient-on de dire la messe ? Sans doute pour jouir plus longtemps du sommeil, ou se récréer plus librement. Ainsi l'on préfère les consolations humaines à la plus grande des consolations divines ; n'est-ce pas là la plus lamentable des aberrations ? Hors de Dieu et loin de Jésus-

Christ, il n'y a que de faux plaisirs et des consolations trompeuses. » S'il s'abstenait de temps en temps de monter à l'autel, c'était par humilité, et s'il imposait aux siens la même privation, c'était ou pour éprouver leur obéissance, ou pour rendre leur désir plus vif et plus brûlant. Ce fut lui qui ramena l'usage de la communion fréquente. Il exigeait de ses disciples qu'ils communiassent tous les dimanches et les jours de fêtes solennelles; il les excitait même à le faire plus souvent, quand leur état intérieur le méritait, et ce moyen ne fut peut-être pas un des moins puissants de ceux qu'il employa pour élever tant d'âmes à une perfection fort éminente. Quant à la confession, il la leur prescrivait plusieurs fois par semaine et souvent tous les jours.

La dévotion au saint sacrifice et à la communion se lie trop bien au mystère de la croix pour ne pas y attirer l'âme avec une force irrésistible; c'est pourquoi ce saint homme ne pouvait se rassasier de méditer les souffrances et la mort du Sauveur. De là ce désir de répandre son sang que Dieu satisfit d'une certaine manière; car toutes ses maladies furent accompagnées de flux de sang. Il en perdait quelquefois en si grande abondance que ceux qui l'entouraient croyaient qu'il allait rendre l'âme. On rapporte de sainte Lutgarde qu'elle éprouvait le même accident :

une veine se rompait de temps en temps dans sa poitrine, et procurait une perte de sang considérable; or, Jésus-Christ lui dit un jour qu'elle devait cette grâce à son désir ardent du martyre. Je pourrais parler ici de la dévotion de notre saint pour le doux nom de Jésus qu'il ne prononçait jamais sans tressaillir de joie, et de beaucoup d'autres choses également propres à attester l'ardeur du feu divin qui consumait son âme; mais c'est assez sur ce sujet.

CHAPITRE XIII.

Dévotion de Philippe envers la sainte Vierge et les saints.

Ce saint homme aimait trop Jésus pour ne pas aimer son auguste Mère; il en parlait sans cesse, il la portait dans son cœur. « Aimez Marie, disait-il dans ses prédications; elle est après Dieu l'objet le plus aimable; donnez-lui votre confiance, elle est la distributrice de tous les dons du ciel. » Il lui arrivait parfois d'employer la nuit entière à s'entretenir avec elle, et alors il épuisait toutes les formules de la tendresse, jusqu'à l'appeler de ce nom caressant que donnent à leurs mères les

petits enfants. Citons des faits : sa dévotion en ressortira mieux que de tout ce que j'en pourrais dire.

Dans une maladie qu'il fit à Saint-Jérôme, les symptômes devinrent si alarmants que le médecin, craignant une mort subite, recommanda de ne le laisser seul ni le jour ni la nuit. En conséquence, ses disciples vinrent veiller près de lui les uns après les autres. Antoine Luccio arrivant un soir pour y passer la nuit, craignit de ne pouvoir supporter l'air étouffant d'une si petite chambre, mais il se trompait; jamais il n'avait passé une nuit aussi délicieuse; ce fut au point que, quand on sonna l'*Angelus* du matin, il crut que c'était celui du soir. C'est que le saint homme, qui se croyait seul, n'avait cessé de converser d'une manière ravissante avec la divine Marie, comme si elle eût été présente.

Son invocation favorite était celle-ci : « Vierge » Marie, Mère de Dieu, priez Jésus pour moi. » « O Vierge et Mère ! ces paroles sont courtes, disait-il ; mais elles renferment ce qu'il y a de plus honorable à cette grande Reine ; c'est pourquoi elle ne peut manquer d'en être flattée. » Dans cette persuasion, il conseillait à ses disciples de les répéter soixante-trois fois en forme de couronne, ce qu'il faisait lui-même avec autant de ferveur que de confiance. Plusieurs reconnurent

par expérience l'efficacité de cette dévotion, notamment dans les tentations contraires à la pureté; c'est pourquoi ils se rendirent cette pratique familière.

Touchée du tendre amour de son fidèle serviteur, Marie ne cessait de le combler de ses bienfaits, ce qui le pénétrait d'une vive reconnaissance : aussi, quand il s'agit de décorer les chapelles de l'église qu'il venait de faire bâtir, il voulut que les peintures représentassent les divers mystères de la rédemption, et que dans chacune il y eût une image de son auguste bienfaitrice. « Elle portera bonheur, disait-il, à tous ceux qui la contempleront et la prieront : je sais cela par expérience ; car toutes les fois que je prie devant celle qui est dans ma chambre, mes vœux sont exaucés. » De là est venu l'usage de représenter la divine Marie dans tous les tableaux consacrés à la gloire du saint prêtre.

L'érection du nouveau temple, dont je parlais tout à l'heure, fut marquée par un événement qui mérite d'être rapporté. Pendant qu'on démolissait la vieille église, Antoine Luccio, chargé de surveiller les travaux, fit conserver le toit d'une chapelle de la sainte Vierge où se trouvait une image miraculeuse et fort vénérée. Son intention, dictée par le respect, était d'attendre que la nouvelle chapelle fût bâtie, pour y transporter

cette sainte image avec solennité, comme cela se fit en effet dans la suite. C'était un soir que Luccio donnait cet ordre aux cuvriers. Le lendemain matin, Philippe l'envoya chercher, et lui dit : « Hâtez-vous de faire démolir cette toiture ruineuse que Marie soutient par miracle, pour conserver son image. » Luccio étant allé sur le lieu, vit, en effet, que les pièces de bois qui portaient la charpente avaient quitté les murs, et qu'elle se tenait en l'air. Les ouvriers le virent comme lui, et crièrent au miracle. Lorsque l'église fut achevée, le saint homme voulut qu'elle fût dédiée à la sainte Vierge, afin de demeurer en quelque sorte avec elle sous le même toit, et sans doute aussi pour la rendre plus chère à ses disciples. C'était un de ses désirs les plus ardents ; aussi leur disait-il sans cesse : « Soyez dévots à la Mère de Dieu, mes enfants ; aimez bien Marie. »

Sa tendresse pour cette auguste Vierge ne lui fit jamais oublier ce qu'il devait aux saints. Il les honorait de tout son cœur et les invoquait avec autant de ferveur que de confiance ; il lisait assidûment leurs vies, et prenait un plaisir singulier soit à en raconter des traits, soit à les entendre raconter aux autres. Dans les dernières années de sa vie, il se les faisait lire pendant plusieurs heures chaque jour. Quoiqu'il les vénérât tous, il avait cependant pour quelques-uns une affection par-

ticulière. De ce nombre étaient sainte Marie-Magdeleine, parce qu'il était né la veille de sa fête, et saint Philippe son patron. Le jour où l'Église l'honore était pour lui un jour de sainte réjouissance, et il avait coutume de donner, à cette occasion, un petit festin à sa communauté : usage qui fut suivi dans la suite par chacun des pères de l'Oratoire.

Il avait aussi pour les saintes reliques une singulière dévotion ; cependant il n'aimait pas à en porter sur lui, et dissuadait ses disciples de le faire. « L'habitude, disait-il, expose à les traiter avec trop peu de révérence ; ensuite, elles passent de main en main, et finissent souvent par être profanées. Il ne s'opposait pourtant pas à ce qu'ils en eussent dans leur chambre, pourvu qu'elles fussent renfermées dans un reliquaire. Lui-même en avait un qui, après sa mort, passa dans les mains du cardinal Baronius, et fut l'instrument d'un grand nombre de miracles. Mais jamais il ne prouva mieux son religieux amour pour les restes sacrés des saints que dans le zèle qu'il mit à s'en procurer pour enrichir sa nouvelle église, et dans l'appareil pompeux avec lequel il en fit faire la translation. Voici la relation écrite par Baronius de cette cérémonie mémorable.

« Pour faire plaisir à notre bienheureux père, le pape Sixte V voulut que le cardinal Cusano, du titre de Saint-Adrien, lui donnât les corps des

saints Papias et Maure qui reposaient dans son église. Le cardinal exécuta cet ordre non-seulement sans peine, mais avec une vraie satisfaction, car il nous voulait du bien. Il fit mieux encore, puisque, en entrant dans les vues du saint homme qui voulait que la translation fût magnifique, il se chargea d'en supporter tous les frais. La cérémonie eut lieu le 3 des ides de février de l'année 1590 (11 février), avec une pompe fort rare. Dix cardinaux se mêlèrent au cortége et accompagnèrent, jusqu'à notre église, le précieux trésor dont elle s'enrichissait. Combien nous fûmes heureux, nous autres Oratoriens, d'être visités par ces nobles martyrs romains qui daignaient prendre au milieu de nous leur domicile ? Nous ne pouvions nous lasser de contempler, de toucher, de baiser leurs ossements sacrés, et la disposition où étaient nos cœurs de les visiter souvent, de les prier avec une grande ferveur et de les aimer tendrement, nous rendait comme certains de leur future bienveillance.

» Cependant notre joyeuse dévotion n'était rien en comparaison de celle du bienheureux. Vous l'eussiez vu, riant et animé, bondir de joie, se jeter au milieu de la foule comme un homme en délire, aller et venir dans l'église sans trop savoir ce qu'il faisait. La châsse fut déposée sur un autel richement orné au milieu de la nef, et y demeura ex-

posée, pendant quatre jours, à la vénération du peuple ; ensuite on la plaça sous le maître-autel pour y rester désormais. »

Parmi les dons que Dieu s'était plu à départir à son serviteur, il avait, au plus haut degré, celui de communiquer aux autres la ferveur de son âme. Toutes les personnes qui recouraient à lui, fussent-elles de glace, sentaient bientôt le feu divin s'allumer dans leurs cœurs. Si, au contraire, elles cessaient de l'approcher, il se refroidissait d'une manière sensible. Lavinie de Rustici, épouse de Fabricio Massimi, fit l'heureuse expérience de ce don communicatif. Avant d'entrer en relation avec le saint homme, elle trouvait à redire à tout ce qu'il faisait, et le haïssait au point de ne pouvoir entendre prononcer son nom sans répugnance. Fabricio, qui, au contraire, avait pour lui un religieux attachement, s'efforçait de la guérir de ses injustes préventions. Après de longues et inutiles tentatives, il réussit enfin à la mener faire une visite à l'homme de Dieu. C'en fut assez. Enchantée de son aimable vertu, elle se mit sous sa conduite, et profita si bien de son habile direction, qu'en moins de rien elle fut toute changée. La vanité fit place à la modestie chrétienne ; le monde perdit à ses yeux tous ses attraits ; elle n'était plus occupée que de bonnes œuvres ; trois fois la semaine elle

approchait des sacrements, s'appliquait à l'oraison avec tant de succès, qu'elle ne tarda pas à éprouver des extases. Quelques années après, il plut à Dieu de terminer sa vie, et son saint directeur sut par révélation qu'elle avait été reçue dans la gloire éternelle.

Constance de Drago de Crescenti assistait un jour à la messe du bienheureux avec Eugénie sa servante. Tout à coup son cœur s'embrase et éprouve une si vive componction qu'elle ne peut s'empêcher de fondre en pleurs. Étonnée d'une dévotion qui ne lui était pas ordinaire, elle voulut savoir si elle était partagée. C'est pourquoi, se tournant vers sa servante, elle lui dit : Sentez-vous quelque chose d'extraordinaire? — J'ai le cœur brisé, répondit celle-ci, et en effet les larmes coulaient abondamment de ses yeux. Sorties de là, elles se communiquèrent leurs idées à cet égard, et l'une et l'autre croyaient fermement qu'elles devaient cette grâce à la ferveur du saint prêtre.

Néri de Nigri, noble Florentin dont nous avons déjà parlé précédemment, était sujet à des évagations continuelles dans la prière. Quel fut donc son étonnement, lorsque, assistant pour la première fois à la messe du saint, il vit que son esprit entrait facilement dans la méditation et y demeurait parfaitement calme. Il ne devina pas

pour lors la cause de ce changement ; mais ayant remarqué plus tard que cette messe produisait toujours en lui le même effet, il jugea que c'était une émanation de la vertu du saint prêtre, et désormais il eut bien soin de saisir les occasions de se la procurer.

Tous ceux qui faisaient oraison avec lui éprouvaient une telle joie spirituelle, que les heures leur semblaient s'être écoulées comme des instants. Quelques-uns affirmèrent qu'ils passeraient volontiers les jours et les nuits près de lui dans ce saint exercice. Deux de ses premiers disciples, qui avaient fait cette douce expérience, lui en témoignèrent leur étonnement : « Mais, leur répondit-il, je ne vois là qu'une chose toute simple : Dieu vous donne du lait, parce que vous n'êtes que des enfants. » Lorsqu'il entendait les confessions, son cœur brûlant de charité communiquait sa chaleur aux pénitents qui, au moment surtout de l'absolution, se sentaient pénétrés d'une componction merveilleusement consolante.

Il suffisait même de recevoir de lui quelques marques d'amitié pour éprouver ces influences de dévotion. « Je ne sais pourquoi, disait Jean Azzina, je ne pouvais entrer dans la chambre de ce bon père sans être saisi de crainte ; car je l'aimais beaucoup, et j'allais le voir très-volontiers. » Sensible à ma frayeur, il me comblait

de caresses, et cela seul changeait entièrement mon état intérieur; alors, je sentais arriver dans mon cœur je ne sais quelle grâce céleste qui m'enflammait du désir des biens éternels. En le quittant, j'allais à l'église où je faisais une oraison délicieuse. Marc-Antoine Maffa avait fait une semblable expérience, et voici comment il s'en expliquait : « Quoique je fusse un grand pécheur et le plus abject de tous les hommes, sitôt que je connus le bon P. Philippe, je le regardai comme un saint. Attiré par l'amour et la confiance, je me fis son disciple, et j'allais le voir aussi souvent que mes affaires me le permettaient. L'ayant choisi pour mon confesseur, j'éprouvai dans son tribunal des effets de grâce que je n'avais jamais sentis dans les autres; pendant qu'il me parlait, et surtout lorsqu'il me donnait l'absolution, mon cœur se fondait d'amour, et je versais un torrent de larmes. Combien de fois il m'est arrivé d'aller le voir l'esprit tout agité et dans un malaise inexprimable! Cependant à peine lui avais-je découvert les tentations qui me troublaient, que je sentais renaître dans mon âme le calme et la sérénité. Depuis même qu'il est au ciel, lorsque j'implore son assistance, je sens sa présence d'une manière que je ne puis exprimer. Si je dis la messe avec les ornements dont il s'est servi, ce qui m'arrive de temps à autre, j'éprouve

une dévotion qui me fait fondre en pleurs. » Beaucoup d'autres témoins firent, sous la foi du serment, des dépositions semblables après la mort du saint homme ; mais c'est assez sur ce sujet.

CHAPITRE XIV.

Ses larmes et son esprit d'oraison.



QUOIQU'IL s'agisse ici des vertus du bienheureux et que je doive parler de ses dons dans la suite, cependant, comme celui des larmes est un des fruits les plus marquants de la dévotion, je ne puis guère me dispenser d'en dire ici quelque chose : l'Évangile recommande de juger l'arbre par ses fruits. Il serait difficile de rencontrer un cœur aussi tendrement charitable que celui de ce saint homme. Il suffisait pour le faire pleurer de lui apprendre un malheur public et même particulier ; mais c'était bien autre chose lorsqu'il s'agissait de la mort d'une âme. Alors on l'entendait s'écrier comme un autre Jérémie : « Qui donnera de l'eau à ma tête et à mes yeux une fontaine de larmes, et je pleurerai jour et nuit les morts de la fille de mon peuple ? » Dans l'informa-

tion faite après sa mort, le cardinal Frédéric Borromée affirma, comme témoin, qu'il l'avait vu plus d'une fois pleurer sur les pécheurs avec les cris et les sanglots d'un enfant que corrige son père.

Un homme de distinction se confessant un jour à lui, cacha par honte ses péchés les plus graves. Il ignorait sans doute que le saint prêtre avait le don de prophétie. Quel fut donc son étonnement de l'entendre lui déclarer toutes ses turpitudes? Il eut du moins le bon esprit de tout avouer. Alors le confesseur voulant le prémunir contre un orgueil si criminel, lui peignit vivement les suites funestes du sacrilége; puis, quand il le vit contrit, n'écoutant plus que sa tendre compassion, il répandit une abondance de larmes; ce qui acheva de briser le cœur de cet homme repentant. Après avoir longtemps pleuré tous deux ensemble, Philippe lui demanda une confession générale. Il consentit à la faire, et le jour fut pris pour cela. Ils se quittèrent en s'embrassant, et le saint dont le cœur était encore tout ému, se mit en oraison pour pleurer tout à son aise. Le pénitent revint au jour marqué, et le confesseur lui dit en le voyant entrer : « J'aime ce visage serein que vous avez aujourd'hui. Ayez confiance, mon frère, vos dispositions sont ce qu'elles doivent être. » Après la confession, le pénitent l'ayant prié de lui obtenir une contrition

plus profonde, fut exaucé au delà de ses désirs, car jamais il n'avait éprouvé une douleur aussi pénétrante. Il sentait son cœur se fondre, et crut un instant qu'il allait mourir.

Lorsque le bienheureux parlait des choses divines, ses larmes assez souvent lui coupaient les paroles, et alors il était obligé de se taire, ou de changer de discours. De là son usage de mêler à ses pieux entretiens, et même à ses allocutions publiques, quelques citations des auteurs païens. Ce mélange bizarre n'accommodait pas plus son goût que sa piété ; il l'employait uniquement pour tempérer un tant soit peu la brûlante ardeur de son âme, afin de pouvoir arriver au bout de son discours. Un seigneur de Patrici, plus distingué encore par ses vertus que par sa naissance, l'invita un jour à venir dîner avec lui dans ses jardins. Rien n'était moins conforme aux habitudes du saint homme qui se permettait à peine de manger un peu de pain ; mais il aimait ce noble personnage et savait condescendre aux désirs de ses amis. Il accepta donc l'invitation, en avertissant qu'il mènerait avec lui quatre de ses disciples. Ce furent Marcellus Vitelleschi, César Baronius, François Bordini et Thomas Bozzio. Lorsque le dîner fut achevé, il dit au Patrice : « Nous avons coutume à l'Oratoire d'entremêler au dîner quelque pieux discours, afin de nourrir l'âme aussi bien que le

corps. Permettez-nous, Seigneur, de suivre notre usage. Celui-ci ayant répondu que cela lui ferait plaisir, le saint fit signe à Bozzio de prendre la parole. Bozzio obéit en racontant je ne sais quel trait édifiant. Lorsqu'il eut achevé sa narration, Philippe voulut y ajouter quelques réflexions pieuses; mais bientôt ses larmes lui coupèrent la parole et l'empêchèrent d'aller plus loin.

Il ne lisait jamais les vies des saints sans éprouver un attendrissement semblable. Un évêque entrant un jour chez lui pendant cette lecture, et le trouvant tout en pleurs, lui demanda quelle était la cause de sa peine. Le bienheureux ne voulant pas avouer que la dévotion provoquait ses larmes, sut trouver un faux-fuyant, et dit au prélat : « Hélas ! Monseigneur, j'ai perdu mon père et ma mère, jugez si je n'ai pas raison de pleurer. » Il répondit à un autre en pareille circonstance : « Comment ne pleurerais-je pas en voyant que ce saint dont je lis la vie a quitté le monde et tout ce qu'il possédait, afin de ne vivre que pour Dieu seul; tandis que moi, je suis un pauvre séculier qu'aucun vœu ne sépare des choses de la terre? »

Mais rien ne le touchait aussi sensiblement que la passion du Sauveur. Il ne pouvait ni la méditer, ni la lire, ni en parler sans éprouver la compassion la plus déchirante. Son visage se cou-

vrait de la pâleur de la mort ; il suait, pleurait et sanglotait à faire pitié. Lorsque, dans la semaine sainte, il fallait lire la Passion à l'autel, tous ses efforts étaient employés à se distraire de cette lecture ; mais il avait beau faire, les larmes et les sanglots le gagnaient malgré lui. Dans ses prédications, son amour le ramenait sans cesse à Jésus-Christ, et aussitôt sa douloureuse Passion lui revenait à la mémoire ; alors son cœur s'attendrissait, et ses larmes et ses sanglots l'empêchaient de continuer. Ce fut pour cette raison qu'il renonça à la chaire plusieurs années avant sa mort ; mais il n'avait garde d'avouer ce motif de son silence. Si quelqu'un lui demandait pourquoi il ne prêchait plus, il alléguait son impuissance. On ne manquait pas d'opposer son talent passé à cette allégation ; alors il répondait : « Pendant que l'Oratoire n'a pas eu d'hommes capables, il a bien fallu que Dieu me fît la grâce de pouvoir parler ; mais puis-je compter sur ce secours maintenant que nous avons des prédicateurs en abondance ? »

Le cardinal Ferrerio, du titre des saints Vitus et Modeste, avait invité Philippe et les siens à venir faire dans son église la fête de ces illustres martyrs. Après la cérémonie, il les mena dîner avec lui dans le couvent de Sainte-Praxède. Lorsque le repas fut terminé, connaissant bien les coutumes de l'Oratoire, il dit au bienheureux :



« Allons, mon père, proposez-nous quelque sujet spirituel, afin que nous nous réjouissions dans le Seigneur? » Philippe obéit, et ce qu'il proposa donna lieu à une conférence aussi joyeuse qu'édifiante. Il voulut ensuite reprendre le sujet, pour le développer selon son usage; mais amené par son instinct à parler de la charité du Sauveur, son cœur s'attendrit, ses larmes coulèrent, il fit tous ses efforts pour se contenir sans pouvoir y réussir; enfin le cardinal changea la conversation.

Se trouvant une fois dans un état maladif causé surtout par l'épuisement de ses forces, on lui présenta un bouillon de poulet. Il le prit dans ses mains; mais avant de le porter à sa bouche, il frémit, poussa de longs gémissements, et dit d'une voix douloureuse : « O mon Jésus! quelle différence entre vous et moi! vous fûtes cloué sur le dur bois de la croix, et je repose sur un lit commode; on vous offrit du vinaigre à boire, et l'on me donne des douceurs; vous étiez environné d'ennemis qui vous insultaient, et je suis entouré d'amis qui me consolent. » Alors il versa des larmes abondantes, et ne put venir à bout d'avaler son breuvage, quoiqu'il en eût un besoin pressant.

Le chant des divins offices et la psalmodie même l'attendrissaient au point d'inonder ses habits de pleurs. Enfin sur ses vieux jours ses

larmes, pour ainsi dire, devinrent intarissables, et cependant, chose merveilleuse, sa vue n'en fut point affaiblie ; à l'âge de quatre-vingts ans, il y voyait comme dans ses jeunes années. Son humilité eut beaucoup à souffrir d'un don si précieux et si rare. Il se sentait heureux de l'avoir obtenu ; mais il eût voulu pouvoir le dérober aux yeux des mortels. Du reste, il savait fort bien l'expliquer à sa manière. Ce don des larmes, disait-il quelquefois, n'est pas toujours un signe du divin amour, et ne prouve rien par conséquent en faveur de la sainteté de ceux qui les répandent. Il y a des natures pleureuses, et l'on voit quelquefois des femmes perdues fondre en larmes en écoutant parler de Dieu. Il croyait donner le change aux témoins des siennes par ces explications ; mais il ne faisait qu'ajouter le mérite de l'humilité à l'honneur que lui faisait ce don céleste.

Si la vie de ce saint homme n'était pas connue, il suffirait, pour apprécier son esprit d'oraison, d'étudier les règles de sa congrégation, d'observer la tendance des exercices qu'il y mit en usage, et même de se rappeler son nom d'Oratoire. On voit qu'il voulut faire une société d'hommes apostoliques opérant surtout par la prière et la contemplation. Un homme intérieur, un homme de haute oraison pouvait seul conce-

voir un établissement semblable. Du reste, nous n'en sommes pas réduits sur ce point à de simples conjectures : assez de faits attestent son éminent esprit d'oraison. Dès sa plus tendre enfance, il s'appliqua à ce saint exercice, et Dieu l'aida si puissamment qu'il put accomplir à la lettre cette recommandation évangélique : « Il faut toujours prier et ne s'en lasser jamais. » A toute heure, en tout lieu, il était occupé de la contemplation des choses célestes, et son esprit s'élevait beaucoup plus facilement vers les biens éternels que celui des misérables mondains ne descend vers les choses d'ici-bas.

C'était chez lui comme un besoin impérieux dont rien ne pouvait le distraire. Il se prêtait bien aux œuvres de zèle, aux condescendances de la charité ; mais il ne se livrait jamais tout entier. Ainsi, quoique sa chambre ne désemplît pas du matin au soir, et qu'on l'entretînt de beaucoup d'affaires, son recueillement n'en souffrait nullement, ou ses mains se joignaient contractées par la dévotion, ou ses yeux s'élevaient vers le ciel, ou des soupirs brûlants s'échappaient du fond de sa poitrine, et ce qui lui coûtait le plus était de cacher à ceux qui l'entouraient les affections de son cœur. Lorsqu'il marchait dans les rues, il était tellement hors de ses sens qu'il avait besoin d'un moniteur pour l'avertir de saluer ceux

qui avaient droit à cette politesse. Après son repas, ses disciples étaient obligés d'user d'industries pour le distraire, de peur que son application d'esprit ne nuisît à sa santé. Il pria même l'un d'entre eux de lui rendre habituellement ce service, et parce que la chose n'était pas facile, il lui indiqua le secret d'y réussir : « Lorsque vous voudrez, lui dit-il, m'arracher à la contemplation des choses célestes, lisez-moi quelque livre qui ne parle pas de mes amours. Le déplaisir qu'il me causera me fera revenir à moi-même. » La force de son attrait lui faisait dire, comme en parlant d'autrui : « Quand un homme est une fois embrasé du divin amour, son cœur souffre une telle violence qu'il est contraint de dire à Dieu : « Per-
» mettez, Seigneur, que je prenne un peu de
» repos, la nature succombe. »

Jamais il n'entreprenait rien de tant soit peu important sans consulter l'Esprit-Saint et implorer son secours ; mais il se tenait assuré d'avance du succès de sa prière. « Je suis certain, disait-il, d'obtenir de Dieu tout ce que je lui demanderai. » Sa confiance allait parfois jusqu'à dire : « Je veux que telle chose arrive, » et elle arrivait en effet selon ses désirs. Quoique son union avec Dieu fût continuelle, il ne laissait pas que d'avoir des heures consacrées à l'oraison. Pendant toute la belle saison, à moins que la charité y mît obstacle, il ne

manquait pas, matin et soir, de monter à la plate-forme de la maison, afin de jouir de la vue du ciel, et là il faisait une contemplation de plusieurs heures. Si le portier venait lui dire que quelqu'un le demandait, il descendait aussitôt, et revenait ensuite continuer son exercice avec un esprit aussi tranquille. « On ne laisse pas l'oraison, disait-il à ce propos, quand on quitte Dieu pour Dieu ; je sais cela par expérience, et je puis dire que les œuvres de charité qui se présentent à faire dans ces occasions, au lieu de me distraire, augmentent ma ferveur et me rendent la contemplation plus facile. » Dans les jours de l'hiver, il méditait chaque soir, pendant deux ou trois heures, au pied de son crucifix.

Il récitait son office avec une dévotion angélique, mais toujours avec un des prêtres de la maison. Quand il voulait le réciter seul, presqu'aussitôt son cœur s'enflammait, et il passait à l'état extatique. Le pape Grégoire XIV le dispensa de le dire, en cette considération ; mais il ne voulut jamais user de cette dispense. Dans ses maladies, forcé de s'en abstenir, il voulait du moins l'entendre. En conséquence, quelques-uns des pères venaient le psalmodier près de son lit, et, chose admirable ! quoiqu'il fût alors dans un état de ravissement, il s'apercevait de la moindre faute, et en avertissait sur-le-champ celui qui l'avait commise.

Il donnait tous les jours un certain temps à la lecture, ou de l'Écriture, ou du livre de l'Imitation, ou des vies des saints ; mais il y avait dans sa manière de lire un point qui mérite une attention particulière. Lorsqu'il s'apercevait qu'un passage excitait sa ferveur, il le lisait lentement, attentivement, et s'efforçait d'en épuiser le suc par la méditation avant de passer outre. C'est ainsi qu'il faut lire, quand on veut le faire avec un grand profit.

Lorsque son devoir l'obligeait à substituer l'action à la contemplation, son amour se dédommageait par des oraisons jaculatoires. Il en avait appris la méthode de Cassien, et s'efforçait de l'inculquer à ses enfants spirituels. Pour la leur rendre plus facile, il avait mis par écrit un choix de pieuses formules que je crois utile de reproduire ici :

« Créez en moi un cœur pur, ô Dieu! et rétablissez un esprit droit dans le fond de mes entrailles.

» O Dieu ! venez à mon aide : Seigneur, hâtez-vous de me secourir.

» Enseignez-moi à faire votre volonté sainte.

» Seigneur, ne me cachez pas votre visage.

» Seigneur, je souffre violence : répondez pour moi.

» Je suis la voie, la vérité et la vie. Que votre

volonté soit faite sur la terre comme au ciel !

» Jésus, soyez-moi Jésus. Ne vous rappelez pas, Seigneur, mes iniquités.

» Quand vous aimerai-je d'un amour filial, ô Dieu tout aimable ?

» Sainte Trinité, un seul Dieu, ayez pitié de moi.

» Allumez en moi le feu de votre amour. Marie, Mère de grâce, Mère de miséricorde, protégez-nous pendant la vie, et recevez-nous à l'heure de la mort.

» Je ne vous ai pas connu jusqu'ici, ô Jésus ! parce que je ne vous ai pas cherché.

» Si vous ne m'aidez pas, ô mon Jésus ! quel bien puis-je faire ?

» Apprenez-moi comment je dois me conduire pour accomplir votre sainte volonté.

» Faites-moi la grâce de vous servir, ô mon Jésus ! par amour et non par crainte.

» Je voudrais enfin, ô mon Jésus ! commencer à vous aimer.

» Je me défie de moi, je me fie en vous, ô mon Dieu !

» Si vous ne m'aidez, je ne puis faire aucun bien, ô mon Jésus !

» Que j'accomplisse en tout et toujours votre volonté sainte, c'est mon unique désir.

» Je ne vous aimerai jamais, si vous ne m'en faites la grâce, ô mon Jésus !

» Je voudrais vous aimer, ô le Dieu de mon âme ! mais j'ignore la route qui conduit à l'amour.

» Je vous cherche, et ne vous trouve pas, ô mon Jésus !

» Ah ! si enfin je parvenais à vous connaître et à me connaître, ô mon Jésus !

» Quand j'aurai fait tout le bien qui se peut faire, que ferai-je de plus ?

» Si vous ne me soutenez de votre main puissante, je tomberai, mon Jésus.

» Si vous voulez que j'aille à vous, ô mon Dieu ! écartez de ma voie tout ce qui m'arrête.

» Vierge Marie, ma souveraine, rappelez-vous constamment à mon souvenir. »

Il conseillait de dire, en forme de chapelet, quelques-unes de ces prières jaculatoires, et nommément celle-ci :

« O Dieu, venez à mon aide ; Seigneur, hâtez-vous de me secourir. »

Je croirais faire tort à mes lecteurs, si je ne rapportais, soit ici, soit ailleurs, les préceptes de cet homme d'oraison, relatifs à ce saint exercice. Je vais donc profiter de l'occasion pour en relater quelques-uns des plus marquants. Il disait d'abord que pour trouver la vraie porte de l'oraison, il fallait se reconnaître indigne d'une aussi grande grâce. Il ajoutait que la meilleure prépa-

ration à cette importante pratique était l'usage de la mortification. « Vouloir faire oraison, disait-il, sans se mortifier, c'est entreprendre de voler sans ailes. » En conséquence, il répondait à ceux qui lui demandaient les règles de cet art important : « Soyez humbles et obéissants, et l'Esprit-Saint vous apprendra le reste. » Il recommandait à ses disciples de choisir leurs sujets selon l'attrait que Dieu leur donnait, et de suivre avec docilité, dans l'oraison même, les mouvements de la grâce, laissant là leurs propres idées pour s'abandonner à la conduite de l'Esprit-Saint. « Il ne faut pas, disait-il encore, abréger l'oraison, parce qu'on se sent aride, ni cesser de prier quand Dieu fait attendre ses faveurs : allons jusqu'au bout avec une humble patience; la longanimité peut beaucoup sur le cœur de Dieu. Si dans une oraison fervente vous sentez une grande paix accompagnée d'une douce confiance d'obtenir ce que vous demandez, c'est un signe certain de l'efficacité de vos prières. Un homme, disait-il encore, qui marche dans la voie spirituelle, a tort de se contenter d'une médiocre bonté : il doit tendre fort haut, aussi haut que possible. S'il n'atteint pas son but, du moins il atteindra la perfection des désirs. »

Il recommandait à ceux qui méditent de ne pas tenir leurs yeux trop longtemps fixés sur le cru-

cifix ou quelqu'autre sainte image; ses raisons étaient que cette contemplation, prolongée à l'excès, fatigue la tête, et peut donner lieu aux tromperies du démon. Voici son conseil pour les occasions où l'âme sommeille par suite de l'ennui et du dégoût qu'elle trouve dans l'oraison : « Il faut alors, disait-il, qu'elle se considère comme une pauvre mendiante, et qu'en cette qualité elle aille frapper à la porte de Dieu, de la sainte Vierge et des saints, pour demander la charité. Cela se fait d'ordinaire en esprit; mais il serait bon parfois de le faire corporellement, en visitant leurs églises, ou en priant devant leurs images. » Il voulait que les commençants méditassent assidûment les vérités qui terrorifient, et celles qui inspirent l'horreur du péché. Sa raison était qu'avant tout il faut purifier l'âme. Pour donner à ses disciples une haute estime de l'oraison, il avait coutume de dire que l'homme étranger à cet exercice est un animal sans raison. Il le croyait si bien, que, dans une maladie où le médecin lui avait défendu ce travail intérieur, il dit à Gallonio : « Hélas! mon cher Antoine, c'est un fait trop certain, me voici changé en bête. » Il affirmait que l'oraison est la chose du monde la plus insupportable au démon qui, en conséquence, n'omet rien pour en faire perdre l'usage. C'est pourquoi il tenait fortement la main à ce qu'au-

cun des pères ne la négligeât, et Dieu lui faisait cette grâce, qu'il savait chaque jour par révélation s'ils s'acquittaient, et comment ils s'acquittaient de ce saint exercice.

CHAPITRE XV.

Charité de Philippe pour le prochain.

Le tendre amour que ce saint homme portait à son Dieu, ne pouvait manquer de rejaillir sur ses frères. De là ce zèle du salut des âmes qui le consumait; de là cette habileté pleine de douceur à laquelle il fallait forcément rendre les armes. Personne ne sut mieux que lui traiter avec les hommes, et varier ses moyens pour trouver le chemin de leurs cœurs. Il en avait pour les jeunes gens, il en avait pour les vieillards. Ses procédés envers les riches n'étaient point ceux dont il usait envers les pauvres; il saisissait admirablement les nuances si variées des caractères, et parlait à chacun selon son génie; en sorte qu'il pouvait dire comme l'Apôtre : « Je me fais tout à tous pour les gagner tous à Jésus-Christ. Aussi quiconque était une fois entré en relation avec lui, ne pouvait

s'empêcher de le revoir, ni résister à son empire. Ce fut de la sorte qu'il conquit un si grand nombre de disciples, et convertit tant de pécheurs. Parlons de ces derniers dont la conquête est plus difficile et suppose une charité plus héroïque.

Après avoir confessé un homme qui ne laissait passer presqu'aucun jour sans commettre des péchés mortels, il lui donna pour pénitence de revenir à la première rechute. Il revint en effet, et reçut la même pénitence, ce qui se renouvela pendant plusieurs mois, mais à son grand profit. Les chutes, en effet, devenaient de plus en plus rares, et il finit par se changer si complétement, qu'il devint un ange de vertu, au rapport de son saint confesseur.

Un jeune homme de mœurs fort dissolues, dut sa guérison à un remède aussi simple. Après l'avoir confessé et absous, selon son usage, il lui donna pour pénitence de réciter, sept fois par jour, le *Salve Regina*, et ensuite de baiser la terre en se disant : « Peut-être je mourrai demain. » Il ne tarda pas à revenir, mais changé en un autre homme. Sa vie désormais ne fut qu'une longue pratique de toutes les vertus, et il mourut saintement quatorze ans après.

Dominique Saraceni, dont j'aurai l'occasion de parler dans la suite, avait un condisciple qui par-

lait sans cesse de la sainteté de l'homme de Dieu. Cela fit naître en lui un vif désir de le connaître, et pour en avoir l'occasion il fut se confesser à lui. Il était d'usage dans son pays natal que les pénitents fissent au confesseur une aumône quelconque. Arrivé à Rome depuis peu de temps, pour étudier en philosophie, il crut qu'il devait en être ainsi, mais il avait oublié sa bourse. Il dit donc au père, après sa confession : « Veuillez me pardonner si je ne vous donne rien, j'ai laissé mon argent à la maison ; mais je tâcherai, la prochaine fois, d'avoir meilleure mémoire. » — C'est bien, mon fils, dit le père en souriant, promettez-moi de revenir à confesse dans huit jours : je vous tiens quitte du reste. » Le jeune homme fit cette promesse et l'exécuta. Ensuite, gagné par la douceur et la charité du saint, il se fit son disciple, et devint sous sa conduite un homme spirituel.

Jean Arena, jeune homme opulent, et d'une légèreté peu commune, se rendait souvent à l'Oratoire, non pour profiter des pieux exercices, mais pour s'en moquer. Les assistants indignés, lui témoignèrent leur mécontentement avec énergie : il n'en tint compte et continua son jeu, ce qui obligea les premiers à s'en plaindre à Philippe. « Il est jeune, répondit le serviteur de Dieu : il faut avoir quelque indulgence pour les défauts de

la jeunesse ; fermez les yeux sur ses étourderies, et ne vous en inquiétez plus. » Cependant, bien loin de se corriger, il devint de jour en jour plus insolent, comme s'il eût pris à tâche de désoler leur patience ; mais son impudence, réduite à s'escrimer en vain, finit par se lasser. Lorsqu'il fut devenu plus calme, l'homme de Dieu eut avec lui des entretiens particuliers, et ses bontés jointes à ses prières firent le reste. Il prit ce bon père pour confesseur, se laissa conduire avec une docilité parfaite, et fit en peu de temps de grands progrès dans la vertu. Il finit même par se dégoûter du monde et entrer dans l'ordre de Saint-Dominique, où il vécut et mourut saintement.

Un jeune Napolitain, infatué des vanités du monde, fut amené par un de ses amis aux exercices de la congrégation. Le luxe efféminé de sa toilette attira sur lui l'attention de l'homme de Dieu qui ne cessa de le fixer du commencement à la fin. Il fut d'abord embarrassé des regards du saint, puis intimidé, puis troublé, et enfin pénétré jusqu'au fond de l'âme ; il voulut avoir un entretien avec lui, et en sortit entièrement changé. Quoique Philippe ne lui eût pas parlé de confession, il sentit le besoin d'en faire une générale ; il s'examina en conséquence, et quelques jours après il alla à l'Oratoire pour la commencer. Le père était alors au confessionnal, entouré de beaucoup

de monde. Il se mit en ligne et attendit patiemment que son tour fût arrivé. Lorsque le père le vit entrer, il lui dit, avec une sorte de mépris, qu'un homme comme lui ne devait se présenter qu'après tous les autres. Il se retira et revint le dernier; mais le saint refusa de l'entendre, et le remit à deux mois, sans daigner motiver cet affligeant renvoi. Cependant le jeune homme ne prit point mal la chose, au contraire, son désir de rentrer en grâce avec Dieu n'en devint que plus ardent. En conséquence il retourna le lendemain, et, rebuté de nouveau, fit pendant plusieurs jours la même démarche; enfin, Philippe, qui n'avait voulu que l'éprouver selon l'inspiration qui lui était donnée, l'accueillit avec une affection toute paternelle, déchargea sa conscience et le renvoya joyeux et consolé. Il fit dès lors de grands progrès dans la perfection, et devint un des plus chers disciples du saint homme. Cependant il demeura dans l'état séculier, se maria même, et éprouva de grands revers de fortune sur ses derniers jours, ce qui acheva de le sanctifier.

Marcellus Ferri, noble Romain, avait été pourvu, fort jeune encore, d'un riche bénéfice dans une des basiliques les plus illustres de la cité. Il n'était pas dans les ordres sacrés, mais devenu clerc par la tonsure, il devait porter l'habit ecclésiastique, et l'honorer par une conduite

conforme à sa dignité. Cependant il était vêtu en séculier, et menait une vie tout à fait licencieuse. Se promenant un jour sous le péristyle de Sainte-Marie-sur-la-Minerve, costumé avec élégance, et presque militairement, il rencontra un jeune séculier d'une modestie vraiment angélique; c'était un disciple de notre saint que les premières vêpres de la fête de Saint-Dominique attiraient à Sainte-Marie. L'intention de l'ecclésiastique était la même, mais parce qu'il restait encore un peu de temps avant l'office, il en profita pour lier conversation avec le séculier. Celui-ci, après avoir échangé quelques discours indifférents, en vint à parler de la sainteté de son maître Philippe, et dit à l'ecclésiastique qui semblait l'écouter avec un vif intérêt: « Je vous souhaite le bonheur de le connaître, et je suis sûr qu'après un premier entretien vous ne pourrez plus vous en détacher. Du reste, il est assez probable qu'il va venir ici attiré comme nous par sa dévotion pour saint Dominique. » Marcellus, curieux de connaître un si saint homme, pria son panégyriste de le lui indiquer s'il venait effectivement à Sainte-Marie. Celui-ci promit de le satisfaire, et en conséquence resta près de lui dans l'église, à portée de bien voir ceux qui entreraient. Le saint ne tarda pas à paraître avec quelques-uns des siens, et devint l'objet de l'attention du jeune ecclésiastique, à

qui un signe de son voisin l'avait fait connaître. S'étant mis à genoux un peu au-dessus d'eux, il se voila la face de ses deux mains pour cacher l'impression de l'ardent amour qui bouillonnait dans son cœur. Le jeune clerc, qui ne comprit rien à ce geste, le trouva fort déplacé, et en fut même scandalisé, comme il l'avoua dans la suite.

Pendant ce temps-là, Jean Animuccia qui accompagnait le saint, ayant aperçu Marcellus, s'approcha pour lui dire quelque chose; celui-ci lui fit part du désir qu'il avait de faire connaissance avec l'homme de Dieu. « C'est un bien bon désir, répondit Animuccia, et je vais m'employer à le satisfaire. » Là-dessus, il fut dire un mot à l'oreille de Philippe qui sortit aussitôt, et Marcellus le suivit. Le saint l'embrassa avec une tendre charité et l'invita à venir à l'Oratoire; celui-ci, touché jusqu'au fond de l'âme, par je ne sais quelle vertu qui s'échappait de l'homme de Dieu, demanda à le suivre sur-le-champ pour lui faire sa confession. « Il la faut générale, répondit le bon père : préparez-la bien, et vous viendrez me trouver dans quatre à cinq jours. » Marcellus obéit, et fut, au temps marqué, retrouver Philippe qui entendit sa confession. Après lui avoir donné l'absolution, il le mena dans sa chambre, où ce pauvre jeune homme fut témoin d'une merveille qui acheva sa conversion. Le saint, en causant

avec lui, pâlit tout à coup, leva les yeux au ciel et éprouva une de ces secousses dont j'ai déjà parlé dans le cours de cette histoire. Ensuite il l'embrassa en lui disant : « Gardez-vous, mon fils, de résister à l'Esprit de Dieu qui vous poursuit et vous sollicite ; car il veut que vous soyez sauvé. Marcellus déposa ses habits mondains, reprit le vêtement ecclésiastique, et fit en peu de temps, sous la conduite d'un si habile maître, de grands progrès dans la vertu.

Il serait impossible de dire combien d'hommes de toute condition, durent à sa douce et persuasive charité leur conversion à une vie chrétienne ou spirituelle. Plusieurs d'entre eux, au lit de la mort, bénirent le jour où il leur fut donné de rencontrer un saint confesseur. D'autres, étonnés de l'ascendant heureux qu'il avait pris sur eux, le comblaient de louanges, et disaient dans leur admiration : « Comme l'aimant attire le fer, ainsi la charité de ce saint prêtre attire les âmes ; quiconque a eu le bonheur de se confesser une fois à lui, ne peut plus le quitter et fait tout ce qu'il veut. » Convaincu par une si heureuse expérience de la bonté de sa méthode, ce sage directeur la recommandait instamment à ses disciples. « Voyez, leur disait-il, les inconvénients d'une conduite opposée ; au lieu d'exciter les pécheurs d'habitude à la contrition, et de les ab-

soudre, on les soumet à des épreuves qui les dégoûtent ; au lieu d'épargner la faiblesse des commençants, en exigeant seulement ce qui dépend d'eux, on leur demande une vertu au-delà de leurs forces, et ils se découragent ; on les reprend de leurs petites fautes avec aigreur, avec sévérité, et la crainte les éloigne du saint tribunal. Ce n'est pas là de la charité, disait-il, c'est du rigorisme. »

Donnons ici un exemple de ces deux méthodes opposées. Une femme mondaine, couverte de péchés et passionnée pour la parure, se présentait au tribunal d'un confesseur rigoureux. Celui-ci, choqué de son luxe, en exigeait d'abord la réforme ; elle résistait et ne revenait plus. Philippe, au contraire, commençait en pareil cas, par travailler à la conversion des grands défauts, et finissait par amener les retranchements de la vanité, chose que le changement de cœur avait rendu facile. « Avant tout, disait-il, faites venir l'esprit du Seigneur ; quand il sera venu, il retranchera ce qui lui déplaît encore dans ces âmes. » Une dame noble lui demandant un jour si elle pouvait en conscience user d'une chaussure à talons élevés, il se contenta de répondre : « Cela vous expose à faire quelque chute. » Un jeune homme étant venu le voir le cou orné d'une fraise énorme, il lui dit en souriant : « Je voudrais bien

vous embrasser, mais comment le faire sans chiffonner cet ornement. » Il fut compris, et put désormais embrasser ce jeune homme tout à son aise.

Mais rien ne prouve mieux son ardente charité que le facile accès qu'il donnait à ceux qui avaient besoin de lui. Du matin au soir sa chambre était ouverte. En bonne ou mauvaise santé, il recevait les visiteurs d'un air joyeux, et les écoutait aussi longtemps qu'ils le voulaient. Il arrivait parfois que des jeunes gens timides, après avoir ouvert sa porte, reculaient au lieu d'avancer; alors il allait à eux, les prenait par la main, et se montrait si caressant, que leur crainte faisait place à une douce assurance. Obligé souvent de se jeter sur son lit pour remédier à ses défaillances, il n'en recevait pas moins tous ceux qui se présentaient, et ne souffrait pas qu'un seul se retirât sans être satisfait. Ayant appris, un jour, que Gallonio avait empêché quelqu'un d'entrer, parce qu'il était occupé d'une affaire importante, il s'en plaignit en disant : « Ne vous ai-je pas prévenu que je veux être à tous et toujours, sans réserve d'aucun temps ni d'aucune affaire? Pourquoi donc me désobéissez-vous ainsi? » Il n'était jamais plus content que lorsqu'il recevait des visites importunes: c'était alors qu'il se montrait plus affable et plus obligeant. Un de ses disciples le suppliant

de se réserver quelques heures de repos : « Vous ignorez sans doute, répondit-il, que mes meilleurs enfants sont les fruits de mes veilles et de mes fatigues? »

Ce travail continuel à l'église et à la maison ne suffisait pas à sa charité ; on le voyait courir partout où il y avait quelque bien à faire. Pour retirer un pécheur du bourbier, il partait par les vents et la pluie, le froid et les chaleurs excessives, sans être demandé, sans être attendu, comptant pour rien sa peine et les dommages de sa santé. On vint lui dire un jour qu'un jeune homme d'une naissance illustre avait conçu pour une femme une passion qui le perdait. Il partit aussitôt, par un temps affreux, pour travailler à la conversion de ce pauvre pécheur. Ce n'était pas chose facile; car ses parents et ses amis et des princes même n'avaient pu réussir à briser ses fers ; mais où est le cœur qui puisse résister aux éloquentes insinuations de la charité d'un saint? Philippe fit si bien par ses raisons et ses prières, qu'il éteignit dans cette âme le feu qui la brûlait, et en obtint la promesse d'une rupture éclatante. Elle eut lieu en effet, et, pour la rendre définitive, le jeune pénitent prit la résolution de ne pas même passer dans la rue où cette femme avait sa maison. Il y fut tellement fidèle, que, partant un jour pour la campagne avec un prince, il descen-

dit de voiture à l'entrée de cette rue abhorrée, et alla le rejoindre par un autre chemin.

Il ne faut pas s'étonner si, par un zèle aussi actif, aussi tendre, aussi doux, employé pendant quarante ans, l'homme de Dieu fit des conquêtes innombrables. Il se trouva néanmoins des hommes graves et pieux qui blâmèrent son zèle comme désordonné, et lui en firent parfois des reproches assez amers. L'homme de Dieu était trop humble pour chercher à se défendre; mais l'expérience se chargea de justifier ses moyens. Tout le monde en effet remarqua que ses censeurs, avec leurs principes rigides, étaient loin de procurer le bien des âmes comme le faisait Philippe avec sa charité. Parmi ces derniers était Thésée Rapsa, un des prêtres de la maison de Saint-Jérôme. L'austérité de son naturel contrastait fort avec la douce charité de notre saint : aussi blâmait-il hautement la facilité de ce dernier au tribunal de la pénitence; mais on put bientôt juger de quel côté était le bon droit. Thésée avait eu d'abord une foule de pénitents des deux sexes; puis la sévérité de ses principes fit disparaître peu à peu les hommes de son tribunal, et il finit par n'avoir plus que des femmes. Le troupeau de Philippe, au contraire, allait toujours croissant, en hommes surtout, et ils faisaient sous sa conduite des progrès remarquables.

Il ne faut pourtant pas croire qu'il fit de sa charité un emploi aveugle et sans discernement. Il savait la tempérer, quand l'exigeait la prudence, et user au besoin d'une juste sévérité. On vint l'appeler un jour auprès d'un criminel condamné au dernier supplice, et qui, dans son désespoir, ne voulait point subir patiemment son sort. Plusieurs religieux avaient épuisé les exhortations pour le fléchir, mais en vain. Lorsque Philippe entra dans la chapelle, ce misérable courait d'un endroit à l'autre, s'agitant comme un furieux et poussant des cris déchirants. L'homme de Dieu ayant fait sortir les gardes, le saisit d'un bras vigoureux, et le renversant sur le pavé, lui dit d'une voix terrible : « Tais-toi. » Ce ton d'autorité lui imposa de telle sorte qu'il devint doux comme un agneau. Il demanda à se confesser, et bientôt après il marcha volontairement à la mort avec le plus vif repentir de ses crimes.

CHAPITRE XVI.

Saintes industries du serviteur de Dieu pour prémunir les jeunes gens contre les vices.

Quoique la charité de Philippe fût universelle, et que son zèle s'étendît à tous sans distinction, cependant les jeunes gens excitaient plus vivement sa sollicitude, et il faisait tout au monde pour les préserver du vice et les former à la vertu. C'est qu'il savait combien il importe de bien commencer, selon cette parole de l'Esprit-Saint au livre des Proverbes : « L'homme ne quittera point » dans sa vieillesse la voie qu'il aura prise au dé- » but de sa vie. » Dévoué donc à cet âge si intéressant, il oubliait le sien, et trouvait des forces dans sa charité pour travailler au bien de leurs âmes. Ce travail ne se bornait pas à les confesser et à les instruire : il portait la condescendance jusqu'à quitter Dieu pour les réjouir et les amuser. On voyait ce vénérable vieillard parcourir les rues de Rome environné d'une troupe de jeunes gens, se prêtant avec une affabilité touchante à tout ce dont il leur plaisait de l'entretenir, et

montrant par son air joyeux le plaisir qu'il prenait à leur être agréable. Il les conduisait dans la campagne et les excitait à s'amuser comme des enfants ; pendant quelque temps, il les regardait faire ; puis, s'éloignant peu à peu, il cherchait un endroit solitaire où il pût méditer tout à son aise, ou lire quelque chose du Nouveau-Testament qu'il portait partout avec lui.

S'il venait à remarquer que quelqu'un d'eux tardât à venir se confesser, ou ne parût pas aux exercices de l'Oratoire, il le faisait appeler près de lui, provoquait par sa bonté l'aveu de ce qui avait donné cause à cette infidélité, et y remédiait si efficacement, que le jeune homme se sentait animé d'une ferveur toute nouvelle.

Les résultats heureux de son ministère auprès de la jeunesse persuadèrent à tous qu'il avait reçu de Dieu un don particulier pour la former à la vertu. De là cette confiance des supérieurs des différents ordres à lui confier leurs novices en toute sécurité. Le supérieur de la Minerve, par exemple, lui livrait les siens aussi souvent qu'il les demandait, bien convaincu du profit qu'ils retiraient de ses leçons et de ses exemples. Le saint homme allait donc les prendre de temps en temps, et faisait avec eux la visite des églises ; ensuite il les menait dans les jardins d'une villa où ils faisaient une frugale collation. Je ne sais si le plaisir de ces

jeunes gens était plus vif que celui du bienheureux père ; il allait et venait autour d'eux le sourire sur les lèvres, et leur disait : « Mangez, mes enfants, mangez sans scrupule ; votre joie me récrée et votre appétit me nourrit. » Après le repas, il les faisait asseoir devant lui sur l'herbe en demi-cercle et leur adressait une touchante exhortation à la pratique des vertus, et surtout à la persévérance. « Oh! oui, leur disait-il, aimez, chérissez votre vocation ; conservez-la avec le plus grand soin, car c'est assurément de tous les bienfaits de Dieu le plus considérable. Non-seulement je le crois comme je vous le dis ; mais je le sens. » Ces jeunes novices, enflammés par de tels discours, s'en retournaient tout joyeux à leur monastère et pleins d'un zèle nouveau pour leur progrès dans la perfection.

On aurait peine à croire jusqu'à quel point il poussait la patience à l'égard des jeunes séculiers pour les gagner à Jésus-Christ. Enhardis par son extrême bonté, ils ne mettaient nulle discrétion dans le nombre et la durée de leurs visites, et pendant que ceux qui étaient dans sa chambre lui faisaient supporter leur arrogance ou leurs inepties, ceux qui étaient à la porte s'y mettaient à l'aise comme dans une place publique, criant à tue-tête et riant aux éclats, et le saint souffrait tout cela avec une égalité d'âme vraiment admira-



ble. Il arriva parfois que d'autres pères, indignés de leur licence, les en reprirent sévèrement. Ils s'en plaignirent au saint homme qui ne manqua pas de les protéger contre leurs censeurs. « Permettez, dit-il à ces derniers, que ces enfants s'amusent comme ils l'entendent ; quant à vous, passez votre chemin, si vous n'aimez mieux prendre part à leur joie. » Il les engageait même à jouer au palet dans son corridor, de peur que l'ennui leur fît perdre patience.

Un noble qui venait le voir souvent, agacé par le bruit que faisaient ces jeunes gens, lui demanda un jour comment il pouvait supporter un pareil vacarme : « Ce n'est rien, répondit le saint homme ; s'il leur prenait fantaisie de sauter sur mon dos, je le souffrirais de bonne grâce, pour les empêcher de commettre des péchés. » Un homme du grand monde, sur le déclin de ses jours, disait à un ami, non sans verser beaucoup de larmes : « Il est un aveu que je ne puis refuser à la gloire du bienheureux, c'est que, pendant tout le temps que j'eus le bonheur de l'avoir pour guide de ma jeunesse, je ne commis pas un seul péché mortel ; mais à peine l'eus-je perdu, que je perdis mon innocence, et devins le jouet du vice de l'impureté. »

Ce sage directeur ne souffrait pas que ses jeunes disciples s'abandonnassent à la tristesse.

Lorsque quelqu'un d'eux paraissait plus sombre qu'à l'ordinaire, il lui en demandait la cause, ou lui donnait un petit soufflet, en disant : « Soyez joyeux. » Il avait reconnu, par une longue expérience, que la dilatation du cœur est aussi favorable que la mélancolie est hostile au progrès dans la vertu : c'est pourquoi il montrait à ceux qui l'abordaient avec un air ouvert et joyeux une bienveillance toute particulière. Je rapporterai à ce sujet un trait fort intéressant.

Deux jeunes religieux Capucins étant venus un jour le voir, il crut remarquer dans l'un plus de dispositions à la vertu que dans l'autre; mais comme cette appréciation ne reposait que sur l'inspection de leurs visages, il voulut s'assurer si son coup d'œil ne le trompait pas. En conséquence, il profita de l'occasion que je vais dire pour les mettre à l'épreuve. Celui dont il jugeait plus favorablement ayant fait l'inconvenance de cracher par terre, il lui reprocha vivement son inurbanité, en disant : « Quel homme êtes-vous donc? Et comment se fait-il que vous sachiez si mal vivre? Je ne conçois pas comment on a pu faire un religieux d'un être aussi grossier. » Le jeune Capucin ne paraissant pas fort ému de cette apostrophe, il fit semblant d'être exaspéré, et prenant un de ses souliers, comme pour le lui jeter à la tête, il lui dit : « Sortez d'ici, homme

rustique et mal élevé. » Celui-ci non-seulement reçut sans colère cette invective outrageante, mais il ne perdit rien de son calme et de sa gaîté. Il n'en était pas de même de son compagnon ; mais Philippe ne fit pas semblant d'y prendre garde, et continuant son expérience, il dit au premier : « Quittez ce manteau que vous portez ; c'est un vêtement d'honneur dont vous êtes indigne. — Vous avez bien raison, mon père, répondit le religieux en obéissant ; non-seulement je déshonore ce manteau par ma grossièreté, mais j'ai assez d'embonpoint et de chaleur naturelle pour n'en avoir que faire ; » ensuite il se mit à genoux, et demanda pénitence au serviteur de Dieu. Celui-ci lui commanda des choses ridicules qu'il exécuta avec une tranquillité parfaite ; cependant le bienheureux, pour compléter l'épreuve, le regarda de travers, et lui jetant son manteau, le congédia. Le bon religieux s'en fut triomphant de joie suivi de son compagnon qui faisait triste figure. Arrivés au bas de l'escalier, Philippe les rappela, et prenant l'humble religieux dans ses bras, lui dit : « Continuez, mon fils, à garder votre sainte joie : c'est bien la meilleure voie pour arriver à la perfection que Dieu vous destine. »

Autant ce saint homme aimait dans ses disciples la joie qui vient de l'Esprit-Saint, autant il

désapprouvait la dissipation et la légèreté. « Ceux qui visent à la perfection, disait-il, ne sauraient trop se prémunir contre ce défaut, car il détruit les grâces reçues et s'oppose à ce qu'il en vienne de nouvelles. » En conséquence, il veillait avec grand soin à préserver ses disciples de la cause qui le produit, c'est-à-dire de l'oisiveté. « Ne demeurez jamais, leur disait-il, dans une molle inaction; c'est la peste de la jeunesse. Si vos devoirs d'état ne suffisent pas à remplir vos journées, vous pouvez les suppléer par d'innocentes occupations : faites vos lits, balayez vos chambres, changez vos meubles de place, enchaînez des chapelets, ou bien lisez, écrivez, ce qui vaut mieux encore. » Ses exemples venaient à l'appui de ses leçons; car, à quelque heure qu'on vînt le voir, jamais on ne le trouvait sans être occupé.

Il exigeait de ces chers jeunes gens un fréquent usage du sacrement de pénitence; mais il ne se montrait pas aussi facile à les admettre à la communion. Il fallait qu'ils s'y préparassent par des exercices spirituels qu'il avait soin de leur prescrire; encore arrivait-il souvent que, lorsqu'ils venaient à la messe pour jouir de ce bonheur, il les remettait à un autre temps, en leur indiquant quelques nouvelles pratiques. Quelqu'un lui demandant un jour la raison de cette conduite, il répondit 1°. que la communion est, assez sou-

vent, une occasion de graves tentations auxquelles il n'est pas rare que les jeunes gens succombent ; 2°. qu'ils reçoivent ce sacrement avec trop peu de révérence, quand on les y admet trop facilement ; 3°. que la meilleure préparation est le désir, selon cette parole de l'Écriture : « Vous qui avez » soif, venez aux eaux ; » et que les délais sont le plus sûr moyen d'exciter cette soif brûlante.

CHAPITRE XVII.

Combien il était habile à assister les mourants.

Lorsque quelqu'un de ses enfants spirituels venait à tomber malade, le saint homme quittait tout pour lui porter les consolations dont il avait besoin. Voici sa méthode dans ces sortes de visites : il se mettait à genoux en entrant dans la chambre, priait pour le malade, et engageait les personnes présentes à en faire autant. Il l'exhortait ensuite à bien profiter de ses souffrances et lui en indiquait les moyens. Ses visites étaient courtes, mais fréquentes, et d'autant plus multipliées que les besoins de la personne lui sem-

blaient plus graves. Si la maladie venait à tourner à la mort, il ne quittait plus le moribond, le consolait, le fortifiait, lui fournissait des armes contre les tentations de l'esprit des ténèbres, et faisait tout cela avec un succès merveilleux. Citons des faits.

Parmi ses disciples les plus dévoués et les plus pieux se trouvait un habile maître de musique, nommé Sébastien. Ce pauvre jeune homme étant malade à l'extrémité, le démon lui apparut sous une forme terrifiante, et n'omit rien de ce qui pouvait détruire l'espérance dans son cœur. Il résista d'abord à ses insinuations perfides; mais ses forces s'épuisèrent et le courage lui manqua. Alors il se mit à faire des lamentations déchirantes : « Que je suis à plaindre, s'écriait-il! Plût à Dieu que je ne fusse jamais né! Il eût mieux valu pour moi rester à jamais dans le néant que de recevoir la vie pour être jeté dans les flammes éternelles. Voilà pourtant le sort affreux qui m'est réservé, car je n'ai plus aucune espérance de mon salut. » Le curé de la paroisse, averti de son état, accourut près de lui; mais l'infortuné ne voulut ni le voir ni l'entendre. Il détourna les yeux, et dit avec une sorte de fureur : « Délivrez-moi de votre inutile présence; vous ne pouvez rien pour moi : je suis perdu. » Le curé se retira, et le malade reprit ses tristes lamentations qui durèrent deux

heures. Enfin quelqu'un eut la bonne pensée de recourir à Philippe. Le bienheureux, pénétré de compassion, partit aussitôt. En ouvrant la porte de la chambre, que le malade remplissait des cris de sa douleur, il dit d'une voix imposante : « Qu'est-ce donc que cela, mon fils ? Que signifient ces vociférations ? » Puis s'approchant de son lit, il mit la main sur sa tête en disant : « Rassurez-vous. » A ce mot, le malade se tut, et dit avec force : « Le diable a peur; le voilà qui s'enfuit : oh! que le P. Philippe est puissant ! quelle admirable vertu ! Vive Jésus ! vive Philippe ! Je dois ma délivrance à ce bon père. Sans lui, je tombais au fond des enfers. » Il se confesse et reçoit l'absolution ; transporté de joie, il entonne un cantique de l'Oratoire où se trouvait cent fois le nom de Jésus. Puis, levant les yeux au ciel, il s'écrie : « Voici les anges, voici les archanges ; » et, en disant cela, il expire entre les bras de son saint directeur.

Persiano Rosa, qui, sous la conduite du serviteur de Dieu, avait acquis une perfection éminente, étant tombé dangereusement malade, fut assailli d'horribles tentations. Dans son effroi, on le voyait se munir du signe de la croix et détourner les yeux. On court avertir Philippe qui vole aussitôt au secours du moribond. Celui-ci lui dit d'une voix plaintive : « Saint Philippe, priez pour

moi, et chassez ce gros chien noir dont l'aspect est si terrible et qui cherche à me dévorer. » Le saint homme tombe à genoux, invite les assistants à en faire autant, et récite avec eux l'Oraison dominicale et la Salutation angélique. A peine ces courtes prières sont-elles achevées, que le malade s'écrie : « *Deo gratias*, le chien n'est plus ici; il fuit épouvanté. » Philippe se lève, asperge le malade et le bénit. Il ne faut rien de plus pour lui rendre la paix et la sérénité. Deux jours se passent dans le calme, et il meurt plein d'espérance.

Gabriel Tana, jeune homme de dix-huit ans, d'une piété vraiment exemplaire, tomba malade et se vit abandonné par les médecins; cependant il ne voulut point croire à sa fin prochaine. Trompé par le démon, il éprouvait un désir de la vie qui occupait toutes ses pensées et ne lui permettait pas de se préparer à la mort. Son saint confesseur, appelé par la famille qui déjà pleurait sa perte, vint le voir, et lui demanda comment il se trouvait : « Je vais beaucoup mieux, mon père, lui dit-il en souriant, et je regarde maintenant ma guérison comme certaine; veuillez m'aider par vos saints sacrifices à en rendre grâces au Seigneur. Le bienheureux père, que Dieu avait instruit par révélation de sa mort prochaine, apercevant la ruse du démon, répon-



dit : « Veuillez me remettre votre volonté, afin que je l'offre à Dieu avec la victime sainte ; vous direz ensuite au démon, lorsqu'il cherchera à vous rattacher à la vie : Je n'ai plus de volonté, car j'en ai fait à Jésus-Christ le sacrifice. » Sur sa réponse affirmative, le saint dit aux assistants : « Je vais à l'autel, unissez-vous à moi pendant que j'offrirai pour ce cher enfant la victime sans tache. »

Après sa messe, étant revenu près du malade, il le trouva entièrement changé; au désir de la vie avait succédé le désir de la mort, et il ne cessait de répéter ces paroles de l'Apôtre : « Je veux mourir pour vivre avec Jésus-Christ. » Philippe lui ayant présenté le crucifix, il le baisa amoureusement et l'arrosa de ses larmes; puis, se tournant vers ses amis, il les conjura de donner à Dieu toutes leurs affections, et de fouler aux pieds les vanités du monde. « Croyez-moi, leur dit-il, non-seulement je meurs sans regret, mais je désire la mort pour monter au ciel; ainsi, mon père, dit-il à Philippe, ce n'est plus la vie que je vous prie de demander à Dieu pour moi, c'est ma prompte dissolution, c'est mon départ de ce triste lieu d'exil pour m'en aller dans ma patrie ; obtenez-moi, je vous en supplie, obtenez-moi cette grâce le plus vite possible. » Il demeura dans ces sentiments jusqu'au soir, et lorsque le

père prit congé de lui, il lui dit encore : « J'ai hâte, mon père, d'aller en paradis : oh! par pitié, veuillez prier pour que mon désir s'accomplisse. » — Mais, mon fils, répondit le saint homme, si Dieu voulait prolonger votre vie jusqu'à la vieillesse, est-ce que vous auriez peine à vous soumettre à sa sainte volonté? » — « Je m'y soumettrais sans doute, reprit le malade, mais il vaut mieux que je m'en aille, et vous pouvez m'obtenir cette grâce. Demandez-lui que je meure avant minuit; n'est-ce pas, vous me le promettez? » — « Oui, mon fils, répondit le bienheureux père, je vous promets de demander et d'obtenir. »

Le bon jeune homme eut peine à contenir sa joie; mais il n'était pas au bout de ses épreuves, et le saint crut devoir l'en avertir. « Il y a loin encore d'ici à minuit, lui dit-il, et je prévois que le démon va revenir à la charge. Soyez sur vos gardes, et n'oubliez pas que vous avez fait à Dieu le sacrifice de votre volonté. Pourvu que vous ne reveniez pas sur cette donation vous pouvez être sans crainte : Jésus-Christ combattra pour vous ce dangereux ennemi et le vaincra. » Pour mieux assurer son triomphe, il lui prédit les diverses tentations qu'il allait avoir à supporter. Ensuite il le quitta afin de prier pour lui avec plus de liberté; mais en s'en allant, il laissa Salviato et Taurusio, et leur recommanda de venir lui rendre compte

de ce qui arriverait d'extraordinaire. Une heure s'était à peine écoulée, lorsque le démon commença la bataille, et voici de quelle façon : Ses deux amis récitaient près de son lit les prières des agonisants ; quand ils en furent à ces paroles : De la mauvaise mort, délivrez-le, Seigneur, il se mit à rire et leur dit : « Celui qui a Jésus-Christ dans le cœur ne doit pas craindre une mort semblable. » L'illusion ne fut pas longue, car, reconnaissant aussitôt en cela une suggestion de l'esprit d'orgueil, il s'écria : « Priez pour moi, mes frères, le démon a fait pécher ma langue ; mais ce que je viens de dire n'est pas dans mon cœur. »

Jusque-là il avait eu continuellement à la bouche le saint nom de Jésus ; c'était sa consolation et son espérance, et il avait prié ses pieux amis de lui rappeler quand il l'oublierait. Le démon à qui ce nom sacré déplaît fort, entreprit de le bannir de ses lèvres ; d'abord il le lui fit oublier de telle sorte qu'il le cherchait en vain, et quand il le retrouvait, sa langue embarrassée ne pouvait le produire. Désolé de cette privation, il dit à ses amis : « Secourez-moi, mes frères, secourez-moi : je ne puis plus prononcer .... » — « Quoi, lui demandèrent ceux-ci ? Le nom de Jésus, sans doute ? » Il fit un signe affirmatif, et ajouta : « Quelle atroce tentation est donc celle-là, qui m'empêche

de recourir à ce nom de Jésus qui fait mes délices? » Là-dessus, il se mit à le répéter plusieurs fois, en se plaignant de ne pouvoir le proférer. Cette tentation le tourmentait au point de le faire suer à grosses gouttes; alors on envoya chercher Philippe dont la vue réjouit fort le malade, et la tentation s'évanouit.

Cependant ce ne fut pas une victoire décisive; car, au même instant, le démon changeant de rôle, lui livra deux nouveaux assauts, l'un dirigé contre sa foi, l'autre contre son abandon à la volonté divine. Dans son effroi, il se tourna vers Philippe et lui dit : « Secourez-moi, mon père, il me semble que je ne crois plus aux vérités du salut, et que je veux vivre. » — « Méprisez, mon fils, lui dit le bienheureux, les tromperies de cet esprit de mensonge, et dites avec moi : Je crois, je crois. » Il le dit très-nettement; mais l'illusion qui se faisait dans son esprit lui persuada qu'il les prononçait mal, et que d'ailleurs il ne croyait pas. Alors Philippe fit réciter le symbole par les assistants, et l'engagea à faire de même à voix basse. A ce coup le démon rendit les armes, et le malade se sentit si bien fortifié qu'il osa insulter son adversaire, en disant : « Que tu le veuilles ou ne le veuilles pas, je crois et croirai jusqu'à mon heure dernière. » Ensuite il éprouva une fatigue extrême dont l'esprit infernal crut

pouvoir profiter en le poussant au désespoir. Pour cela il lui apparut sous une figure horrible. A ce spectacle, le pauvre jeune homme changea de couleur, et donna des signes de son épouvante, en détournant la tête et en s'approchant autant qu'il put de son confesseur. Puis, faisant un effort, il s'écria d'un ton lamentable : « Malheureux que je suis, combien de péchés! combien de crimes! Seigneur, ayez pitié de moi. Mon père, chassez ces chiens hideux qui m'environnent et veulent me mettre en pièces. Philippe, avec sa confiance accoutumée, plaça ses mains sur la tête du malade, et dit à l'esprit infernal : « Comment oses-tu, esprit immonde, résister si opiniâtrément à la divine grâce? Je t'ordonne au nom de Jésus-Christ, que mes mains ont touché ce matin à l'autel, de fuir à l'instant, et de laisser désormais ce chrétien tranquille. Et vous, mon fils, ajouta-t-il, reprenez courage, et dites avec moi : Disparaissez vous tous, artisans des crimes de la terre, coupables auteurs de tous les péchés. Pourquoi, mon fils, vous abandonnez-vous à la crainte? Si vous avez beaucoup offensé Dieu, Jésus-Christ est mort pour vous, et vous a racheté au prix de tout son sang; entrez dans la plaie de son cœur, cachez-vous dans ses sacrées blessures, vous y serez en sécurité. » Après ces paroles, le bienheureux se mit à genoux et pria. Sa prière fut puis-

sante, car presque aussitôt le malade s'écria : « Aidez-moi à remercier Dieu, mes frères, les chiens s'en vont; Philippe les chasse. Oh! comme ils fuient! comme ils disparaissent! » Et il indiquait du doigt le lieu de leur disparution. « Enfin, ajouta-t-il, la victoire est à nous. Je pourrai maintenant prononcer le doux nom de Jésus tout à mon aise; oui, je le prononcerai mille et mille fois pour ma consolation et mon salut. »

En parlant ainsi il regardait amoureusement le crucifix et répandait de douces larmes. Tournant ensuite ses yeux sur ses amis, il leur dit d'un ton qui pénétra leurs cœurs : « Quelles vives lumières viennent d'éclairer mon âme! Ah! je comprends aujourd'hui ce que notre bon père nous a dit tant de fois, que nous ôtons au Créateur toutes les affections que nous donnons aux créatures; aimez donc, mes frères, je vous en conjure, aimez donc Dieu seul et de tout votre cœur. » A ces mots, prenant le crucifix, il fixa sur lui des regards embrasés, le baisa avec amour, et étendant le bras, dit d'une voix plus élevée : « Vive Jésus par toute la terre! vive Jésus éternellement! » Philippe voyant qu'il s'exténuait, lui imposa silence en disant : « C'est assez, mon fils, c'est assez; abandonnez à Dieu le soin de votre âme. Le jeune homme obéit et se tut. Les médecins voyant l'énergie qu'il avait encore, pré-

tendirent qu'il vivrait jusqu'au lendemain. « Vous vous trompez, leur dit Philippe, il mourra au moindre mouvement qu'il voudra faire. » Effectivement, moins d'une demi-heure après, ayant essayé de se tourner sur le côté droit, l'effort qu'il fit amena la catastrophe. Il regarda son bienheureux père, prononça le nom de Jésus, et rendit le dernier soupir.

Jacques Marmita, autre disciple du saint, non moins vertueux que Tana, paya comme lui le tribut à la faiblesse humaine. Saisi d'une fièvre ardente, qui le réduisit bientôt à l'extrémité, la vue de la mort le plongea dans une douleur inconsolable. Philippe averti de son état, vint à son aide, et lui dit : « Qu'est donc devenu, mon fils, votre ancien courage ? Invoquez le Seigneur et dites-lui : O Dieu ! notre refuge et notre force, notre appui dans les tribulations, » — « qui nous ont trop accablé, » reprit le malade en achevant le texte. Le saint homme, jugeant par là combien peu il était résigné, s'efforça de le consoler et surtout de l'amener à conformer sa volonté à la volonté divine. Il y réussit si bien, que le malade reprit sa sérénité, et mourut content et joyeux.

Un père français de l'Oratoire, nommé Nicolas Gigli, s'était rendu fort cher à notre bienheureux par ses vertus peu communes. Il tomba malade,

et le mal fit de tels progrès qu'il ne laissa plus aucun espoir de le conserver. Il en était là lorsqu'un jour on entendit dans la maison un bruit effroyable ; Philippe, qui se trouvait dans sa chapelle, appela le P. Consolini, et lui dit : « Allez promptement à l'infirmerie, et revenez me dire ce qui s'y passe. » Il s'y rendit en toute hâte, et trouva le P. Nicolas dans une joie difficile à décrire ; il tenait ses mains élevées vers le ciel et disait : « Grâces soient rendues au Seigneur : il est venu, il s'en est allé, il est vaincu. » Consolini retourna près du saint homme qui, après son récit, répondit : « Dieu soit béni, tout va bien. » Un peu plus tard il fut voir le malade qui en l'apercevant lui dit : « Hélas ! mon père, j'ai vécu jusqu'à ce jour sans vous connaître ; pourquoi faut-il que je commence si tard à apprécier vos vertus ? » Il paraît qu'il était redevable à ce saint homme de la victoire qu'il venait de remporter sur le monstre infernal, et que Dieu le lui avait fait connaître. Je pourrais ajouter beaucoup d'autres traits semblables, mais c'est assez sur ce sujet.

CHAPITRE XVIII.

Efficacité de ses conseils contre les tentations et les scrupules.



SA charité était si bien connue que les âmes tentées ou affligées venaient à lui comme par instinct, et jamais elles ne le quittaient sans un vrai soulagement ou une entière délivrance. Laissons parler les faits.

Un noble de Policiano était agité par une tentation aussi importune que dangereuse. Son confesseur ne pouvant réussir à l'en délivrer ni à l'établir dans des dispositions rassurantes, lui dit un jour : « Je ne connais qu'un médecin qui puisse vous guérir, c'est le P. Philippe ; si vous voulez m'en croire, vous aurez recours à lui. » Docile à ce conseil, il fut trouver le saint homme, lui découvrit sa maladie et le conjura d'y apporter remède. Chose admirable ! il sentit tout à coup ses craintes se dissiper et son courage renaître. « Je suis guéri, mon père, » s'écria-t-il joyeux et reconnaissant. Il l'était si bien en effet, que la tentation ne revint plus dans la suite.

Un jeune soldat, pénitent de notre saint, fut assailli d'une tentation des plus dangereuses. Il venait de se marier tout récemment, lorsqu'il s'aperçut qu'un laquais de grand seigneur passait fréquemment devant sa maison et ne manquait pas de regarder aux fenêtres. Saisi d'un accès de jalousie, il l'attendit un jour au passage et lui dit, d'un air menaçant, qu'il eût à prendre désormais une autre direction. Le laquais répondit qu'il n'en ferait rien, et continua, en effet, à passer selon sa coutume. Le soldat, dont cette opiniâtreté attisait la colère, en augmentant sa jalousie, prit la résolution de le tuer. Sur ces entrefaites arriva je ne sais quelle solennité pour laquelle il avait coutume d'aller à confesse. Sa passion l'y disposait mal ; aussi eut-il envie de s'en abstenir ; mais la grâce triompha dans cette lutte. Il fut donc se mettre aux genoux du père, et avec sa franchise militaire, commença par lui faire l'aveu de sa criminelle résolution. « Allez, allez, mon fils, lui dit le confesseur, en passant la main sur sa tête, selon son usage, c'est une mauvaise disposition que celle-là : vous reviendrez une autre fois. » Cet homme, au même instant, sentit une joie intérieure qui éteignit le feu de sa passion, et lui rendit sa première tranquillité. « C'en est fait, se dit-il à lui-même, le laquais peut passer désormais tant qu'il voudra. » Mais, soit hasard,

soit nouvelle grâce, le laquais ne revint plus. Le soldat continua à se confesser au bienheureux pendant trente ans, et devint un saint sous sa conduite.

Un autre pénitent de Philippe refusait de pardonner une injure que quelqu'un lui avait faite. Le saint homme voyant que tous ses raisonnements n'aboutissaient à rien, prit son crucifix et dit à ce pécheur endurci : « Voyez et considérez l'exemple que vous a donné ce bon Maître ; non-seulement il pardonna à ceux qui le crucifiaient, mais il se fit leur intercesseur auprès de son Père : Mon Père, s'écria-t-il, épargnez-les, ils ne savent ce qu'ils font. Vous récitez chaque jour, ajouta le saint homme, l'Oraison dominicale ; ne comprenez-vous donc pas, misérable, que vous demandez, non votre pardon, mais votre condamnation? Mettez-vous à genoux devant cette image de votre Dieu mourant, et dites-lui : Seigneur Jésus, c'est trop peu pour mon salut que vous soyez mort une fois au milieu des tortures, mourez de nouveau, si vous voulez obtenir de moi que je pardonne à mon ennemi. » Ces paroles furent dites d'une manière si touchante, que le jeune homme resta muet et saisi d'un tremblement universel. Lorsqu'il eut recouvré l'usage de la parole, il dit à Philippe en pleurant aux sanglots : « Je pardonne, mon père, je pardonne à ce

frère, et je ferai pour lui tout ce qu'il vous plaira. »

Pierre Focili étant venu un jour trouver le saint homme pour se confesser, celui-ci refusa de l'entendre et le reprit fortement de je ne sais quelle désobéissance. Ce jeune homme, dont l'orgueil était encore tout vif, fut fort blessé de cette réception, et se dit en lui-même : « Qu'est-ce que cela signifie? croit-il donc que je ne saurai pas trouver dans Rome un confesseur qui le vaille? » Il sortit tout en colère et fut se confesser à un père de la compagnie de Jésus. Cela fait, il fut saisi d'un trouble si profond et d'une tristesse si amère, qu'il ne put plus retrouver aucun repos. Deux jours après, Philippe lui ayant fait dire qu'il voulait le voir, il sentit renaître la joie dans son âme. Arrivé près du saint homme, il lui demanda pardon de sa révolte en fondant en pleurs; promit de lui obéir désormais en tout, et tint parole.

Elisabeth, comtesse de Tipherne, était tourmentée depuis quatre mois par je ne sais quelle tentation violente qui ne lui laissait de repos ni le jour ni la nuit. Ange Vellio, son confesseur, voyant qu'il ne pouvait l'en délivrer, lui conseilla d'aller ouvrir son cœur au P. Philippe. Elle le fit; et quel fut son étonnement d'entendre cet homme de Dieu lui parler de sa peine avant qu'elle eût

ouvert la bouche. « Vous êtes bien malheureuse, ma fille, lui dit-il, car cette tentation qui vous poursuit est pénible et dangereuse; consolez-vous cependant, je vais aller dire la messe à votre intention, et j'espère qu'elle vous délivrera. » Effectivement, pendant qu'il célébrait, le démon lâcha prise, et cette tentation ne revint plus dans la suite. Heureuse et reconnaissante, elle donna à son bienfaiteur toute sa confiance, et ne voulut plus avoir d'autre confesseur que lui.

Lorsque Sixte-Quint monta sur le Saint-Siége, Gérard Caraccio, qui désirait vivement devenir son pharmacien, rencontra, en Bernardin Cotta, un rival redoutable. De leurs prétentions opposées naquit entre eux une violente discorde, qu'ils résolurent de terminer les armes à la main. La sœur de Gérard, épouvantée de ce projet homicide, se rendit de grand matin à l'Oratoire pour consulter le P. Bordini, son confesseur. Ne le trouvant pas, elle s'adressa à Philippe et lui fit part de sa sollicitude. « Tranquillisez-vous, lui dit le bienheureux, ce que vous craignez n'arrivera pas. » — « Mon père, ajouta cette pieuse femme, je voudrais faire dire trois messes pour cette affaire. » — « C'est très-bien, répondit-il, et moi aussi je vais en dire une à votre intention; du reste ayez bon courage : votre désir est louable et Dieu l'accomplira. » Consolée par ces douces

paroles, elle voulut entendre sa messe, après quoi elle retourna chez elle. Quel fut son étonnement, de voir son frère triomphant de joie? Il venait d'apprendre à l'instant même que son rival renonçait à sa prétention. « C'est un miracle du P. Philippe, lui dit-elle; avant de dire la messe pour cette affaire, il m'en a garanti le succès. » — « Cela ne me surprend pas, répondit Gérard, en versant des larmes; car j'ai toujours regardé cet homme comme un saint; mais aujourd'hui je le crois mieux encore, et tant que je vivrai, il sera tel à mes yeux. »

Jean-Baptiste Magnano, camérier du pape Grégoire XIII, venait de perdre au jeu une somme énorme, ce qui le mettait presque au désespoir. La Providence voulut qu'en s'en allant il fit la rencontre du saint homme. Celui-ci ne le connaissait pas même de vue; cependant il l'arrêta en le prenant par la main, et lui dit : « La perte que vous venez de faire n'est pas sans remède; suivez-moi afin que je vous confesse, et vous verrez ce que Dieu veut faire en votre faveur. » Il le mena dans l'église de Saint-Jérôme et reçut ses accusations. C'en fut assez pour rétablir la paix et la joie dans son âme, et il ne tarda pas à rétablir sa fortune en s'abstenant du jeu.

Un jeune ecclésiastique de Rome, ayant appris

la triste nouvelle que son père avait été pris par les voleurs, courut à l'Oratoire pour le recommander aux prières de Philippe. Celui-ci venait de dire la messe et déposait ses habits sacrés, lorsque le jeune clerc entra dans la sacristie. Après avoir écouté le récit de sa peine, avec cette compassion qui lui était ordinaire, il répondit : « Ayez bon courage, mon fils, il ne sera fait aucun mal à votre père. » Cependant une lettre lui apprit ce jour-là même que s'il n'envoyait aux voleurs mille cinq cents écus, son père serait mis à mort. Le pauvre jeune homme ne sachant où les prendre, retourna près du saint et lui fit part de son embarras. Celui-ci ne voyant de remède que dans un miracle, projeta de l'obtenir; mais pour ne pas en avoir la gloire, il dit au jeune homme : « Allez recommander cette affaire aux prières des Capucins. » Il fit ce qui lui était commandé, et quelques jours après, les voleurs rendirent sans rançon la liberté à son père.

Une princesse italienne souffrait depuis dix ans d'une peine de cœur qui lui rendait la vie amère. Philippe l'ayant su, peut-être par révélation, lui écrivit une lettre consolante. A peine l'eut-elle lue que son chagrin s'évanouit, et fit place à une joie si douce, qu'elle ne l'aurait pas échangée, disait-elle, pour un royaume. Depuis lors, elle ne cessa de publier les louanges du saint et de répéter

que c'était à lui, après Dieu, qu'elle devait son bonheur.

Prudence Diaz, noble dame espagnole établie à Rome, y menait la vie la plus malheureuse; aigrie par une longue suite de calamités, elle ne jouissait d'aucun repos, ne voulait voir personne et se fâchait à la moindre occasion. Un jour que sa mélancolie la tourmentait plus encore que de coutume, elle se rendit à l'église de l'Oratoire et se confessa au P. Ange Vellio. Celui-ci, après avoir entendu le récit de ses péchés, qui tous avaient son affliction pour principe, voulut la consoler, mais en vain. Il lui conseilla de revenir souvent au saint tribunal, ce qu'elle fit; mais son caractère, au lieu de s'adoucir, devenait de jour en jour plus insupportable. Touché de compassion, et ne sachant plus que faire, il la pria d'aller ouvrir son cœur au P. Philippe qui faisait oraison près de son confessionnal. Elle s'achemina, en effet, vers le saint homme qui, sans la connaître, lui dit en la voyant: « Vous voici, femme colérique; pourquoi donc êtes-vous toujours de mauvaise humeur? Mettez-vous à genoux pour entendre ce que j'ai à vous dire. » Alors il lui fit l'histoire de toute sa vie, signalant ses torts, lui indiquant les remèdes; puis il pria pour elle, et traça du doigt une croix sur son front. A ce moment, il se fit dans son cœur une révolution ad-

mirable. Ses chagrins et sa mauvaise humeur se dissipèrent et firent place à une céleste douceur. « Eh bien ! lui dit le saint homme, comment vous trouvez-vous, ma fille? » — « Parfaitement bien, mon père, » répondit-elle. — « Allez donc, ajouta-t-il, retrouver maintenant votre confesseur. » Après l'avoir remercié, les larmes aux yeux, elle retourna près du P. Vellio toute joyeuse, et lui fit part de son changement prodigieux, qui fut définitif. Pareille chose arriva à Livie des Ursins, qu'une vive inquiétude rendait fort malheureuse : « Votre crainte est chimérique, » lui dit le saint homme. Cette parole suffit pour rétablir dans son âme la plus parfaite tranquillité.

Camille Pamphili, père du pape Innocent X, s'étant couché un soir l'esprit préoccupé d'une forte sollicitude, ne put clore l'œil de toute la nuit. Le lendemain, étant allé voir Philippe, pour retrouver du calme, celui-ci lui dit en l'abordant : « Soyez le bien venu ; j'ai besoin de savoir de vous comment vous êtes après une nuit aussi orageuse. » Ce seigneur fut bien étonné de voir que son état intérieur lui avait été révélé ; mais il le fut encore plus de l'efficacité de ces courtes paroles qui lui rendirent le calme le plus parfait.

Un jeune Romain, d'une famille distinguée, ayant fait la rencontre d'un homme qu'il savait

être possédé du démon, eut l'imprudente curiosité de l'interroger sur son infortune ; irrité de ses questions, l'énergumène lui dit d'une voix tonnante et avec un visage affreux : « Qu'avez-vous besoin de me demander tout cela, vous qui êtes comme moi possédé du diable? » Cette réponse le fit frémir de la tête aux pieds, et son imagination en fut frappée au point de douter si cette assertion n'était pas véritable. A force de donner suite à cette idée, sa raison se troubla de manière à le faire extravaguer. Les exorcismes qu'il obtint par ses folies accrurent le mal au lieu d'y porter remède. Les médecins furent appelés et épuisèrent en pure perte les ressources de leur art. Son état devint affreux pour le corps et pour l'âme. Il ne dormait plus, ne mangeait plus, et désespérait de son salut. Une de ses tantes, oblate de la Tour-des-Miroirs, étant venue le voir un jour, s'en retournait désolée, lorsqu'il lui vint en pensée de le recommander à la charité de Philippe. Elle fut droit à l'Oratoire, et pria le saint d'avoir pitié de cet infortuné. Vivement touché du récit qu'elle venait de lui faire, il fut voir le pauvre jeune homme et lui imposa les mains en disant : « Rassurez-vous, jamais le démon ne vous a possédé. » Ensuite il le fit chanter pour dissiper sa noire tristesse, et l'invita à venir le voir à Vallicella.

Celui-ci, gagné par cette bonté paternelle, et

déjà soulagé, ne manqua pas d'aller dès le lendemain chez cet excellent père. Philippe, le voyant encore triste et soucieux, le prit dans ses bras et le serra contre son cœur. J'ai déjà dit plus d'une fois combien les émanations de ce cœur brûlant de charité étaient puissantes. Le pauvre malade en fit l'expérience, car il se sentit en ce moment singulièrement réjoui et fortifié. « Eh bien! demanda Philippe, comment vous trouvez-vous maintenant? » — « On ne peut mieux, mon père, répondit-il, ma guérison est parfaite. » Il voulut alors lui témoigner sa reconnaissance; mais le saint, qui ne pouvait souffrir les louanges, lui donna un petit soufflet en disant : « Allez, mon fils, et ne péchez plus. »

Dominique Saraceni, un des médecins les plus fameux de son temps, tomba dans un état de noire mélancolie qui lui rendait la vie insupportable. Après avoir épuisé tous les moyens de son art, sans éprouver aucun soulagement, il fut trouver Philippe dont il connaissait la puissance, et lui dévoila sa peine : « Prenez courage, répondit le saint, en l'embrassant affectueusement, cette tristesse va finir. » Elle disparut en effet au moment même et ne revint plus.

Julien Fuscherio, prêtre d'une haute vertu, avait un pénitent horriblement tourmenté par les scrupules; après avoir en vain essayé de tout pour

le guérir, il prit le parti de le conduire au serviteur de Dieu. Celui-ci, en le voyant entrer lui dit d'une voix caressante : « C'est vous, mon fils, soyez le bien venu : je connais parfaitement votre mal, ce sont les tentations qui vous affligent; mais ayez bon courage, elles vont finir. » En disant cela il l'embrassa, et lui demanda s'il consentait à lui confesser ses fautes. « De tout mon cœur, répondit-il, ce n'est ni la honte ni la crainte qui m'empêchent de les dire, mais je ne puis les expliquer. » — « Essayez, cependant, » lui dit Philippe. Il se mit à genoux et se confessa longuement, jusqu'à ce qu'enfin le père lui dit : « C'est assez, je ne veux pas en entendre davantage. » Après lui avoir prescrit pour pénitence de baiser la terre, il lui donna l'absolution, et le renvoya paisible et joyeux.

Un ecclésiastique s'étant persuadé, par un travers de jugement, que l'attention actuelle était nécessaire dans la récitation de son office, et ne pouvant la garder, s'était rendu excessivement malheureux. Il se fatiguait la tête, y passait tout son temps, et croyait n'avoir point satisfait au précepte. Lorsque le scrupule fut parvenu à son plus haut point, il se sentit fortement tenté de désespoir; mais le ciel vint à son secours en l'inspirant de recourir à Philippe. Il se rendit sur-le-champ à l'Oratoire et se présenta à la porte du

saint, mais celui-ci la lui ferma au visage, en lui disant : « Je n'ai pas le temps de vous entendre ; je prierai pour vous. » Quel fut son dessein en se montrant si peu gracieux, contre son ordinaire, c'est ce que j'ignore. Peut-être ce scrupule venait-il d'un secret orgueil qui demandait pour remède une humiliation. Quoi qu'il en soit, le pauvre malade s'en alla sans se plaindre, et reprit son bréviaire en gémissant. C'était à tort, car il récita son office avec une facilité tout aimable, et ne fut plus désormais tourmenté sur ce point.

Voici, pour le dire en passant, les remèdes principaux que ce sage médecin prescrivait aux âmes scrupuleuses :

» 1°. Lorsqu'au moment d'une tentation quelconque, un scrupuleux se dit à lui-même : Il me semble que je résiste, ou que j'ai résisté à cette suggestion coupable : c'est assez, qu'il ne fasse plus d'examen pour voir s'il a consenti ou n'a pas consenti. 2°. Si, au fort de la tentation, il s'aperçoit que son cœur tient encore à la vertu contraire, il peut croire avec certitude qu'il n'a pas succombé. 3°. S'il n'est pas assez sûr d'avoir consenti pour oser l'affirmer par serment, ce consentement n'a pas eu lieu : c'est une chose certaine. 4°. Tout scrupuleux doit soumettre son jugement avec sa volonté, à l'autorité du confesseur, et mépriser les vaines terreurs de sa cons-

science. 5°. Il est bon de forcer de temps en temps ces pauvres âmes à communier sans confession. 6°. Il n'y a que l'humilité qui puisse guérir radicalement cette maladie si pénible et si dangereuse. »

Revenons maintenant à notre narration. Jamais homme, peut-être, ne posséda à un aussi haut degré le don de consoler et de réjouir les âmes. Tout en lui produisait ces effets merveilleux : ses paroles, ses gestes et son aspect même. Ceci est prouvé par des témoignages aussi respectables que nombreux. Tibère Ricciardelli disait, après la mort du saint, qu'autant de fois qu'il lui touchait les cheveux, il éprouvait une consolation indicible. Le cardinal Baronius affirmait que les petits soufflets que lui donnait par jeu son bon père, produisaient en lui un semblable effet. Le cardinal Baudini rendait un témoignage analogue; presque tous ses pénitents avouaient qu'il lui suffisait de mettre la main sur leur tête pour les enflammer au point de faire tressaillir sensiblement leur cœur. Peregrino Altobello, chanoine de Saint-Marc, interrogé comme témoin, fit la déposition suivante : « Je goûtais un tel plaisir intérieur dans ses entretiens, que j'avais besoin de me faire violence pour le quitter. Chaque fois que je le rencontrais dans les rues, il me prenait la tête entre ses mains, en me demandant de mes

nouvelles; alors j'éprouvais un sentiment de joie indicible, et je sentais une odeur céleste s'exhaler de son corps. Je me souviens en particulier qu'un jour, l'ayant rencontré près du palais du cardinal Sforze, il me prit par les tempes, selon son usage, en me disant : Où allez-vous, saint homme Pérégrin ? Cette action caressante produisit en moi une consolation si enivrante que je ne savais plus où j'étais, ni ce que je faisais. »

Sa chambre avait la même vertu que sa personne. Il suffisait d'y entrer pour être délivré de la tristesse et de toute autre perturbation d'esprit. C'est pourquoi Marc Altieri l'appelait un paradis terrestre. Le cardinal Frédéric Borromée y allait exprès pour y chercher la gaîté. Le cardinal de Médicis, depuis Léon XI, y passait au moins six heures par semaine, alléché par la même expérience, et ne la quittait jamais sans regret. Ceux qui, par discrétion, ne voulaient pas entrer, éprouvaient les mêmes effets en s'approchant de la porte. Fabricio de Massimi, dans tous ses chagrins, ne manquait pas d'y venir chercher son remède, et ce n'était jamais en vain. Le cardinal Cusana l'ayant un jour trouvé en sentinelle à cette porte, lui demanda pourquoi il n'entrait pas. « A quoi bon, répondit-il, déranger le père ? je trouve ici la consolation que je suis venu chercher : cela me suffit. » Néri de Nigri, même après la mort

du saint homme, ne manquait pas de venir dans sa chambre chaque fois qu'il était dans la peine, et il y recouvrait aussitôt la tranquillité. Nul autre saint, que je sache, ne reçut de Dieu un pareil don, du moins à un degré aussi extraordinaire. C'est qu'il trouve sa gloire à diversifier ainsi ses précieuses faveurs.

CHAPITRE XIX.

Tendre charité de Philippe envers les pauvres, ou, pour mieux dire, envers tous.

Nous avons vu, jusqu'ici, avec quel zèle le serviteur de Dieu travaillait à guérir, à nourrir les âmes; nous allons voir maintenant avec quelle tendre sollicitude il pourvoyait aux besoins corporels du prochain; c'est qu'il avait une vraie charité, et que la charité embrasse tout l'homme. Quand on l'appelait près des malades, après avoir mis leurs âmes en bon état, il s'occupait de leurs corps, en appelant un médecin pour les soigner, et leur procurant les médicaments nécessaires. Non content de remédier à la misère qu'on lui découvrait, il allait à sa recherche, et il n'était pas rare que

méritaient, et se chargea des pauvres orphelines qu'il maria, ou fit entrer dans des monastères, ou plaça comme domestiques dans des maisons où leur salut fût en sûreté.

Les prisonniers aussi avaient part à sa sollicitude; plusieurs fois chaque semaine il leur faisait passer de l'argent, ou des vêtements, ou des vivres, et envoyait quelques-uns de ses disciples les instruire et les consoler. Il y avait dans la ville beaucoup de monastères réduits à une excessive indigence; mais leurs noms étaient écrits sur son tableau providentiel, et il ne manquait pas de leur envoyer en temps opportun les secours nécessaires. Rencontrait-il des adolescents propres aux études, il les prenait sous sa protection et subvenait à tous leurs besoins : deux d'entre eux surtout, qui devinrent cardinaux dans la suite, lui occasionnèrent des frais considérables, et il poussa la générosité à leur égard jusqu'à vendre ses livres pour les soutenir. Outre cela, pas un pauvre mendiant ne s'adressait à lui sans recevoir quelque aumône; enfin ses libéralités allaient si loin, qu'il n'eût pu les faire sans miracles : telle était du moins l'opinion des confidents de sa charité.

Elle lui valut un jour une faveur singulière; car cette vertu plaît tant à Dieu qu'il a peine, si je puis parler de la sorte, à attendre l'autre vie

pour la récompenser. Marchant un jour dans une rue écartée, un ange se présenta sous l'apparence d'un indigent, et lui tendit une main suppliante. Aussitôt, et sans s'informer de ses besoins, le saint homme lui donna tout ce qu'il avait d'argent. « Très-bien, lui dit celui-ci ; je voulais éprouver votre miséricorde, » et il disparut. Toutes les voix s'unissaient en concert de louanges pour célébrer sa charité généreuse ; mais ce fut surtout après sa mort que l'on put voir combien elle était appréciée. Les pauvres, en se rappelant le bien qu'il leur avait fait, ne pouvaient retenir leurs larmes, et les témoins de leur douleur disaient : « Ils ont bien raison de pleurer ; car, en le perdant, ils ont fait une perte irréparable, jamais ils ne retrouveront un père comme celui-là. » Lorsqu'il s'agit de sa canonisation, le cardinal Bellarmin, chargé de l'examen de cette cause, fut si frappé des prodigieuses charités dont elle était remplie, qu'il s'écria : « Ce vénérable père était un autre Jean l'Aumônier. » Une femme du peuple le loua plus éloquemment encore. Témoin de la canonisation de sainte Françoise Romaine, si célèbre par sa charité, elle s'écrie : « Notre bon P. Philippe en a bien fait d'autres ; quand donc le mettra-t-on au rang des saints? Cette sainte femme, dit-on, portait de petits fagots aux malheureux ; mais mon père à moi ne se bornait pas

à si peu de chose; il m'apportait du pain, du vin, de l'huile, et encore il me donnait des pièces d'argent. Je le dis tout haut, il a fait cela cent fois, mille fois pour moi et pour beaucoup d'autres. »

Cependant ce n'était pas seulement envers les pauvres qu'il faisait éclater la bonté de son cœur, elle s'étendait à tous ceux qui l'approchaient, et surtout aux personnes qui lui faisaient quelque bien ou lui rendaient quelque service. « Ce saint homme, disait le cardinal Pamphili dans sa déposition, avait un cœur d'une rare excellence; il remerciait avec effusion pour le plus léger bienfait, et n'en perdait jamais le souvenir. « Philippe, disait l'abbé Maffé, était si reconnaissant des moindres services, qu'il en rendait quatre pour un. Je sais cela par expérience. »

Les peines d'autrui l'affectaient si vivement, qu'il semblait quelquefois en perdre patience. La vue d'un pauvre demi-nu suffisait pour le faire pleurer, et il n'avait point de repos qu'il ne l'eût couvert. On le vit parfois quitter ses propres vêtements pour en revêtir des misérables. Quand il se voyait réduit à contempler leurs privations sans pouvoir les soulager, il frémissait, et s'écriait, oubliant l'horreur qu'il avait toujours eue pour les richesses : « Que n'ai-je des trésors, afin de remédier à tant de maux! »

Les innocents persécutés trouvaient en lui un défenseur intrépide. Il arracha à une mort certaine un noble Romain accusé d'un homicide qu'il n'avait pas commis. Il prit la défense d'un prêtre persécuté par des hommes puissants, et fit prévaloir son innocence. Il obtint du pape Pie V la grâce de plusieurs pauvres étrangers condamnés aux galères fort injustement. Des personnages en grand crédit poursuivaient à tort un patricien de ses amis devant la justice; il prit sa défense et le tira de leurs mains. Je m'arrête; car je ne finirais pas, si je voulais signaler tous ceux dont il sauva la vie, l'honneur ou la fortune.

Dans un temps de famine, quelqu'un lui envoya cinq pains pour ses propres besoins. Il les porta aussitôt à un prêtre étranger dont l'indigence lui était connue, et se nourrit ce jour-là de quelques olives. Son bienfaiteur ayant su cela, vint lui demander avec un peu d'humeur, pourquoi il était si tendre envers autrui et si dur à lui-même? « Du moins, ajouta-t-il, vous auriez dû n'en donner que la moitié et garder l'autre pour vous. — Veuillez me pardonner, répondit le saint homme; j'ai ici beaucoup d'amis, et ce pauvre étranger n'en a aucun; vous voyez que notre position n'est pas égale. »

Les pauvres ouvriers dépourvus de travail in-

téressaient aussi au plus haut point sa charité, et son zèle inventif épuisait tous les moyens pour les arracher à la misère. Je puis citer à ce sujet quelques faits. Deux Français, fabricants d'horloges de bois, n'en vendaient point assez pour nourrir leur nombreuse famille. Philippe le sut, et dans sa compassion se fit en quelque sorte leur courtier. Ce ne fut pas en vain; car beaucoup de personnes, par complaisance pour lui, achetèrent de ces horloges. Ce saint homme pressant un jour un grand seigneur d'en acheter un certain nombre, ce qui lui fut accordé, quelqu'un de ses disciples, témoin de cet engagement, le trouva peu raisonnable, et se dit intérieurement : Il faut avouer que cette fantaisie est assez singulière. Est-ce que le bon père ne pourrait pas conseiller à ce Monsieur un meilleur emploi de son argent? Il ignorait alors l'intention de Philippe; mais quand il la connut, son étonnement se changea en admiration. Un jardinier de la campagne, qui vendait des légumes dans la ville, arrivait un soir à son ordinaire, lorsqu'une pluie battante le força à se réfugier sous le portail de la Charité. Cette pluie continuant, le pauvre homme se désolait de ne pouvoir vendre sa marchandise. Philippe, qui se trouvait près de là, entendant ses lamentations, en fut touché, et, pour le consoler, acheta sa

charge entière. Il n'en avait que faire ; mais le contentement du jardinier lui fit un plaisir qu'il apprécia plus que son argent.

Son cœur était si excellent qu'il y trouvait de la pitié pour les animaux même. Ainsi, voyant un jour quelqu'un de ses disciples marcher sur un chat, il lui dit avec une certaine émotion : « Que vous a fait cette pauvre bête, pour la traiter de la sorte? » Une autre fois, ayant vu, dans son chemin, un homme qui frappait cruellement son chien, cela lui causa un trouble dont il eut peine à se remettre. Un des enfants qui affluaient à sa porte tenait un jour dans sa main un petit oiseau qu'il avait pris. Le saint craignant qu'il ne le fît mourir, lui dit : « Croyez-moi, mon enfant, il faut lui rendre la liberté, afin qu'il aille retrouver sa mère. » Cela dit, il passa son chemin. Quelques instants après il revint trouver l'enfant, et lui demanda si l'oiseau était libre. « Oui, père, répondit-il, j'ai ouvert la fenêtre et l'ai lancé dans l'air. — C'est dommage, reprit Philippe ; il eût mieux valu l'élever ; car, jeune comme il est, il ne saura pas trouver sa nourriture, et il mourra de faim. » Prenait-on des rats dans la maison, il s'opposait à ce qu'on les tuât, et les faisait porter dans un lieu désert où il pensait qu'ils ne pourraient nuire. Montait-il en voiture pour faire une course en ville, il ne manquait pas de recommander au cocher de se

garder de faire mal aux hommes ou aux animaux. Si on lui donnait une volaille vivante, il l'envoyait en présent à quelque personne, pour qu'elle ne fût pas tuée dans sa maison. On eût dit que ces êtres dépourvus de raison connaissaient l'humanité de ce saint homme ; car, tant sauvages qu'ils fussent avec les autres, ils se laissaient approcher et manier par lui sans donner aucun signe d'effroi.

Un de ses disciples lui offrit un petit oiseau chanteur enfermé dans sa cage. « Je le recevrai volontiers, lui dit le saint, si vous voulez venir chaque jour pourvoir à ses besoins. — A cela ne tienne, mon père, répondit le jeune homme; je me charge de cet office. » Il vint en effet le remplir fort régulièrement. Un matin, Philippe étant malade, vit l'oiseau sur son cou, le becquetant et chantant à gorge déployée. « Dites-moi, lui demanda le saint, en usait-il avec vous de cette sorte ? — Jamais, mon père, répondit le jeune homme. » Le saint rougit et chassa l'oiseau. Celui-ci s'éloigna, mais revint aussitôt, et fit longtemps ce manége. Son ancien maître voulut le prendre ; il n'en put venir à bout. Alors Philippe lui dit : « Approchez sa cage, et tournez la porte de son côté : peut-être il y entrera. » Il y entra en effet au moment même. Ce sont là de bien petits faits ; mais où se peint si parfaitement

la bonté de cœur du bienheureux, que je n'ai pas cru devoir les passer sous silence.

CHAPITRE XX.

Son admirable chasteté.



HILIPPE aima cette angélique vertu dès son âge le plus tendre. Aussi ne négligeait-il aucune des précautions propres à la conserver; que faisait-il pour cela? C'est ce que je dois dire ici, afin de rendre ses exemples profitables. Ayant appris de saint Paul que l'homme porte ce trésor dans un vase d'argile, et les malheurs d'autrui ne lui prouvant que trop chaque jour cette terrible vérité, voici les mesures de conservation qu'il adopta, non sans être éclairé par la lumière céleste.

1°. Il eut grand soin de cacher ce don inappréciable sous le manteau de l'humilité, afin que les voleurs spirituels ne pussent le lui enlever. 2°. Il accomplit fidèlement ce précepte protecteur qu'il avait lu au livre des Proverbes (4-23) : « Ne négligez rien pour garder votre cœur. »

3°. Il veilla constamment sur ses sens extérieurs qu'il savait être comme les portes et les fenêtres de son âme. Jamais on n'entendit sortir de sa bouche la moindre parole qui pût, de près ou de loin, offenser la pudeur. Jamais il ne parut devant quelque homme que ce fût, sans être couvert des pieds à la tête. Il s'abstint invariablement des mets et des liqueurs qui échauffent le sang, et ne permit point à son odorat d'aspirer le parfum des odeurs amollissantes. Ses oreilles étaient rigoureusement fermées aux chants mondains, aux conversations dictées par l'esprit de la chair; mais c'était principalement sur ses yeux qu'il exerçait une sévère vigilance. Comme le saint homme Job, il avait fait un pacte avec eux pour se mettre à l'abri des mauvaises pensées, et il l'observa avec une exacte fidélité.

Cet habile maître avait coutume de dire encore que, pour échapper à leur ennemi, les jeunes gens doivent s'ouvrir candidement de leurs pensées mauvaises au confesseur, afin qu'il puisse guérir le mal dans son principe. C'est ce qu'il savait parfaitement faire, et par des moyens qui n'avaient rien de pénible ni de rebutant. « Aussitôt qu'une tentation vous assaille, disait-il à ses enfants spirituels, recourez avec paix et une douce confiance à ces paroles du Psalmiste : « O Dieu ! » venez à mon aide; hâtez-vous, Seigneur, de

» me secourir, » ou bien à celles-ci : « Créez en » moi un cœur pur, ô mon Dieu ! et renouvelez » la rectitude de mon âme. » Prosternez-vous ensuite et baisez la terre humblement. » Il leur recommandait aussi de réciter, en se couchant, l'hymne des complies, afin de se prémunir contre les illusions nocturnes. Enfin il répétait sans cesse cette grande maxime : « Pour surmonter les autres vices, il faut leur résister courageusement; mais celui-ci ne peut se vaincre que par la fuite : dans les combats de la chair, ce n'est pas l'intrépidité qui triomphe, mais la lâcheté. »

CHAPITRE XXI.

Son abstinence et sa pauvreté.

Ce ne fut pas sans peine et sans travail que le serviteur de Dieu parvint à une perfection si éminente. Dès ses plus jeunes années, il s'était appliqué à crucifier sa chair avec ses convoitises, et bien loin de se relâcher avec le temps, il augmentait plutôt ses austérités. Devenu prêtre, il adopta l'usage de demeurer jusqu'au soir sans aucune nourriture, et quand il sentait le besoin de pren-

dre quelque chose vers le milieu du jour, c'était un petit morceau de pain et un verre d'eau mêlée de vin. Son repas unique ou principal se composait d'une soupe d'herbes crues et d'un œuf ou de deux cuits dans leur coque, et souvent même un seul de ces aliments lui suffisait. Il ne mangeait jamais ni fromage ni lait, usait rarement de poissons et plus rarement encore de viandes. Ce n'était qu'autant que les besoins de la santé ou les bienséances sociales lui en faisaient une nécessité. Quoique le pain qu'il prît fût très-petit, il en réservait toujours quelques fragments qu'il faisait manger à ses disciples, croyant par là mortifier leur goût; mais il se trompait; car ils s'en faisaient un régal de dévotion, et lui en dérobaient même pour les donner à d'autres.

Lorsque ses médecins lui faisaient servir des mets délicats, il prétendait qu'ils l'incommodaient au lieu de le fortifier, et l'on avait toutes les peines du monde à les lui faire prendre. Accoutumé à faire si maigre chère, il ne voulait pas que les autres s'en aperçussent. C'est pourquoi il mangeait habituellement seul dans sa chambre, et ne descendait que fort rarement au réfectoire commun. Cependant, malgré ses industries, son abstinence était connue de tous ses pères qui n'en faisaient mystère à personne. Plusieurs médecins, auxquels ils en parlèrent, recon-

nurent qu'une si faible alimentation ne pouvait lui conserver la vie, et ils ne doutèrent pas que la divine eucharistie ne fût sa nourriture la plus substantielle.

Du reste, en directeur prudent, il n'avait garde de souffrir que ses Oratoriens imitassent sa conduite, qui, bonne pour lui, parce qu'il ne faisait en cela que suivre son attrait, eût été dans les autres une véritable folie. « Tous ceux, leur disait-il, qui vivent en société et ont une table commune, doivent user sans choix des mets qui leur sont servis. » Du reste, il avait eu soin de proscrire les plats à part, dans le règlement de sa maison, pour fermer toute issue aux singularités et aux caprices, et ce point de règle ne devait fléchir qu'en faveur des malades, et seulement dans l'infirmerie. Il ne pouvait souffrir qu'aucun des siens se permît de manger entre les repas, et il dit à l'un d'eux qui le faisait assez souvent : « Vous ne deviendrez jamais un homme spirituel, si vous ne corrigez ce vice. »

Il s'était fait une loi de ne donner que quatre heures au sommeil, et il employait le reste de la nuit à la contemplation des choses célestes. Il n'y avait pas dans sa chambre un meuble superflu, et tous étaient conformes à la simplicité, pour ne pas dire à la pauvreté religieuse. Rien de plus humble que sa chaussure et ses vêtements. Celle-ci

était de gros cuir et sans aucune élégance de forme, et ceux-là d'étoffes communes et à bas prix; mais en tenant à la pauvreté, il savait garder les bienséances, en sorte qu'il n'était jamais ni sale ni déchiré. Cette devise de saint Bernard lui plaisait beaucoup, et il l'avait souvent à la bouche : « La pauvreté m'a toujours plu; mais la mal-» propreté jamais. » « Je regarde celle-ci, ajouta-t-il, dans les habits et sur la table, comme un exercice pour les autres, et par conséquent comme un vice contraire à la charité. »

Bien loin de varier dans ses pratiques de mortification, il les augmenta à mesure qu'il avançait en âge. Ses amis les lui reprochèrent sur ses dernières années, en disant que ce régime, bon pour un jeune homme, ne convenait plus à un vieillard. Alors, ou il parlait d'autre chose, faisant semblant de ne pas entendre, ou bien il disait en souriant que le paradis n'était pas fait pour les sensuels. Mais autant il était dur à lui-même, autant il était indulgent aux autres. S'apercevait-il que quelqu'un excédât dans l'abstinence, il lui disait : « Donnez plutôt un peu plus qu'un peu moins à l'alimentation : je crois qu'ainsi le veut la prudence. Quand vous aurez ruiné les forces de votre corps, vous ne serez plus bon à rien. Savez-vous ce que j'aime, ajoutait-il, en fait d'abstinence? C'est le retranchement de la propre volonté, du

iugement propre, accompagné de pénitences corporelles modérées. En cela, le démon n'a rien à gagner; mais il n'en est pas de même de l'excès dans ces dernières : aussi crois-je qu'il est souvent l'auteur de cet attrait prétendu. Ce qu'il veut, c'est de détruire les forces physiques, et s'il en vient à bout, son profit est certain; car alors le bien ne se fait plus, et trop souvent un relâchement pitoyable vient remplacer une abstinence excessive; en sorte que, pour avoir voulu trop donner à l'esprit, on finit par ne plus vivre que pour la chair. Si vous excédez un peu dans la nourriture, vous serez toujours maître de la diminuer; mais si vous brisez votre santé, dites-moi, je vous prie, quel en sera le remède? »

Sans avoir jamais fait le vœu de pauvreté, il eut toujours un extrême dégoût des richesses. Jeune encore, comme nous l'avons dit plus haut, il renonça volontairement à la brillante fortune que lui offrait son oncle, et se réduisit par choix à la mendicité. Devenu prêtre, il refusa les riches présents que lui offraient des princes, et ce qu'il crut devoir accepter de leur munificence, fut entièrement appliqué à la décoration de son église et au soulagement des malheureux. Un de ses disciples lui dit un jour qu'il devrait réclamer je ne sais quels biens-fonds qui lui revenaient du chef de sa mère : « Veuillez, répondit le saint, ne plus

me parler de cela désormais. » Un de ses parents lui ayant écrit que son père avait constitué par testament sa sœur Catherine héritière à sa place, il répondit qu'elle pouvait entrer en possession, qu'il lui cédait tous ses droits. Sa sœur Élisabeth voulait lui laisser sa fortune par acte testamentaire; il la pria de n'en rien faire, en disant qu'il avait pris le ciel pour héritage, et n'en voulait point d'autre que celui-là. Il arriva plusieurs fois que des amis malades voulurent tester en sa faveur, il leur fit dire qu'il ne les visiterait qu'après avoir obtenu une assurance contraire. Vincent Teccozio lui avait fait, sans qu'il le sût, un legs de cent écus d'or, il en fit présent à ses héritiers. Il rendit la santé à un autre bienfaiteur mourant, pour se débarrasser de son héritage. Jamais il ne voulut rien recevoir de ses parents, et à Saint-Jérôme, content de son logement, il refusa constamment la distribution mensuelle accordée aux prêtres attachés à cette église.

Son amour pour la pauvreté s'accrut tellement avec les années, que dans sa vieillesse on l'entendait s'écrier avec une sorte de tendresse : « Plût à Dieu que je fusse forcé de chercher mon pain pour exister! Je voudrais être réduit à la dernière indigence, et ne trouver que des cœurs fermés à mes besoins. Si Dieu permettait que je finisse mes jours dans un hôpital public, je l'en remer-

cierais comme d'une grande grâce. » Il aimait à se considérer à l'Oratoire comme un pauvre que l'on y logeait pour l'amour de Dieu, et il y prenait sa nourriture comme une charité que lui faisaient les pères. Il dit un jour à Gallonio : « Rendez-moi le service d'engager le cardinal Borromée à m'envoyer chaque jour un morceau de pain et deux œufs en aumône. » Le cardinal le fit volontiers, et en parla à d'autres cardinaux qui voulurent contribuer à procurer au saint de pareilles jouissances. Ainsi, le cardinal de Montalte lui fournit par charité son vin de chaque jour, et le cardinal Alexandrin lui envoya ses vieux souliers dont il ne manqua pas de faire usage, comme nous le dirons dans la suite. Il dit une fois au P. Bozzio : « Le temps est venu de me préparer à la mort ; c'est pourquoi je cherche à me détacher de toutes les choses de ce monde. Désirant vivre et mourir pauvre, je reçois volontiers les aumônes que l'on me fait. »

Non content de nourrir en lui-même ce mépris des choses terrestres et cet amour de la pauvreté, l s'efforçait d'inculquer ses nobles sentiments aux pères soumis à sa conduite. « La perfection, leur disait-il, est incompatible avec l'affection aux biens d'ici-bas. Si donc je voyais quelqu'un de vous attentif à thésauriser, je jugerais sans témérité qu'il ne persévérera pas dans la vie spirituelle. »

Plus tard, l'un d'entre eux ayant laissé paraître quelque penchant à cette cupidité, le saint homme lui dit : « Lorsque vous ne pensiez pas à amasser de l'argent, j'aimais à vous voir, mon fils; votre physionomie avait à mes yeux quelque chose d'angélique; mais aujourd'hui, ce n'est plus cela. La joie de ce visage a fait place à une noire tristesse, il est devenu fort laid. Ne voulez-vous pas recouvrer votre beauté première? » Cette réprimande le couvrit de confusion, et il se convertit. Une autre fois, il demanda à quelqu'un de ses disciples laïques : « Dites-moi, mon fils, désirez-vous amasser de l'argent? — Non, grâces à Dieu, répondit celui-ci. — S'il en est ainsi, reprit le père, je veux que nous allions en paradis ensemble; oui, je me charge de vous conduire au ciel, à la condition que vous ne désirerez jamais ce vil métal. Demandez donc ce détachement au Seigneur par des prières ferventes. » Pour faire sentir le bien de cette pauvreté d'esprit, il avait coutume de dire : « Qu'autant on donne d'affection aux choses terrestres, autant on en ôte au Créateur. »

François Zazzara s'appliquait fortement à l'étude du droit, dans l'intention de parvenir aux dignités et à la fortune. Le saint, épouvanté par les périls de cette ambition, entreprit de l'en guérir : un jour donc que ce jeune homme était

venu lui faire visite, il lui dit : « Que vous êtes heureux, mon fils ! vous étudiez avec succès la jurisprudence, et, selon toute apparence, bientôt vous serez reçu docteur ; alors vous gagnerez beaucoup d'argent et vous ferez une maison opulente. Vous arriverez peu à peu aux premières charges de la magistrature, et qui sait si vous ne deviendrez pas un jour cardinal. » Telles étaient en effet les pensées du jeune homme, et il est à croire que Dieu les avait révélées à son serviteur : « Que vous êtes heureux, mon cher François, reprit encore le père, vous pourrez marcher la tête haute, quand vous serez parvenu à l'apogée de votre fortune et des grandeurs. » François jouissait intérieurement, prenant au sérieux ce langage du saint homme. Alors celui-ci, l'embrassant tendrement, lui dit tout bas : « Et puis, quelle sera la fin de toutes ces jouissances ? » Cette parole pénétra jusqu'au fond de son cœur, et demeura fixée dans la plaie qu'elle avait faite. De retour chez lui, il la médita sérieusement, et se convainquit si bien de la vanité des choses terrestres, qu'il entra à l'Oratoire peu de temps après.

Pareille chose arriva à un jeune négociant qui aimait Philippe comme un père. S'étant mis un jour à lui raconter les profits qu'il venait de faire, en ajoutant qu'il avait l'espoir de mieux réussir

encore dans l'avenir : « Et puis après, lui dit le saint homme? » Cette parole fit sur lui une impression si profonde, qu'il laissa le commerce et entra dans l'état clérical.

Ce maître expérimenté prétendait qu'un libertin est plus facile à convertir qu'un avare. Il disait même que de toutes les maladies de l'âme la plus pernicieuse est l'amour de l'argent : aussi n'omettait-il rien pour en préserver ses pénitents. Lorsqu'il croyait remarquer en eux quelque penchant à cette passion, il ne manquait pas de leur imposer des aumônes pour pénitence. En terminant ce chapitre, je rapporterai quelques-unes de ses sentences sur cette matière qui méritent d'être conservées :

« Quiconque travaille à devenir riche ne sera jamais un homme spirituel.

» Que les jeunes gens fuient l'impureté, et les vieillards l'avarice, je leur promets la sainteté.

» Donnez-moi dix hommes pleins de mépris pour les biens de ce monde, et je me charge avec eux de convertir l'univers.

» On ne gagne point à la fois de l'argent et des âmes. »

CHAPITRE XXII.

Humilité admirable du saint, et ses enseignements sur cette vertu.

Les dignités n'avaient pas plus de prise sur son grand cœur que les richesses. Vénéré des grands comme des petits, cher aux cardinaux et aux pontifes eux-mêmes, il ne tint qu'à lui de parvenir aux places les plus ambitionnées ; mais son humilité le mit toujours à l'abri de ces tentations si délicates. Des canonicats lui furent offerts dans les principales basiliques, il les refusa ; plusieurs évêchés insignes et le chapeau de cardinal ne le tentèrent pas davantage ; mais, ce que l'on ne saurait trop admirer en cela, c'est qu'il avait l'art de motiver ses refus de manière à en décliner l'honneur. Comment s'y prenait-il pour cela ? C'est ce que les faits vont nous apprendre.

A l'avénement du pape Grégoire XIV, Philippe s'étant présenté pour lui baiser les pieds, le pontife fut à sa rencontre, l'embrassa tendrement, et eut avec lui un long entretien. Ayant ensuite envoyé chercher sa propre barrette, il la

lui mit sur la tête, en présence de plusieurs personnes, en disant : « Nous vous créons cardinal. » Et, en effet, il ordonna à son secrétaire de rédiger le diplôme d'usage. Là-dessus le saint homme dit tout bas à l'oreille du pape, je ne sais quoi qui le fit beaucoup rire, et se retira. Quelques jours après, un prélat arriva à l'Oratoire, chargé de lui offrir la barrette et le diplôme. Philippe répondit qu'il était on ne peut plus reconnaissant de l'honneur que Sa Sainteté voulait bien lui faire, mais que ne pouvant en profiter pour l'instant, il la suppliait de temporiser jusqu'au moment où il réclamerait cette faveur insigne. Le pape, persuadé qu'il avait des empêchements temporaires, n'insista pas pour l'instant, et cette affaire finit par être oubliée.

Le pape Clément VIII n'avait pas moins d'estime et d'amitié que son prédécesseur pour Philippe ; aussi lui dit-il en recevant ses hommages : « Pour le coup, vous n'échapperez pas au cardinalat. » Le saint, avec sa dextérité accoutumée, tourna la chose en plaisanterie, ce qui, pour cette fois encore, le tira d'embarras ; mais Clément revint souvent à la charge dans la suite, ainsi que le prouve la réponse du pontife à une lettre du serviteur de Dieu. Je vais rapporter ici, pour la satisfaction de mes lecteurs, ces deux pièces intéressantes.

« Comment se fait-il, très-saint Père, que ces illustres cardinaux daignent m'honorer de leurs visites? Deux d'entre eux sont venus me voir hier, comme si j'étais un personnage important, et le cardinal de Médicis, qui en était un, m'a donné deux onces d'or dont j'avais grand besoin, et que j'ai reçues avec reconnaissance. Cette Éminence prolongea sa visite jusqu'à la seconde heure de la nuit, et donna tant de louanges à votre béatitude, qu'elles me semblèrent dépasser la mesure. En qualité de souverain pontife, vous devez l'emporter sur tous par votre humilité; et cependant, jugez, très-saint Père, jugez-vous vous-même. Jésus-Christ est venu me voir à la septième heure de la nuit, et ce n'était pas sa première visite, car il vient aussi souvent que je le veux; et vous, Saint-Père, vous n'avez pas daigné une seule fois paraître dans notre maison. Il est Dieu pourtant, et vous n'êtes qu'homme. Votre père était illustre, j'en conviens, mais pas tant que le sien; votre mère Agnésina était une très-sainte femme, mais la sienne est la Reine des anges. Que ne pourrais-je pas ajouter encore, si la charité ne me faisait un devoir d'être indulgent. Cependant, puisque Votre Sainteté s'est mise dans son tort, et me doit une satisfaction quelconque, j'exige qu'elle place au monastère de la Tour-des-Miroirs, une fille de Claude de Néri, dont la vo-

cation est certaine à mes yeux; vous avez promis au père de protéger ses enfants, et un souverain pontife doit être fidèle à sa parole. Je me jette à vos pieds, très-saint Père, et les baise avec la plus profonde humilité. »

Le pape, après avoir lu, en souriant, cette épître, écrivit sur le même papier les lignes suivantes :

« Le pontife dit qu'il y a de la jactance à vous vanter, comme vous le faites, de la visite des cardinaux dont vous me parlez, à moins que vous n'ayez voulu exalter leur humilité, qui du reste est connue de tout le monde. Le pontife ajoute qu'en refusant le cardinalat avec tant d'opiniâtreté, vous avez mérité la privation de sa visite. Quant à l'introduction de la jeune personne à la Tour-des-Miroirs, il trouve bon que vous l'exigiez de qui de droit avec cette autorité qui vous va si bien, et ce ton grondeur dont vous avez l'habitude. Enfin, il vous ordonne à son tour de mieux ménager votre santé, et de prier Jésus-Christ, lorsqu'il reviendra, pour ses besoins et ceux de l'Église. »

Peu de mois avant sa mort, pressé de nouveau d'accepter la pourpre, le saint dit à un de ses disciples, nommé Bernardin Corona : « Le pape veut absolument me faire cardinal, que vous en semble? » — « Je pense, répondit celui-ci, que

vous feriez bien d'accepter cette dignité dans l'intérêt de votre Oratoire. » Philippe alors découvrit sa tête, et, levant les mains au ciel, s'écria : « Paradis, paradis, Bernardin ! » — « Pardonnez-moi, mon père, reprit cet homme simple, je n'y pensais pas. »

Il dit un jour à quelques-uns des siens qui paraissaient estimer trop les dignités ecclésiastiques : « Souffrez, mes enfants, que je vous exprime ma pensée à ce sujet. Je désire de tout mon cœur obtenir les vertus des cardinaux et des évêques ; mais je préfère la mort à leurs dignités. L'abbé Maffa, touché de ce profond mépris des grandeurs humaines, dit un jour à sa louange ce qu'avait dit saint Jérôme du grand Hilarion : « Que les autres admirent en lui ses austérités et ses miracles, moi je n'admire rien tant que le mépris qu'il a fait des honneurs humains. C'est d'autant plus beau, ajoutait-il, qu'il ne vivait pas, comme Hilarion, dans les déserts de l'Égypte, mais dans la première ville du monde, où l'occasion plus prochaine redoublait la tentation. »

Mais voici ce qui acheva de mettre dans tout son jour l'humilité de ce saint homme. Fondateur de l'Oratoire, on l'avait contraint d'en prendre le gouvernement, ce qui semblait bien naturel à tout autre qu'à lui. On le nomma même supérieur perpétuel, malgré ses réclamations et ses résis-

tances. Cependant cette supériorité lui tint toujours au cœur; aussi, deux ans avant sa mort, conçut-il le dessein de descendre. Ayant assemblé, un jour, les pères de la congrégation, il leur dit : « Vous me voyez cassé de vieillesse et incapable de porter désormais le fardeau dont vous m'avez chargé; rendez-moi donc la liberté afin que je puisse désormais m'occuper uniquement de ma dernière heure. Vous choisirez ensuite un autre chef plus capable de conduire votre petite société, et de la rendre heureuse. » Cette proposition, dictée par l'humilité, ne trouva pas un seul approbateur dans l'assemblée : tous s'écrièrent qu'ils n'auraient point d'autre supérieur que lui, pendant que Dieu le laisserait sur cette terre. Le saint, voyant que ses paroles ne servaient de rien, eut recours à ses amis les cardinaux Cusano et Borromée, et les supplia d'obtenir de Sa Sainteté qu'elle obligeât les pères à faire une élection nouvelle. Ces prélats ne crurent pas devoir lui refuser un service qu'il désirait si ardemment. Après avoir pris les ordres de Sa Sainteté, ils vinrent à l'Oratoire, convoquèrent les pères en assemblée générale et leur dirent : « Votre vénérable supérieur persistant dans sa résolution, le pape désire que vous receviez son abdication volontaire, et que vous songiez à le remplacer. Nous sentons combien ce sacrifice est pénible pour vous,

mais il nous semble qu'il y aurait de la dureté à faire violence à ce bon père. » Ceux-ci durent céder à l'autorité du souverain pontife, et élurent, d'une commune voix, César Baronius. Cette élection ne fut, pour ainsi dire, que nominale, car rien ne se fit dans la maison que par le conseil du saint, jusqu'au jour de sa mort.

Non content de fuir les dignités pour son propre compte, Philippe n'omettait rien pour en préserver ses Oratoriens. Ainsi, il ne souffrait pas volontiers qu'ils fréquentassent les maisons des cardinaux et le palais du pape. Cependant, l'un d'eux lui demandant souvent cette permission, il lui dit un jour : « Vous irez tant dans les palais que vous finirez par y rester ; mais cela ne vous mènera pas au cardinalat. » Ce fut une parole prophétique, car, quelques années après, le pape Clément VIII, qui connaissait son habileté et sa prudence, le donna pour précepteur à son neveu Aldobrandino qui, devenu cardinal, le fit chanoine du Vatican, par reconnaissance.

Philippe ne cessait de tonner contre tout ce qui excite l'ambition des mondains ; il en revenait sans cesse à dire : « Vanité des vanités, tout cela n'est que vanité ; il n'y a rien de bon dans ce monde. » Mais il proférait ces sentences d'un ton si pénétrant, que ses auditeurs en étaient vivement touchés, et que beaucoup d'entre eux, dé-

goûtés du siècle, embrassèrent l'état religieux. Il disait encore que le mépris des richesses et des honneurs n'était nulle part aussi nécessaire qu'à Rome, parce que nulle part ailleurs les dignités ne se montraient plus brillantes et plus multipliées. On l'entendait souvent s'écrier : « Il n'y a rien ici-bas qui me délecte ; mon seul plaisir dans ce monde est de sentir que rien ne m'y plaît. Si les justes, ajoutait-il, pouvaient se tenir exempts de péchés véniels, il n'y aurait pas pour eux de plus grand tourment que la vie présente. »

Si l'on demande d'où lui venait ce souverain mépris de toutes les choses humaines, je réponds qu'il en était redevable et à l'abondance des lumières divines qui lui faisaient voir toutes choses dans la vérité, et à l'humble sentiment qu'il avait de lui-même. Il se regardait, en effet, comme le plus méchant des mortels, et en avait l'intime conviction. C'est pourquoi, lorsqu'il entendait parler de quelque grand crime, il disait en soupirant : « Plaise à Dieu que je n'aie pas commis des fautes encore plus énormes ! » C'est pourquoi il lisait souvent la conversion de sainte Marie Egyptienne, la considérant comme un modèle qu'il devait imiter. Il n'y avait pas de jour qu'il ne dît à Dieu du fond de son âme : « Défiez-vous de moi, aujourd'hui, Seigneur, et tenez-vous sur vos gardes, car je suis capable de tout, même

de vous trahir comme un autre Judas. » Quelquefois on l'entendait s'écrier : « La plaie du cœur de Jésus est bien grande, cependant je l'élargirai encore, s'il ne se prémunit pas contre ma cruauté. » Quelqu'un lui demandant comment il se préparait prochainement à la sainte messe, il répondit : « En confessant à Dieu que, de moi-même je ne puis faire que des péchés. » Aussi, lui disait-il, chaque jour, avant de communier : « Tout mon pouvoir, Seigneur, se bornera à faire le mal aujourd'hui comme toujours, si vous ne m'assistez de votre grâce. »

Pendant plusieurs années, il eut coutume de dire dans ses maladies : « Si Dieu permet que j'en relève, je veux changer de conduite et faire une entière conversion. » Mais dans sa vieillesse, mieux éclairé de la divine grâce, et par conséquent plus humble, il tint un langage tout différent : « Seigneur, lui disait-il, si vous me guérissez, je deviendrai plus mauvais encore. J'ai pris tant de fois des résolutions de mieux vivre sans les exécuter ; je ne puis plus compter sur moi. » Ses confessions étaient accompagnées d'une abondance de larmes, et il les terminait d'ordinaire en disant : « Enfin, je n'ai jamais fait aucun bien. » Lorsque des adolescents ou des jeunes gens s'offraient à ses yeux, il ne manquait pas de leur dire : « Usez bien du temps que vous avez à

vivre : c'est ce que je regrette de n'avoir pas fait. » Il disait aux religieux : « Vous êtes bien heureux d'avoir quitté le siècle ; pour moi je n'ai pas eu ce courage, et j'en suis réduit à envier votre bonheur. » Souvent encore il lui échappait de dire : « En vérité, je désespère de moi. » Cela donna lieu à une petite aventure fort intéressante. Ayant fait un jour la rencontre de deux religieux de Saint-Dominique, il leur dit : « Permettez que je passe mon chemin, car je suis au désespoir. » Et, en disant cela, il fit un mouvement pour prendre la fuite. Les Dominicains, entendant la chose au sérieux, l'arrêtèrent par son habit, et se mirent à lui prêcher la p tience. Le saint voyant l'inquiétude qui les agitait, leur dit en souriant : « Pardonnez, mes bons pères, à mon imprudence : il est bien vrai que je désespère de moi, mais je ne laisse pas que d'espérer en Dieu. »

Un cœur aussi humble que le sien ne pouvait manquer de haïr souverainement la vaine gloire ; aussi ce sentiment se manifestait-il en toute occasion. « Mon père, lui dit un jour une femme pieuse, donnez-moi, je vous prie, quelque chose qui ait été à votre usage : ce sera pour moi une relique, car je sais que vous êtes un saint. » — « Vous me connaissez bien mal, répondit-il avec une émotion extraordinaire : il est si peu vrai que je sois un saint, qu'au contraire je suis un dé-

mon. » Dans une maladie, qui faisait craindre pour ses jours, un de ses disciples s'avisa de lui dire : « Veuillez, mon père, adresser à Dieu cette prière de saint Martin : Seigneur, si je suis encore nécessaire à votre peuple, je ne refuse pas de prolonger mon ministère. » — « C'est ce que je ne ferai pas, répondit-il d'un ton courroucé : qui suis-je donc moi pour me croire nécessaire à qui que ce puisse être ? Jamais, Dieu merci, cette pensée-là ne m'est venue dans l'esprit, et si j'avais de moi une pareille opinion, je désespérerais de mon salut. » Un personnage distingué lui parlant un jour du bien qu'il opérait, finit par dire : « Les saints font de grandes choses, mon père. » — « Je ne suis pas de cet avis, répondit le bienheureux, mais je crois que Dieu fait de grandes choses dans ses saints. » Un de ses pénitents lui dit une fois en confession : « Je suis souvent tenté de croire que vous n'êtes pas si bon que le monde se le persuade, et cette pensée-là me fait bien souffrir. » — « Je ressemble aux autres hommes, répondit l'humble Philippe, et n'ai rien de plus qu'eux. Ne vous inquiétez donc pas de cette tentation, elle est sans importance. »

Profondément convaincu qu'il était le plus grand des pécheurs, il suppliait tous ceux qui l'approchaient de le secourir par leurs prières. Il ne cessait d'envoyer des aumônes dans les mo-

nastères, afin qu'on y priât pour lui. Il y demandait des messes surtout, et dans les jours de fêtes, il allait dire la sienne dans leurs églises, espérant que la sainteté du lieu compenserait son indignité. Toutes les fois qu'il allait voir les novices d'un couvent, il leur recommandait ses nombreuses misères. Il demandait à ses pénitents une petite part aux satisfactions qu'il leur imposait. Riche de tant de suffrages, il sollicitait avec confiance les dons de Dieu, et ne manquait pas d'en attribuer l'obtention aux prières de tant de bonnes âmes et à leurs mérites.

Rien ne l'affligeait plus que de voir ou d'entendre dire qu'on avait de l'estime pour lui. Alors il disait en gémissant : « Les hommes ne me connaissent pas, c'est pourquoi leurs jugements me sont si favorables ; mais Dieu, qui me connaît, ne me juge pas ainsi. Oh! combien de pauvres paysans et de simples femmes me précéderont dans le royaume céleste! » Un de ses disciples, à son retour de Lorette, lui ayant dit que, dans cette contrée, tous le regardaient comme un saint, il fut triste tout le jour, et répéta sans fin cette lamentation : « Oh! plût à Dieu que je fusse tel que les hommes se le persuadent! » Les louanges lui étaient insupportables. Il ne voulait point permettre qu'on le servît, et ne pouvait souffrir que les pauvres même demeurassent de-

bout devant lui ou lui parlassent la tête découverte. Ses plus jeunes disciples avaient peine à obtenir de lui qu'il leur permît de baiser sa main, selon l'usage du pays. Lorsqu'il se trouvait avec des hommes de haute vertu, il évitait de parler des choses spirituelles. Chargé malgré lui, ainsi que nous l'avons dit plus haut, du gouvernement de sa congrégation, il refusa toujours le titre de supérieur, et voulut qu'on l'appelât père, parce que cette qualification implique moins la puissance que l'amour. De là l'usage qui subsiste encore aujourd'hui dans l'Oratoire. On ne pouvait lui faire plus de peine qu'en le qualifiant de fondateur, et il ne manquait pas de repousser ce titre avec une sorte d'indignation. « Ne pensez jamais, disait-il, à une semblable chose : l'Oratoire est l'ouvrage de Dieu, et s'il a voulu se servir de moi pour cette institution, c'était afin de mieux s'en assurer la gloire. » Il ne concevait même pas comment Dieu avait pu choisir pour cela un si misérable instrument.

Chacun pouvait impunément contrarier ses opinions ; il y tenait si peu qu'il n'essayait même pas de les défendre. Son langage était simple et sans apprêt, comme ses manières, et jamais on ne vit rien en lui qui ressentît l'affectation. « Laissons, disait-il, ces manières recherchées aux hommes de cour ; ce qui nous convient à nous c'est la sim-

lui. L'orgueil et l'arrogance lui étaient insupportables. Il embrassait volontiers les plus grands pécheurs, dans le désir de les gagner à Jésus-Christ; mais les superbes ne lui inspiraient que du dégoût

L'humilité lui était trop chère pour qu'il ne s'efforçât pas de l'inculquer à ses disciples. Aussi en parlait-il sans cesse; et de même que saint Jean ne se lassait pas de dire à ses enfants spirituels : « Aimez-vous les uns les autres, » il disait aux siens à tout propos : « Humiliez-vous. » Un jour que Taurusio, dans un discours public, parlait du bonheur de souffrir pour Jésus-Christ, de manière à provoquer les applaudissements de l'auditoire, le saint, qui était assis vis-à-vis de la chaire, éprouva un frémissement qui attira sur lui l'attention. Alors il monta sur son siége et dit à tout le monde : « Voilà ce qui doit nous humilier, moi et les miens; car, non-seulement nous n'avons pas versé une seule goutte de notre sang pour Jésus-Christ, mais nous ne recueillons de nos travaux que des hommages et des louanges. » Il ajouta là-dessus beaucoup d'autres choses qui pénétrèrent ses auditeurs d'admiration.

« Prenez garde, disait-il souvent aux pères de sa congrégation, de raconter, même en plaisantant, des choses qui puissent tourner à votre gloire! » Il leur recommandait de prier Dieu sans

cesse, de ne pas permettre qu'ils se rendissent compte de ses dons et de leurs progrès dans les vertus, afin d'échapper aux retours de la vanité. Si quelqu'un d'eux laissait échapper devant lui quelque parole de jactance, il lui rappelait aussitôt cette parole de l'Esprit-Saint : « Mon secret est à moi. »

Il conseillait à ses pénitents de commencer leurs confessions par ce qu'ils avaient fait de plus grave, ajoutant que c'était le moyen de causer un grand dépit au démon, et de rendre leur accusation plus méritoire. Rien ne lui était plus insupportable que de les entendre excuser leurs manquements. « C'est faire fausse route dans la perfection, disait-il, que de chercher des excuses ; il vaut bien mieux souffrir les accusations non méritées, en s'humiliant et en demandant pardon. » Arrivait-il à quelqu'un d'entreprendre de se justifier, il lui demandait en riant si Eve lui semblait digne d'être prise pour modèle. « Prenez garde, leur disait-il encore, que la tristesse causée par la répréhension, nous rend quelquefois plus coupables que nous ne l'avons été en faisant la faute, parce qu'il est sûr que ce chagrin immodéré est causé par l'orgueil. Lorsque vous faites une chute, ajoutait-il, dites-vous à vous-même : Si j'avais été humble, certainement je ne serais pas tombé. » Il n'approuvait pas ceux qui,

confiants dans leurs forces, osent demander à Dieu des tribulations. « Contentez-vous, disait-il, de les prévoir et de demander à Dieu la patience. » Il assurait aussi que rien n'est plus périlleux à ceux qui ne font qu'entrer dans la vie spirituelle, que de prétendre se faire maîtres et donner aux autres des règles de vie. Enfin, il n'omettait rien pour les prémunir contre la vaine gloire, et voici quels étaient ses enseignements à ce sujet : « Lorsque vous voulez faire oraison, enfermez-vous dans vos chambres, afin que le public ne soit pas témoin des grâces que Dieu vous y fait; marchez dans les voies communes, et gardez-vous des singularités, l'orgueil n'aime rien tant que les choses extraordinaires, et c'est pour cela précisément qu'il faut vous en méfier. Il est une autre illusion dangereuse, c'est d'omettre le bien, de peur d'en tirer vanité. Ne vous laissez pas prendre à ce funeste piége. Il y a, disait-il, une vaine gloire antécédente à l'œuvre que l'on fait, et qui en devient comme la fin. Il y en a une autre que l'on appelle concomitante, parce qu'elle vient s'adjoindre à l'opération commencée dans une intention vertueuse. Enfin il y en a une troisième qui n'arrive qu'après l'action terminée. » De là, concluait-il l'importance de bien considérer en toute œuvre quelconque son commencement, son milieu et sa fin.

CHAPITRE XXIII.

Sainte habileté du bienheureux à s'humilier et à façonner les autres à l'humilité.



C'EST en cela que consiste proprement la vertu de mortification dont le travail tend à détruire ce qu'il y a de mauvais dans la nature. Or, on trouverait difficilement un maître plus mortifié et plus industrieux à mortifier ses disciples. Laissons parler les faits : Il lui arrivait souvent de donner des signes de joie tout à fait inusités, non-seulement dans sa maison, mais dans les palais des princes, dans les rues et les places publiques. Ainsi, par exemple, se trouvant un jour sur la place de Saint-Pierre-aux-Liens, à l'heure où la foule se rendait à l'office, il se mit à danser, ce qui fit croire à ceux qui ne le connaissaient pas qu'il avait perdu la tête. Quelqu'un le dit même assez haut pour que le saint l'entendît, et il en fut enchanté; car c'était là ce qu'il cherchait. Une autre fois, il marchait dans une rue très-fréquentée, lorsqu'apercevant un porteur d'eau, il courut à lui, le prit par la main, et lui demanda à boire dans un

de ses vases, ce qu'il fit en effet, au grand amusement des passants qui se groupèrent autour de lui, et le gratifièrent de quelques plaisanteries.

Il rencontra un jour sur le pont Saint-Ange, un des lieux de la ville les plus fréquentés[1], son ami Félix de Cantalin qui revenait de la quête, chargé d'une cruche pleine de vin. Après s'être salués et embrassés selon leur usage, Félix lui demanda s'il avait soif. « Certainement, j'ai soif, répondit Philippe. » — « Alors, reprit le premier, je trouve l'occasion de voir si vous êtes un homme mortifié. » Aussitôt lui présentant sa cruche il lui dit : Buvez ! Philippe but, ou fit semblant de boire en affectant un air de sensualité, pour s'attirer les plaisanteries de la foule; mais sa pieuse industrie fut trompée cette fois. Ceux qui se trouvaient là les connaissant l'un et l'autre, au lieu d'être choqués de cette action, se disaient tout bas : « Voici un saint qui fait boire un autre saint. » — « Maintenant, dit Philippe à Félix, je veux savoir à mon tour si vous comprenez quelque chose à la mortification spirituelle. » Là-dessus, il le couvrit de son chapeau, ce qui faisait avec son capuchon un effet ridicule, et lui commanda de marcher. « Si on me le vole, lui dit Félix, c'est votre affaire; quant à moi j'obéis. » Il continua en effet son chemin ainsi coiffé, aussi longtemps que cela plut à Philippe.

Le cardinal Gesualdi, qui lui était fort affectionné, remarquant la légèreté de son vêtement, au milieu d'un rude hiver, lui donna sa propre fourrure avec injonction de la porter. Il la porta, en effet, pendant un mois entier, mais de la manière la plus plaisante; il s'en allait dans les rues enveloppé jusqu'au menton, marchant la tête haute, et se regardant de temps à autre avec une affectation puérile qui faisait beaucoup rire les passants.

Le cardinal Alexandrin l'ayant un jour invité à dîner, il se fit accompagner d'un de ses pères qui lui porta sa soupe, et la plaça, par son ordre, au beau milieu du festin. Le cardinal connaissait trop bien le saint homme pour être offensé de cette singularité; au contraire il voulut manger de cette soupe, et son exemple engagea tous les convives à en faire autant. Le saint fut donc encore une fois trompé dans son attente, car il avait prétendu se donner un ridicule, ou tout au moins obtenir quelque reproche du prélat.

Le jour de la translation des reliques des saints Maure et Papia dans son église, en arrivant à la porte que la foule encombrait, il s'arrêta devant un suisse de la garde du pape, et se mit à carresser sa barbe en lui disant: « Vous faites honneur aux saints martyrs, c'est très-bien, mon ami, ayez bon courage; ce service ne demeurera

pas sans fruit. Un autre jour, il se fit raser la barbe, seulement d'un côté, et sortit ensuite dans la ville d'un air triomphant, comme s'il eût fait quelque chose de glorieux. Il lui arriva plus d'une fois de se faire couper les cheveux et la barbe à la porte de la maison, au milieu d'une foule de curieux. Après quoi, passant la main sur sa tête et son visage, il parlait de sa bonne mine, et donnait des louanges à son perruquier. Assez souvent encore, partant pour la promenade avec ses disciples, on le voyait parcourir les rues un gros bouquet à la main. Fréquemment aussi il sortait sans manteau, malgré l'usage contraire, afin de paraître bizarre. S'il avait besoin de lire quelque chose en public, il le faisait en homme qui ne comprend pas ce qu'il lit.

Attendait-il quelques visites marquantes, il prenait une calotte rouge, un petit manteau de même couleur sur sa soutane noire, et des souliers blancs, et c'était dans ce singulier costume qu'il recevait ses visiteurs. Il lui arrivait parfois, aux jours de fêtes solennelles, d'arriver à l'église sa barrette sur le nez et son manteau à l'envers, ou bien les épaules couvertes d'un vieux camail blanc qu'avait porté le pape saint Pie V. Un jour de la Nativité de la sainte Vierge, fête qui se célébrait dans son église avec une grande solennité, il entra dans le chœur où se trouvaient plusieurs

cardinaux, sous ce costume burlesque. Ceux-ci se levèrent par honneur, et voulurent lui faire prendre place au milieu d'eux. « Non, Messeigneurs, leur dit-il, mon rang est parmi vos caudataires, » et il s'assit à leurs pieds.

Il s'était procuré certains livres facétieux composés pour amuser l'enfance, et il se les faisait lire en public, les écoutant avec un air d'intérêt vraiment comique. C'est ce qu'il fit un jour devant plusieurs nobles Polonais que le pape envoyait près de lui pour qu'ils pussent admirer sa rare sainteté. Instruit de leur venue, dont peut-être il devina la cause, l'humble saint appela un de ses disciples, et lui mit en main je ne sais quel conte, en disant : « Lisez-moi cela, et n'interrompez pas votre lecture jusqu'à ce que je vous le dise. » Lorsque les Polonais entrèrent, il les salua en silence, leur fit signe de s'asseoir, et laissa continuer la lecture pendant quelques instants afin qu'il pût terminer le chapitre. Alors il le congédia, fit à ces étrangers l'accueil le plus gracieux, et les entretint uniquement de la lecture qu'ils venaient d'entendre. « Dieu merci, leur dit-il, nous avons de fort bons livres qui, pour n'être pas très-sérieux, n'en sont pas moins propres à instruire et à édifier; ces lectures me plaisent beaucoup, et surtout me sont fort utiles. » Les Polonais, étonnés. se regardaient sans dire mot,

et paraissaient peu satisfaits de cette singulière conversation. Aussi se hâtèrent-ils de se lever et de prendre congé du saint homme.

Etant allé un jour chez une dame des Ursins, il y trouva le comte de Olivarez, ambassadeur espagnol et l'ambassadrice. Celle-ci qui avait entendu parler du saint, sans le connaître autrement, se mit à lui faire des questions dictées par la curiosité. « Y a-t-il longtemps, mon père, que vous avez quitté le siècle, lui demanda-t-elle? — Madame, répondit le bienheureux, je ne l'ai pas encore quitté, car je conserve certains goûts qui me sont communs avec lui et dont mon compagnon pourrait vous parler. N'est-ce pas, dit-il à Gallonio, en se tournant vers lui, que j'aime assez les poètes et les fabulistes? » Gallonio ne voulant pas qu'il compromît ainsi sa réputation, répondit : « Il est vrai, mon père, que vous avez quelquefois recours à ce moyen pour tempérer le feu du divin amour qui sans cela vous consumerait. » Cette réponse inattendue déconcerta le saint homme qui, embarrassé de son personnage, abrégea sa visite. Lorsqu'il fut sorti, il dit à son indiscret louangeur : « Vous avez fait là une belle réponse, Gallonio; que Dieu vous soit propice, je vous croyais plus de discrétion que cela. »

Laurent Altiéri, noble Romain, dans la première visite qu'il fit à Philippe, fut fort surpris de

lui voir un enjouement puéril et de l'entendre parler de niaiseries. Au sortir de là, il avoua à l'un de ses amis qu'il ne concevait pas comment on faisait un saint d'un pareil homme. « S'il savait le jugement que vous portez de lui, répondit son ami, sa joie serait au comble; car il joue ce rôle exprès pour persuader qu'il n'est rien moins que saint; retournez le voir, ajouta-t-il, vous ne tarderez pas à le mieux connaître. » Il raconta ensuite la chose à Philippe et le supplia de désabuser Altiéri quand il reviendrait près de lui. « Quel personnage donc voulez-vous que je fasse, répondit le saint homme? Faudra-t-il que j'affecte une gravité magistrale qui lui fasse dire que je suis un grand et sublime docteur? S'il revient jamais, soyez sûr que je me montrerai encore plus sot qu'il ne m'a vu. » Il tint parole; mais Altiéri, plus attentif à l'étudier, reconnut son artifice, et devint dès lors un de ses disciples les plus affectionnés.

Ce n'était pas seulement devant les étrangers qu'il s'humiliait ainsi, il le faisait également au milieu des siens, afin de leur paraître méprisable. Tantôt il leur tenait des discours dépourvus de bon sens, tantôt il se livrait en leur présence à des occupations puériles; assez souvent il ouvrait sa porte, et se promenait gravement dans sa chambre coiffé d'une barrette de cardinal. Si quelqu'un

reculait au lieu d'entrer, trompé par ce costume, il l'appelait, et lui demandait la cause de sa timidité : « Je vous prenais, répondait celui-ci, pour une Eminence. » Alors il ôtait sa barrette, et disait en riant : « Vous voyez bien que je ne suis qu'un insensé. » Du reste, tous ses disciples savaient parfaitement à quoi tendait ce pieux manége, et n'en étaient que mieux convaincus de son éminente sainteté.

Après avoir dit comment ce grand homme se mortifiait lui-même, je raconterai maintenant les industries dont il usait pour éprouver ceux de ses disciples qui désiraient devenir des hommes spirituels. D'abord, quel que fût leur rang dans le siècle, il les envoyait balayer son église, ou les chargeait de mendier aux portes, chose inouïe dans ce temps-là. Lorsqu'il fit bâtir son Oratoire, il leur enjoignit de servir les constructeurs, en leur portant les pierres et le mortier, ce qui leur donnait un air de mercenaires. Quelquefois, il les envoyait au chœur des Dominicains, pour assister aux complies, avec ordre de se prosterner, le visage contre terre, pendant que les pères chanteraient le *Salve, Regina*.

Il avait dans sa chambre un assortiment de lunettes, non pour son usage, car il ne s'en servait jamais, mais pour éprouver l'humilité de ses jeunes disciples. On ne voyait alors que des vieillards,

dont la vue était usée, recourir à cet instrument. Les jeunes gens ne pouvaient donc l'employer en public sans se rendre ridicules. Or, c'est à quoi Philippe obligeait les siens de temps en temps : « Ornez-vous, leur disait-il, le visage de ces lunettes, et allez dans tel lieu public vous faire admirer. » Il donna un jour à l'un d'eux une clochette, et l'envoya sonner au champ de Flore; ce qui ameuta la populace autour de lui, et le fit prendre pour un insensé. Un autre, par son ordre, parcourut la ville ayant au dos une plaque de bois sur laquelle étaient écrites ces paroles : « Pour avoir satisfait sa sensualité. »

Il était allé voir un jour le cardinal Alexandrin, accompagné, selon sa coutume, de quelques-uns de ses jeunes Oratoriens. Avant de se retirer, il pria son Eminence de lui donner quelque friandise à leur distribuer. Le cardinal, qui devina très-bien l'usage qu'il en voulait faire, lui donna un copieux gâteau. A peine sorti de la maison, il le mit en morceaux, et les leur distribua, afin qu'ils le mangeassent en marchant dans les rues, ce qu'ils firent de très-bonne grâce.

S'étant aperçu, dans un autre temps, que les cheveux de l'un d'entre eux étaient arrangés sur son front avec une certaine recherche, il lui dit : « Ces cheveux sont beaucoup trop longs; allez trouver de ma part le frère Félix de Cantalin,

afin qu'il les coupe. » Le jeune homme obéit, et le bon frère, à qui le bienheureux avait fait part de son intention, le rasa complétement. L'humiliation était forte pour un novice ; cependant il la souffrit avec une grande patience.

Un jeune menuisier, qui se confessait au saint, vint lui demander la permission de porter un cilice : « Je le veux bien, répondit celui-ci ; mais à condition que vous le porterez en guise de ceinture par-dessus vos habits. » La condition fut acceptée. Il se fit faire une large ceinture de crin, qu'il ne cessa de porter extérieurement pendant les quelques années qu'il vécut encore.

Un des princes les plus éminents de Rome avait, comme beaucoup d'autres dont le cœur est vide d'amour de Dieu, des affections déréglées et ridicules. Ainsi, un petit chien avait tellement gagné ses bonnes grâces qu'il s'en occupait avec sollicitude et le nourrissait splendidement. Cet animal ayant un jour suivi un ami de son maître qui alla voir Philippe, fut si charmé des caresses qu'il en reçut qu'il ne voulut plus le quitter. En vain le saint homme le fit-il reconduire plusieurs fois chez le prince, il revint toujours à l'Oratoire. On eut beau l'enfermer, il trouvait le moyen de recouvrer sa liberté, et retournait chaque fois près de l'homme de Dieu. Le prince, après avoir cédé d'abord à la mauvaise

humeur, finit par prendre la chose d'une manière plaisante, et dit en riant : « Ce P. Philippe en veut à ma maison ; si j'ai de bons serviteurs, il me les soustrait pour en faire des moines, et lorsque je n'ai plus d'hommes à voler, il me prend mes animaux ; enfin, puisque mon chien lui plaît, qu'il le garde. » Il le garda en effet, et ce petit animal devint entre ses mains un instrument de mortification pour ses disciples. Il les chargeait de le peigner, de le tondre, de le laver, de le promener soit en le portant entre leurs bras, soit en le traînant par la chaîne ; ce qui fit dire plaisamment au cardinal Taurusio que ce chien était un vrai fléau pour la vanité. Il vécut quatorze ans, et Philippe ne cessa de l'employer à ce ministère. Je n'ai pas besoin de dire qu'à sa mort, il ne fut point regretté.

Lorsque le saint homme quitta Saint-Jérôme pour aller habiter la maison de Vallicella, il ne voulut pas que son chat changeât de domicile, prévoyant le parti qu'il pourrait tirer de cet abandon pour l'exercice de ses enfants spirituels. Pendant six ans, en effet, il ne laissa pas passer un seul jour sans charger quelqu'un d'eux de porter des aliments à cette bête. Souvent même il les envoyait acheter pour elle de la viande chez les charcutiers ; or, ces jeunes gens, pour la plupart, appartenaient aux meilleures familles de Rome,

et étaient destinés à vivre dans l'état séculier. Cependant il ne les tenait pas quittes pour une pratique aussi humiliante. Obligés de venir lui rendre compte de leur mission, ils le trouvaient en conversation avec des cardinaux, ou d'autres hommes éminents, devant lesquels il leur adressait les questions les plus propres à martyriser leur vanité. « Mon chat se porte-t-il bien, leur demandait-il ? conserve-t-il son embonpoint ? a-t-il pris sa nourriture à l'ordinaire, etc. ? » et il disait tout cela d'un ton aussi sérieux que s'il se fût agi d'une affaire vraiment importante.

Mais voici quelque chose de plus mortifiant : César Baronius, jeune homme distingué par son esprit et ses talents, venait de se mettre sous sa conduite. Philippe, pour éprouver son humilité, lui dit un jour : « Allez prendre à l'office une cruche de douze pintes, lavez-la bien ; vous irez ensuite chez tel marchand lui demander à goûter tous les vins de sa cave. Ne vous trompez pas sur la qualité, car je tiens à ce qu'il soit excellent. Lorsque vous aurez arrêté votre choix, vous en achèterez un quart de pinte : voici une pièce d'or sur laquelle le marchand se payera, en vous rendant le surplus. » Baronius prévit bien les conséquences d'un pareil ordre ; cependant il l'exécuta ponctuellement. « Je viens acheter du vin, dit-il au marchand ; mais je veux auparavant goû-

ter les meilleurs que vous ayez dans votre cave. » Celui-ci, encouragé par la grandeur du vase, se prêta volontiers à cette dégustation. Baronius lui fit donc tirer du vin de tous ses tonneaux, les goûta lentement, comparant les uns aux autres, et finit par manifester son choix ; mais quelle fut la surprise du marchand quand il sut qu'il s'agissait d'une si petite mesure : « C'était bien la peine, lui dit-il, de me faire perdre tant de temps pour une misère comme celle-là. » Il remonta à son comptoir en murmurant. Ce fut bien autre chose, lorsqu'il vit qu'il s'agissait de changer une pièce d'or pour se payer de quelques oboles. Alors, se croyant joué, son indignation éclata, il dit à Baronius toutes les injures imaginables, et le menaça de lui briser les os, s'il s'avisait jamais de venir renouveler une pareille plaisanterie.

A la mort du pape Paul III, le cardinal Farnèse fit annoncer qu'il donnerait des habits de deuil à tous les pauvres qui voudraient assister à la cérémonie funèbre. Philippe, qui savait tirer parti de tout, dit à Thomas Bozzio, jeune homme assez opulent, d'aller se faire inscrire pour cette livrée funèbre. L'humble disciple obéit, et prit part aux obsèques parmi les mendiants.

Le portier vint un jour avertir le saint qu'une dame illustre demandait à le voir. Quoiqu'il fît



ce jour-là une chaleur étouffante, il s'enveloppa dans sa fourrure, et se rendit à l'église où cette dame l'attendait. Lorsqu'elle fut partie, étant lui-même sous le portique, il y rencontra un de ses disciples, nommé Marcellus Vitelleschi : « Soyez le bienvenu, lui dit-il en souriant; je vais vous charger d'une commission pressante; mais auparavant il faut que je vous mette en costume convenant. » Là-dessus, quittant sa fourrure et la tournant à l'envers, il l'en revêtit, et l'envoya dire quelque chose à Baronius qui se trouvait au chœur où l'on chantait vêpres. Il rentra ensuite dans l'église pour voir comment il s'acquitterait de cette mission. Marcellus, fort timide par caractère, s'achemina à pas de loup par un bas côté, et fut derrière la stalle de Baronius qui se pencha pour entendre ce qu'il avait à lui dire. Il redescendit ensuite le plus vite possible pour rejoindre le père et lui rendre la réponse de Baronius : « Bien, lui dit le saint; mais il faut encore qu'il sache telle chose : retournez vers lui par le milieu de la nef en marchant à pas lents, et entrez dans le chœur. » Ce fut un coup de foudre pour le timide jeune homme; cependant il accomplit à la lettre ce pénible commandement.

Gallonio, l'un de ses disciples les plus distingués, était doué d'une telle chaleur naturelle

qu'un habit d'étoffe légère lui suffisait au plus fort de l'hiver. Pendant les trois mois les plus chauds de l'été, le bienheureux lui fit porter sa redoutable fourrure ; afin de le mortifier encore par un contraste avec son caractère naturellement fort grave, il se plaisait à lui faire chanter des chansons de bergers, non-seulement en particulier, mais devant les personnes les plus éminentes.

Augustin Manno, un de ses Oratoriens, avait prêché un jour de manière à s'attirer les applaudissements de son auditoire. Le bon père, craignant les retours de l'orgueil, voulut le prémunir contre ce danger. En conséquence, il l'obligea à répéter le même discours six jours de suite au réfectoire. Ses auditeurs, qui n'avaient pas le secret de son obéissance, s'ennuyèrent de cette répétition, l'accueillirent avec des murmures, et finirent par dire assez haut pour qu'il les entendît : « Il paraît qu'il a mis tout son esprit dans ce sermon. » Du reste, ce sage maître ne prescrivait pas de semblables remèdes indistinctement à tous ; mais à ceux-là seuls qu'il savait être assez vertueux pour qu'ils leur fussent profitables.

Ce qu'il y a de plus difficile à mortifier en l'homme, c'est la volonté, et pourtant rien n'est plus nécessaire : aussi le bienheureux n'omettait-il rien pour la rompre, surtout dans les pères de sa

congrégation. Je rapporterai quelques exemples de la vigueur qu'il savait mettre dans cette affaire. Le pape Sixte-Quint, qui s'intéressait aux annales de Baronius, lui assigna une forte pension ecclésiastique, afin de lui fournir les moyens de se faire aider par des copistes dans son travail. Lorsque Philippe apprit cette nouvelle, il fit dire à celui-ci, par le procureur de la maison, qu'il eût désormais à verser, chaque année, telle contribution dans la caisse commune. Baronius, malgré son obéissance habituelle, eut peine à se soumettre à cette injonction; la somme exigée lui semblait trop forte et de nature à annuler l'intention de son bienfaiteur. Plusieurs pères, à son instigation, intercédèrent pour lui, mais sans pouvoir fléchir l'esprit du saint homme. Alors il s'adressa à Thomas Bozzio, dont le crédit auprès du père lui était connu, et le supplia de faire retirer cet ordre qui l'obligerait à quitter l'Oratoire. Bozzio se rendit sur-le-champ près de Philippe et plaida fortement la cause de son ami, mais sans succès : « Que César obéisse, répondit le bienheureux, ou qu'il s'en aille : les hommes, ici comme ailleurs, ne sont pas nécessaires à Dieu. » Bozzio, foudroyé par cette réponse, n'insista pas davantage; mais retournant près de Baronius, il le conjura de se soumettre à la volonté du supérieur. Celui-ci était trop docile pour ne pas accueillir un

conseil si sage. Il se rendit sur-le-champ chez son père, se mit à ses pieds, et lui demanda pardon de son opiniâtreté. Il fit mieux encore, car il promit e remettre entre ses mains sa pension entière : « Maintenant, lui dit le saint, que vous vous êtes soumis, comme vous le deviez, je me désiste de ma demande. Gardez votre argent : aussi bien, ce n'est pas lui que je convoitais, mais bien le sacrifice de votre volonté, et certainement je n'aurais pas cédé sur cet article.

Supérieur d'une expérience consommée, il n'avait garde de négliger le maintien de la discipline, et parce qu'il savait que l'exemple des sujets les plus distingués fait loi pour les autres, il exigeait d'eux une obéissance plus ponctuelle, et punissait leurs moindres fautes avec une grande sévérité. En voici un exemple : Je ne sais ce qu'il eut un jour à reprocher à Taurusio, un de ses pères les plus marquants, quelques infractions légères sans doute. Quoi qu'il en soit, il lui fit dire par Bozzio que ses mœurs ne concordaient pas avec son institut, et qu'en conséquence il devait se retirer. Ce coup inattendu consterna Taurusio et le plongea dans une douleur inconsolable. Il employa le reste du jour et la nuit suivante à rechercher dans sa conscience ce qui avait pu lui mériter un pareil châtiment, mais en vain. Le lendemain, il fut voir Bozzio, qu'il savait être sensible à sa

peine, et lui dit : « Il faut que je sois bien coupable, puisque mon père, qui est si bon, veut me chasser de la congrégation comme un indigne ; mais j'ignore quel est mon crime, et cette ignorance me tue. Si ma triste situation vous inspire quelque pitié, de grâce, mon ami, obtenez de ce charitable père qu'il s'explique sur mes torts, et qu'il les punisse par telle peine qu'il croira juste. Je suis prêt à faire tout ce qu'il voudra ; mais qu'il ne me renvoie pas de sa maison : hors d'ici, je ne saurais vivre. » Bozzio, touché jusqu'aux larmes, se rendit sur-le-champ chez le bienheureux, emmenant avec lui Taurusio qu'il laissa à la porte de son appartement : « Je viens, lui dit-il, mon père, ramener une brebis à son pasteur, et je ne doute pas qu'elle soit reçue avec indulgence. » Philippe, devinant bien de qui il s'agissait, appela Taurusio qui vint se jeter à ses pieds sans pouvoir proférer une seule parole. « Je vous pardonne, lui dit le saint ; mais désormais vivez de manière à ne pas vous rendre indigne de demeurer dans cette sainte maison. » Son émotion était si vive qu'il ne put remercier le saint que par ses larmes. Lorsqu'il fut sorti de la chambre, Philippe dit à Bozzio : « Votre ami a fait un beau chemin dans la perfection depuis deux jours. »

Ce grand maître avait coutume de dire que l'on

peut cacher sous trois doigts toute la sainteté d'un homme ; en disant cela, il appliquait trois de ses doigts sur le front de quelqu'un de ses auditeurs, et expliquait ainsi sa pensée : C'est qu'un homme est parfait, quand il est parvenu à immoler son esprit propre. D'après ce principe, s'il lui venait un visiteur en réputation de sainteté, il ne manquait pas de le mortifier pour éprouver sa vertu, et formait son jugement sur la patience avec laquelle il soutenait cette épreuve. Ceci explique son zèle et son application à humilier ceux qui se mettaient entre ses mains, et qu'il jugeait propres à la perfection. Entendait-il un de ses pères prêcher avec éloquence, il l'interrompait au milieu de son discours, en disant qu'il voulait prêcher, lui, et il le faisait descendre de chaire. Souvent il attendait le moment du sermon pour désigner le prédicateur, et l'obligeait à parler sans préparation. Il est vrai qu'il savait d'avance que Dieu lui donnerait ce qu'il devrait dire ; mais le prédicateur qui n'avait pas cette assurance n'en était pas moins inquiet. Du reste, tous ne tardèrent pas à reconnaître que leur obéissance les servait beaucoup mieux, en pareil cas, que toutes les études préparatoires. Tantôt il leur commandait d'aller chez les libraires demander des livres ridicules, en les nommant à haute voix, afin d'être entendus de tous ceux qui se trouve-

raient là; tantôt il les envoyait se promener par la ville, couverts de vêtements qui tombaient en pièces. Ceci donna lieu à une anecdote que je vais rapporter. L'un d'eux portait un jour un vieil habit dont les manches étaient en si pitoyable état, qu'un passant en fut touché, et s'offrit à lui en donner de neuves. Le jeune homme, qui n'était rien moins que pauvre, refusa poliment ce bienfait, et vint rendre compte de cette aventure au bienheureux. « Connaissez-vous ce Monsieur, lui demanda Philippe? — Très-bien, mon père, répondit-il. — En ce cas, reprit le premier, veuillez aller le voir, et lui dire que vous regrettez d'avoir refusé un bienfait qui vous serait utile, et que vous venez le réclamer de sa charité. » Le jeune homme obéit, et dut faire honneur au présent en portant, pendant un certain temps, cet habit enrichi de manches neuves. S'il leur faisait grâce du vieil habit, il les affublait d'un mauvais chapeau, ou leur mettait un gros rosaire au cou, etc., et les envoyait tantôt dans un quartier de la ville, tantôt dans un autre. Afin de les encourager, il leur disait de temps en temps : « Soumettez-vous de bon cœur aux petites mortifications, afin de vous rendre capables d'en supporter de plus grandes. »

Cette conduite du saint homme paraîtra peut-être étrange à plus d'un lecteur ; cependant il est

certain que c'était l'esprit de Dieu qui le poussait à en user de la sorte. Comment expliquer autrement l'empire qu'il exerçait sur les volontés, à tel point que ces pratiques humiliantes s'exécutaient toujours sans contradiction. Cela ne pouvait être ainsi qu'autant que Dieu l'éclairait sur les dispositions intérieures de ceux qu'il éprouvait, et les assistait de sa divine grâce. Ce qui achève de me persuader cette vérité, est que, parmi ses disciples, il y en avait qu'il humiliait ainsi sans cesse, et d'autres qui vécurent avec lui trente et quarante ans, sans qu'il leur commandât jamais rien de pareil.

On peut dire que cette mortification de l'orgueil humain était sa vertu favorite. On l'entendait sans cesse répéter ces paroles si remarquables de saint Bernard : « Mépriser le monde sans mé» priser personne ; se mépriser soi-même, mé» priser le mépris. » « Je n'en suis pas là, ajoutait-il ; mais je désire y parvenir. » Dans ses dernières années, il n'exerçait presque plus les autres de cette manière. Quelqu'un lui en ayant demandé la raison, il répondit : « Toutes ces rubriques sont trop connues maintenant pour qu'elles leur soient utiles. Il pourrait même se faire qu'ils en prissent de l'orgueil : ce sont choses usées. »

CHAPITRE XXIV.

Sa patience admirable à souffrir les injures et les maux corporels.

Pour en venir à cette précieuse vertu, que les hommes spirituels regardent comme la pierre de touche de la sainteté, je puis dire sans exagération qu'il la porta à son plus haut période. Pour en convaincre mes lecteurs, je n'aurai besoin que de laisser parler les faits. Sitôt qu'il eut établi les exercices de l'Oratoire, la malignité se déchaîna contre cette bonne œuvre. Les courtisans surtout, cette race d'hommes accoutumés à se railler de la vertu encore plus que du vice, donnèrent un libre cours à leur mordante loquacité. Quelque disciple du saint entrait-il dans le palais d'un prince, où l'appelaient ses affaires, ils venaient au-devant de lui d'un air moqueur et l'accablaient de questions insultantes sur le bienheureux. « Donnez-nous, lui disaient-ils, des nouvelles de votre P. Philippe. A quoi s'occupe-t-il maintenant? Son commerce va-t-il bien? Gagne-t-il beaucoup d'argent? Reçoit-il beaucoup de poulardes de ses

filles spirituelles? » Des palais ces mauvaises plaisanteries passèrent dans les boutiques et les tavernes, si bien que, pendant plusieurs années, le saint homme et son Oratoire furent pour la populace des objets de dérision. Ses disciples affligés ne manquaient pas de lui rapporter toutes ces choses; mais, au lieu de s'en fâcher, il en tressaillait de ioie, ce qui les pénétrait d'admiration. Un de ces mauvais plaisants de haut étage, étant venu le voir un jour par curiosité, fut si touché de la patience avec laquelle il écoutait des récits de ce genre, qu'il se recommanda à ses prières et publia partout sa rare sainteté.

Les progrès toujours croissants de son œuvre causaient à ses ennemis un dépit jaloux qui les porta à de plus grands excès. Un homme du peuple, nommé Philippe, ayant été jeté en prison pour une cause infâme, ils publièrent par la ville que cet homme était le saint; ce qui fut cru d'autant plus facilement, que le coupable avait son domicile dans la maison de Saint-Jérôme. Cette calomnie causa une rumeur générale; on ne parlait plus que de cela dans tous les quartiers, et l'indignation contre le bienheureux était à son comble Des amis vinrent l'en prévenir; mais quelle fut leur admiration de le voir accueillir ette nouvelle en souriant, et de l'entendre leur

dire : « Ne vous occupez pas de cela, mes enfants; ce n'est rien. »

Il était allé un jour chez un juge, pour plaider la cause d'un accusé dont l'innocence lui était connue. Le magistrat, qui avait reçu des préventions fâcheuses contre l'inculpé, refusa de l'entendre, le traita fort mal et le mit à la porte. Le bienheureux reçut cet affront non-seulement sans se plaindre et sans en être affecté, mais avec un air de joie qui attestait son invincible patience. Il fut, une autre fois, si grossièrement insulté par un valet, que Fabricio Zacchetti, chanoine du Vatican, témoin de cette scène, fut fortement tenté de frapper l'insolent. Il se contint cependant, désarmé par la douceur inaltérable du saint homme, pour lequel il eut dès lors le plus profond respect.

Philippe sortant un jour de Saint-Jérôme accompagné d'une troupe de jeunes gens, selon sa coutume, fit la rencontre d'un cardinal que des calomniateurs avaient fâcheusement prévenu contre lui. Celui-ci fit arrêter sa voiture, et adressa au saint homme les reproches les plus durs. Philippe les reçut avec son calme ordinaire; puis, s'approchant du prélat, lui dit tout bas je ne sais quoi qui désarma sa colère; car il se mit à rire, et l'embrassa en disant : « Courage, père;

continuez intrépidement l'ouvrage que vous avez commencé. »

Ce ne fut pas seulement de la part des étrangers qu'il eut à souffrir des insultes ; ses Oratoriens eux-mêmes manquèrent quelquefois assez gravement au respect qu'ils lui devaient. Je puis en citer un exemple : Ayant reçu un jour une lettre relative à je ne sais quelle affaire qui intéressait la congrégation, il voulut la lire en présence des pères. L'un d'eux, soupçonnant que cette lettre contenait des choses qui lui étaient personnelles, et dont il redoutait la divulgation, l'arracha des mains du bienheureux, en disant que cela ne se pouvait faire sans abus de confiance. Il se trompait dans ses soupçons, et, au surplus, ne devait-il pas s'en rapporter à la sagesse de son supérieur ? Celui-ci souffrit cette grossière inconvenance avec sa patience accoutumée, sans en être ému, sans lui adresser aucun reproche ; seulement il chargea, plus tard, l'un de ses amis de le reprendre de cette faute, afin qu'il la regrettât et en demandât pardon à Dieu.

Je ne saurais omettre ici une remarque importante : c'est que ceux qui offensaient ce saint homme ou se reprochaient leur faute et lui en faisaient des excuses, ou ne tardaient pas à être rigoureusement punis par le Seigneur. Un homme s'était permis de parler de lui injurieusement, dès

le surlendemain il tomba dans une fosse où il se brisa la jambe. Retiré de là, il dit : « C'est pour m'être moqué du P. Philippe que ce châtiment m'est arrivé : fort heureusement ma faute ne provenait que de légèreté. Si j'eusse ainsi parlé par mépris ou par haine, je suis persuadé que je me fusse brisé la tête. » Le souvenir de cette leçon lui demeura si bien gravé dans la mémoire, que, depuis lors, il ne souffrit jamais que l'on parlât devant lui du saint homme moins convenablement qu'il ne le fallait.

Une dame illustre de Rome fut affligée d'une maladie de langueur qui, selon toute apparence, devait être mortelle. Philippe, en confesseur charitable, allait la visiter très-fréquemment ; ce qui donna de l'ombrage à l'un des héritiers de cette dame. Il se persuada que les assiduités du saint avaient pour but de n'être pas oublié dans son testament ; il lui fit dire, en conséquence, par un de ses serviteurs, qu'il eût à ne pas y retourner. Philippe, fort de la pureté de ses intentions, ne crut pas devoir priver sa pénitente des consolations qu'il lui donnait pour tranquilliser cet homme cupide : il avait d'ailleurs trop de confiance en Dieu pour craindre son courroux. Il continua donc de faire à la malade ses visites ordinaires. Cet homme, puissant et redouté, fit des menaces terribles qui épouvantèrent ses Oratoriens. Ils lui

en firent part croyant qu'il les ignorait, et le supplièrent de ne plus aller chez cette dame. « C'est son salut, répondit-il, qui m'attire près d'elle; ne serais-je pas trop heureux de mourir victime de la charité? » Les pères insistant pour qu'il laissât à un autre cette bonne œuvre, il leur dit : « Tranquillisez-vous; je sais d'avance qu'il ne m'arrivera rien de fâcheux. Cette malade, aujourd'hui désespérée, recouvrera sous peu une santé parfaite, et cet homme, si avide de son héritage, ne sera plus, dans quinze jours, au nombre des vivants. » Cette double prophétie s'accomplit à la lettre.

Il visitait un jour les sept basiliques, selon sa coutume, accompagné d'un égal nombre de ses fils spirituels. Il fut rencontré par deux hommes dont l'un, ennemi acharné de cette dévotion, dit à l'autre assez haut pour se faire entendre : « Voyez-vous ce Hiéronimite avec ses sept ânes chargés de gâteaux; ils vont se promener d'église en église pour se donner en spectacle à un peuple qui, dans sa simplicité, les regarde comme des saints. » Il ajouta beaucoup d'autres plaisanteries dont son compagnon riait de fort bonne grâce. Cela leur coûta cher; car, assez peu de temps après, ils périrent l'un et l'autre assassinés.

Le lecteur n'a pas oublié sans doute la persécution que le saint eut à essuyer, lorsqu'il institua

les exercices de l'Oratoire. Le persécuteur était un cardinal trompé par de fausses délations, et le plus ardent des délateurs était un ancien religieux élevé depuis peu à une prélature. Il avait entrepris de faire fermer l'Oratoire, et, pour engager le cardinal à ce coup d'autorité, il ne cessait de déclamer devant lui contre Philippe et sa bonne œuvre. Celui-ci, parfaitement instruit de tout ce que disait ce méchant homme, ne se plaignit jamais de lui, et ne fit rien pour se disculper; mais, fort du témoignage de sa conscience, il souffrit en silence cette rude tempête. Bien plus, il se présentait souvent à l'audience du cardinal abusé, qui le recevait fort mal, exprès pour se procurer des réceptions mortifiantes. Dieu, touché de sa patience, finit par prendre sa cause en main; car ce fut lui sans doute qui poussa les supérieurs de la congrégation du Mont-Olivet, où le détracteur du saint avait été moine pendant cinq ans, à le poursuivre auprès du cardinal dont il trompait si criminellement la confiance. Ils firent la preuve de son apostasie, et demandèrent qu'il fût puni selon les saints canons. Le coupable, instruit de cette poursuite dont il prévit les terribles résultats, en fut si effrayé qu'il en tomba malade d'une maladie mortelle. Lorsque le bienheureux connut son état, il en eut compassion, et lui fit plusieurs visites sans être demandé; mais

il paraît que le malheureux ne se convertit pas ; il mourut quelques jours après. Un des disciples du saint étant venu lui apporter cette nouvelle, il en fut profondément affecté, et pendant quelques instants il réfléchit en silence ; puis, prenant une Bible qui se trouvait devant lui, il la présenta à son disciple en disant : « Ouvrez et lisez. » Il ouvrit et lut ces paroles du livre des Proverbes (c. 6, v. 12) : « L'homme apostat est un être
» inutile ; sa bouche ne s'ouvre qu'à des discours
» pervers ; il fait signe des yeux, frappe du pied,
» et s'exprime par le mouvement de ses doigts ;
» il médite le mal dans son cœur perfide, et ne
» s'occupe qu'à semer des querelles. Sa ruine
» sera prompte. La maladie le terrassera tout à
» coup, et aucun remède ne pourra le sauver. »

Si je voulais pousser plus loin ces détails affligeants, combien d'hommes, ennemis de notre saint, ne pourrais-je pas nommer qui, en punition de leur conduite à son égard, virent la colère de Dieu éclater sur eux et sur leur famille. Ce n'était pourtant pas lui qui invoquait ces célestes vengeances ; car, non content de souffrir les injures qu'on lui faisait avec une patience héroïque, il aimait sincèrement ses persécuteurs ; il priait pour eux ; il visitait les églises, et engageait les siens à en faire autant, pour obtenir que Dieu les épargnât. C'est ainsi qu'il acquit une

douceur si rare, que non-seulement il ne se fâchait jamais, mais que la tentation ne lui en venait pas même. S'il lui arrivait parfois, en faisant une correction, de prendre un visage sévère; sitôt que le coupable était parti, sa physionomie redevenait calme et douce, et il disait à ceux qui étaient présents : « Vous avez dû me croire en colère ? Peut-être je vous ai mal édifiés ? »

Sortant un jour de l'église où il venait de dire la messe, et rencontrant Gallonio dans son chemin, il lui fit, sans ombre de raison, les reproches les plus sévères. Gallonio essayant de se justifier, quoique avec modestie, le saint prit un ton encore plus haut, et le traita si mal qu'il en parut un peu blessé. « Embrassez-moi, lui dit alors le bon père, et ne pensez plus à cette querelle. » Gallonio réfléchissant ensuite sur cet événement, n'eut pas de peine à en deviner le but. Le bienheureux avait voulu l'empêcher de remarquer son état presque extatique, et l'exercer en même temps lui-même dans l'humilité. Jamais personne ne le vit triste; à toute heure, en toute circonstance, son visage présentait l'expression de la plus douce gaîté : les injures ne servaient qu'à la rendre plus vive. Ayant appris un jour qu'on l'accusait de radoter et de redevenir enfant, cette nouvelle lui fit un plaisir incroyable, et qui se manifesta dans tous ses traits.

Que dirai-je de sa patience à supporter les souffrances corporelles? Ses travaux excessifs, joints à ses abstinences, lui causaient une maladie chaque année. Elles étaient d'ordinaire fort longues et fort pénibles; cependant les douleurs qu'il endurait ne lui faisaient rien perdre de sa gaîté. Il ne parlait qu'à son médecin de ses souffrances, et les cachait si bien à ceux qui l'entouraient, qu'ils n'avaient garde de les deviner; au plus fort de ses maux il continuait à confesser ceux qui se présentaient, tant que le médecin oubliait de le lui défendre. Lorsque ses pères le priaient de prendre du repos, il leur disait que ce ministère le désennuyait. Il savait si bien dissimuler les altérations de sa voix, qu'on eût dit en l'entendant qu'il n'était pas malade. S'il venait près de lui des visiteurs mélancoliques, il les consolait et les récréait par de joyeux discours. A peine entrait-il en convalescence qu'il recommençait à dire la messe et reprenait ses fonctions ordinaires. Ce n'était pas sans fatigue; mais, ami de la souffrance, il la cherchait au lieu de la fuir, tant par haine de lui-même que par amour pour Jésus-Christ.

Ce bon Maître, touché de sa patience, la récompensa quelquefois par des miracles. Au sortir d'une maladie qui l'avait conduit aux portes du tombeau, son médecin le voyant plein de force

et d'énergie, lui en témoigna sa surprise. « C'est que, répondit-il en riant, ce n'est pas vous qui m'avez guéri : voici mon médecin et mon remède. » Il lui montrait un reliquaire que saint Charles lui avait donné. Dans une autre maladie non moins dangereuse, Dieu le guérit encore par un miracle qui mérite d'être rapporté. Consumé par une soif brûlante, il demanda à Pétrucci, qui le servait, un verre d'eau froide mêlé de jus de grenade. Celui-ci, persuadé qu'un pareil breuvage ne pouvait que nuire, à moins de le corriger avec du sucre, et il n'en avait pas, ne savait à quoi se déterminer. Cependant, il quitta la chambre du malade, et descendit pour réfléchir à ce qu'il avait à faire; un jeune inconnu se présente, lui remet un pain de sucre fort blanc, et se retire sans se nommer. Pétrucci enchanté prépare vite le breuvage que désirait le bienheureux, remonte, et le lui fait prendre. Le malade, après l'avoir bu, s'endort; mais peu d'instants après il se réveille et dit à son disciple : « Pétrucci, je suis guéri. » Effectivement, il se leva le lendemain, et se remit à ses occupations ordinaires.

Sa patience le servait trop bien pour qu'il n'aimât pas singulièrement cette vertu. Aussi en parlait-il fréquemment à ses disciples. Je vais rapporter quelques-unes de ses doctrines les plus saillantes à ce sujet. Il disait qu'il ne peut rien

arriver de plus glorieux à un chrétien que de souf frir pour Jésus-Christ, et qu'un ami de Dieu a peine à supporter la privation de toute souffrance. » Il n'y a pas, ajoutait-il, de signe plus certain de la dilection divine que l'adversité. » Un confesseur se plaignant, un jour, à lui des peines qu'il rencontrait dans son ministère : « Je vois que vous manquez de patience, lui dit-il, mais comment la persuaderez-vous aux autres, si vous ne la pratiquez vous-même ? La voie la plus courte, disait-il encore, pour arriver au détachement des choses d'ici-bas, c'est la tribulation ; aussi regardé-je comme très-malheureux ceux que le Seigneur ne juge pas dignes d'être admis à cette école. Il répétait souvent que la vie présente est un paradis ou un enfer, mais non un purgatoire. Elle est un paradis pour ceux qui souffrent bien, et un enfer pour ceux qui souffrent mal. » Rien n'est plus juste que cette pensée ; car nous voyons que les premiers ont le cœur inondé de célestes consolations, tandis que les seconds se désespèrent.

Son expérience lui ayant appris que les douceurs spirituelles sont communément le signe avant-coureur de quelques tribulations, il en avertissait ses disciples pour les consoler et les encourager. « Dieu ne permet pas, disait-il, que les consolations ou les désolations de ses enfants

soient permanentes; il a voulu dans sa miséricorde qu'elles se succédassent les unes aux autres, et fissent de leur vie comme un tissu d'une admirable variété. Il faut donc nous garder de fuir les croix que sa Providence nous présente, de peur de nous en attirer de plus lourdes; le parti le plus sage est de faire de nécessité vertu; du reste, contentez-vous de bien supporter les tribulations qu'il vous envoie, et n'en demandez pas de plus crucifiantes; il connaît vos besoins, et sait mesurer à vos forces les remèdes qu'il emploie pour vous guérir. »

CHAPITRE XXV.

Constance de Philippe à marcher dans sa voie. Ses enseignements sur cette matière.

Le bienheureux avait compris de bonne heure, que pour achever une entreprise il faut opérer avec persévérance, et que rien de grand ne se peut faire sans constance. C'est pourquoi, depuis que Dieu lui eut fait connaître qu'il le voulait dans Rome pour y travailler au salut des âmes, il n'eut plus d'autres projets et d'autres pensées, et ce que

l'on ne saurait trop admirer, c'est que pendant soixante ans qu'il demeura dans cette cité, il ne lui arriva pas une seule fois de mettre le pied hors de son territoire. Toutes les tentatives de ses parents pour l'engager à aller les voir à Florence, et les invitations fréquentes de ses amis, même les plus voisins, échouèrent contre son esprit de stabilité. Jamais on ne vit un prêtre plus exclusivement occupé de son ministère. Ses jours entiers, moins les heures réservées à l'oraison et aux pieuses lectures, étaient employés à entendre les confessions, à prêcher la sainte parole, à visiter les malades et les églises, à instruire et à diriger ceux qui voulaient tendre à la perfection.

Lorsqu'il établit sa congrégation de l'Oratoire, il ne voulut pas permettre qu'elle s'occupât d'autre chose que de l'oraison, de l'administration des sacrements et de la prédication. Sa raison était que trop de fonctions se nuisent les unes aux autres, et qu'un ouvrier qui n'a qu'un métier, le fait beaucoup plus parfaitement, pourvu, toutefois, qu'il s'en occupe avec constance. Aussi était-ce ce qu'il ne cessait de recommander à ses pères en leur disant : « Travailler par caprices et par boutades, ce n'est rien ; il faut de la suite et de la ferveur dans vos opérations, car le salut n'est promis qu'à la persévérance. » Du reste, en homme prudent, il prévoyait l'autre extrême, et

pour les en garantir, il les avertissait d'user de discrétion. « Toutes les vertus, leur disait-il, ont besoin de cette modération : une marche trop prompte dans la voie spirituelle est d'abord inutile, car on ne se fait pas saint dans trois jours; mais ensuite elle expose à bien des dangers. Je crains moins un peu de lâcheté dans ce travail que la précipitation, parce que je sais qu'il est plus facile de pousser un coursier qui s'endort que d'arrêter celui qui s'emporte. Prenez garde, leur disait-il encore, de vous occuper tellement des moyens que vous oubliiez la fin. Il est des hommes si appliqués à macérer leur corps, qu'ils oublient de travailler à soumettre leur esprit, et cependant c'est là la chose principale; car la mortification intérieure est la fin, et l'extérieur un moyen.

» Chacun doit tenir à ses exercices spirituels, mais il ne faut les adopter qu'avec une sage mesure. Beaucoup de personnes se chargent de tant de prières et de pratiques dévotes, qu'elles s'en dégoûtent à la longue ou s'en acquittent machinalement et sans ferveur; il vaut bien mieux se contenter de peu et le bien faire. Je ne saurais trop vous recommander la fidélité à vos exercices sagement fixés. Si le démon peut obtenir que vous y manquiez une fois sans raison suffisante, il vous suggérera des prétextes pour multiplier vos infractions, et finira par vous les faire abandon

er. » Il les exhortait aussi à renouveler fréquemment les résolutions qu'ils avaient prises à leur entrée dans la voie spirituelle, sans se laisser déconcerter par les tentations. « Savez-vous pourquoi, leur disait-il, Dieu permet que telle âme soit fortement tentée contre telle vertu? C'est afin qu'elle l'acquière dans une mesure éminente. Et ne dites pas, ajoutait-il, que vous aviez plus de ferveur au commencement. Les grâces sensibles sont nécessaires à ceux qui débutent; mais lorsqu'ils sont une fois bien enlacés dans ses filets, Dieu les éprouve pour purifier leurs cœurs et consolider leurs vertus. Si vous tenez ferme dans la tentation, vous pouvez être sûrs qu'il ne tardera pas à vous rendre sa présence. » Pour mieux faire comprendre cette doctrine, il ajoutait les détails suivants.

Il y a comme trois degrés distincts dans la vie spirituelle, le sensuel, le raisonnable et l'angélique. Le premier est celui des commençants que Dieu nourrit de délices sensibles pour les amener à vivre spirituellement. Le second est celui des hommes en progrès, qui privés des douceurs, font la guerre à leurs défauts par attrait pour la vertu même. Le troisième appartient à ceux qui, devenus maîtres de leurs passions, après de longs combats, jouissent des douceurs de la paix et mènent une vie presque semblable à celle des

anges du ciel. Le bienheureux voulait que ses disciples franchissent le premier et s'établissent fortement dans le second, afin de mériter de parvenir au troisième.

Il indiquait à ses jeunes séculiers, comme moyens de persévérance, la fuite des mauvaises compagnies, la recherche des hommes vertueux et la fréquentation des sacrements. Leur ferveur lui faisait grand plaisir, mais il n'avait garde de lui donner une pleine confiance. C'est pourquoi, quand on venait lui dire que quelqu'un d'eux avançait rapidement dans la vertu, il répondait : « Attendez que ses ailes poussent, afin de voir de quel côté il dirigera son vol. » Il les exhortait fortement à assister chaque jour au saint sacrifice, à ne rien entreprendre sans implorer la protection de l'auguste Marie, à ne pas laisser passer un seul jour sans demander à Dieu le don précieux de la persévérance.

Quand il reconnaissait en quelques-uns la vocation religieuse, il avait grand soin de mortifier leur amour-propre, et de les accoutumer à rompre leur volonté. Plusieurs trouvaient cette conduite un peu dure; mais ils avouèrent dans la suite que, si le père ne les eût pas ainsi dressés, ils n'auraient pas persévéré dans leur vocation. L'un d'eux, qui s'était fait Capucin, étant venu le voir un jour, lui baisa la main dans un sentiment de

reconnaissance en disant : « Qu'elles étaient peu de chose, mon père, les épreuves auxquelles vous me soumettiez autrefois, en comparaison de celles que l'on trouve en religion. Cependant c'est aux premières que je dois de pouvoir supporter les secondes. Sans le noviciat que vous m'avez fait faire, je ne serais plus aujourd'hui enfant de Saint-François. »

Plusieurs jeunes religieux, qui, appartenant à des ordres relâchés, se conduisaient d'une manière fort édifiante, le consultèrent sur le désir qu'ils éprouvaient de passer en d'autres mieux réglés. « Ce n'est pas mon avis, leur répondit le prudent directeur ; car outre que vous accomplissez vos engagements, ce qui suffit, il peut se faire que Dieu veuille se servir de vous pour introduire dans vos maisons une réforme insensible. » En général, il n'aimait pas à voir les religieux changer d'état, lors même qu'il s'agissait de passer dans un ordre plus parfait. « Ces idées-là, disait-il, sont souvent suggérées par le démon transformé en ange de lumières. Jaloux du bien que font certains religieux d'une vertu commune, il le leur fait quitter pour courir après un mieux qui ne leur convient pas. »

Mais ce n'était pas seulement en religion qu'il voulait de la constance, il la recommandait dans tous les états, dans toutes les positions. Maxi-

mien Burgo, appelé à la cour du prince, n'y entra qu'à la condition qu'il ne serait chargé d'aucunes fonctions inconciliables avec ses exercices spirituels. Cette convention n'ayant pas été respectée par le prince, il résolut de le quitter; mais avant de prendre ce parti, il crut devoir consulter son ancien guide. Le bienheureux n'approuva point sa détermination. « Il est vrai, lui dit-il, que cette privation est une croix; mais peut-être qu'en la fuyant vous en rencontreriez une autre plus pénible. Croyez-moi, mon fils, vous ferez sagement de la porter pour l'amour de Dieu. » Le jeune homme promit d'obéir. Cependant, influencé par d'autres conseils, il ne tarda pas à quitter son poste. Ce fut un malheur pour lui, car il ne put trouver où se placer désormais, et vécut fort malheureux.

Un jeune homme d'un beau naturel et de grande espérance, était entré dans la congrégation depuis quatre ans, lorsque sa santé éprouva une altération assez grave. Quelques amis lui conseillèrent d'aller respirer son air natal, mais le bienheureux père ne fut point de cet avis. Cependant, vaincu par ses instances, il le laissa partir, et permit à un de ses confrères de le suivre, en disant : « Sur deux qui partent, un seul reviendra. » Son compagnon revint en effet au temps fixé; mais lui ne put se résoudre à s'éloigner de

sa famille. Philippe, affligé de son aveuglement, lui écrivit de la manière la plus touchante, pour le faire rentrer dans sa vocation ; ce fut inutile : retenu par la chair et le sang, il répondit qu'il renonçait à la congrégation. Plusieurs autres éprouvèrent le même sort pour avoir été, comme lui, indociles aux conseils de ce maître éclairé et plein d'expérience, tant il est dangereux de se vouloir conduire par son propre jugement en ce qui touche au salut.

Le bienheureux était tellement persuadé que Dieu veut de chacun la constance dans son état, que le motif même d'un plus grand bien n'avait sur son esprit aucune influence. Je ne puis mieux le prouver qu'en rapportant sa réponse à saint Charles Borromée qui lui demandait Baronius. « J'ai lu quelque part, car je ne puis parler ici d'expérience, que celui qui n'est pas prêt à se condamner en cela même où il croit être innocent, ne mérite pas de porter le nom d'homme spirituel. Combien plus doit-il le faire lorsqu'il y a doute ; or, je dois certainement douter de ma conviction, très-illustre Seigneur, dans un cas où votre pensée est si différente de la mienne. Je me mets donc aux pieds de votre Éminence, et la supplie de m'obtenir de Dieu que je reconnaisse enfin l'opiniâtreté de mon jugement et le courbe entièrement sous le joug de l'obéissance. C'est

lui qui m'a fait différer de répondre à la demande que vous m'avez faite; c'est lui qui m'a empêché d'aller vous rendre mes hommages avant votre départ d'ici. Contrarier le désir de votre Éminence eût été pour moi chose insupportable; et pourtant je ne pouvais et ne puis encore me déterminer à vous donner Baronius, un des plus fermes appuis de notre congrégation. Dieu sait combien je vous aime et combien il m'en coûte de manquer de complaisance à votre égard. Que ne m'est-il possible de soutenir à moi seul le fardeau de notre ministère! Je ne serais pas dans la triste obligation d'opposer mes idées à vos desseins pour la gloire de Dieu. Vous me dites, très-illustre Seigneur, que l'on m'accuse de sensualité. Si j'osais m'écarter du respect que je vous dois, je dirais que l'on vous accuse de bien autre chose : de vol, pourrez-vous le croire! oui, de vol. S'il faut vous nommer mes témoins, je nommerai les évêques de Verceil et d'Arimini. Ils disent qu'autant de fois que vous trouvez un bon sujet qui ne vous appartient pas, vous l'usurpez, dépouillant ainsi l'autel d'autrui pour parer le vôtre. C'est bien mal à moi de vous parler ainsi, mais qu'y faire? *Amicus Socrates, amicus Plato, magis amica veritas.* Il paraît que le cardinal, à défaut de Baronius, voulait du moins avoir un autre de ses prêtres. Le bienheureux lui répond que son

embarras est extrême, parce que les jeunes, uniquement occupés à leurs études, ne sont encore propres à rien, et que les anciens leur sont indispensablement nécessaires. » Il termine enfin en suppliant le saint prélat de laisser ses Oratoriens dans leur vocation.

CHAPITRE XXVI.

Extases, ravissements et visions du bienheureux.



OUTRE les grâces et les vertus qui font les saints, Philippe avait reçu de Dieu les hautes faveurs qui les consolent et les honorent ; ainsi, il était souvent élevé dans la lumière contemplative, et y entendait des secrets qu'il n'est pas permis à l'homme de dévoiler. Dans le sentiment de son humilité profonde, il faisait bien tout ce qui dépendait de lui pour ne pas entrer, du moins en public, dans ces états extraordinaires ; mais souvent il essayait en vain de réprimer les mouvements impétueux de son amour.

Les Dominicains de la Minerve faisant dans leur église des supplications de quarante heures

pour je ne sais quelle affaire grave qui intéressait leur maison, prièrent le saint, qui les aimait, de prendre part à cette bonne œuvre. Philippe, toujours si sensible aux tribulations des autres, se rendit sur-le-champ à cette invitation. S'étant mis à genoux au pied du maître-autel où le Saint-Sacrement était exposé, il leva les yeux sur la sainte hostie, et fut ravi incontinent hors de lui-même. Le supérieur du monastère ayant remarqué sa longue immobilité, en conçut de l'inquiétude. Il courut donc à lui, lui demanda ce qu'il avait, répéta plusieurs fois la même question, sans recevoir aucune réponse. Il lui prit la main, et la trouva raide et glacée. Alors plus effrayé, il appela d'autres pères, et le fit porter dans une chambre voisine. Il fut longtemps encore sans donner aucun signe de vie; mais enfin, revenant à lui-même, il s'écria : « Victoire! victoire! notre prière est exaucée! » Le prieur alors rassuré sur sa santé, mais ne comprenant rien à cette aliénation et à ce langage, demanda ce qui lui était arrivé, et quelle victoire il avait remportée. Le saint rougit et garda le silence; mais on lui fit tant d'instances qu'il dut enfin s'expliquer : « Le pape, dit-il au religieux, vient de prononcer sur le litige en question, et vous a donné gain de cause. » Le fait était certain; mais il n'avait pu le savoir que par révélation,

et il est à croire que ses prières n'y étaient pas étrangères.

Fabricius de Massimi venant un jour pour se confesser dans la chambre du bienheureux, et trouvant la porte entr'ouverte, entra sans frapper. Le père était en oraison les mains et les yeux élevés au ciel, et ses genoux ne touchaient pas la terre. Ravi d'un spectacle qu'il voyait pour la première fois, Fabricius s'arrêta pour le contempler; puis, comme le saint avait le dos tourné, il s'avança pour le voir en face, et jugea par son entière immobilité qu'il ne voyait ni n'entendait. Lorsqu'il revint à lui, après un assez long intervalle, apercevant Fabricius, il lui demanda d'un air étonné et un peu confus comment il était entré. Celui-ci ayant répondu qu'il avait trouvé la porte ouverte, le saint entendit sa confession et le congédia.

François de Molaria, amené par la même intention que le précédent, et voyant le père assis sur son siége, fut se mettre à genoux près de lui, et commença sa confession ; mais il s'aperçut bientôt qu'il était en extase, et il lui fallut attendre qu'il revînt à lui, ce qui n'eut lieu qu'assez longtemps après.

Il y avait dans la chapelle de la Sainte-Vierge de l'église de l'Oratoire un tableau de la Visitation fort bien peint, et dont la vue touchait sin-

gulièrement le serviteur de Dieu. En conséquence, il passait beaucoup de temps dans cette chapelle assis sur un petit banc, et les yeux fixés sur cette image chérie, ce qui lui procurait des extases fréquentes. Quelques-unes de ses pieuses pénitentes l'ayant trouvé un jour en cet état, furent enchantées de la circonstance. Elles se placèrent devant lui et le regardèrent longtemps; puis, pour juger mieux de son état, elles l'appelèrent à plusieurs reprises, et, comme elles virent qu'il n'entendait pas, elles se mirent à le secouer violemment jusqu'à ce qu'il revînt à lui. Son humilité fut alarmée de leur présence; mais il crut pouvoir rendre incertaine l'opinion qu'elles avaient eues de son état, en recourant à une de ses rubriques accoutumées. Il se leva brusquement, prit un air de colère, et appelant Gallonio qu'il aperçut non loin de là, lui dit : « Chassez-moi ces femmes insolentes qui viennent ici me tourmenter et troubler mon repos. »

Gallonio prenait un soin particulier de son bon père, et veillait nuit et jour à sa conservation. Étant allé une fois de grand matin pour savoir de ses nouvelles, il le trouva, contre sa coutume, encore étendu sur son lit. « Peut-être, se dit-il à lui-même, a-t-il prolongé sa veille plus longtemps qu'à l'ordinaire, ou bien il est en contemplation, » et, dans cette persuasion, il se re-

tira le plus doucement qu'il lui fut possible. Lorsque le grand jour fut venu, étant entré de nouveau, il le trouva sans voix, sans mouvement et d'une pâleur qui lui fit croire qu'il allait rendre l'âme. Effrayé autant qu'affligé, il court chercher les pères, et fait, en toute hâte, appeler le médecin. Celui-ci, sans perdre le temps, saigne le bienheureux, et voyant que le sang ne vient pas, a recours aux cautérisations et aux sinapismes. Ces moyens énergiques ne produisant aucun effet, le médecin déclare sa mort prochaine. Alors on s'empresse de lui donner l'extrême-onction. A peine la cérémonie était-elle achevée qu'il reprit connaissance, et parut fort surpris de tout ce qu'il voyait. « Hélas! que vous avez été mal, mon père, lui dirent quelques-uns des assistants en essuyant leurs larmes. — Vous vous trompez, répondit Philippe, je n'ai pas eu d'autre mal que celui que vous m'avez fait. » Ils comprirent alors leur triste méprise, et commencèrent à s'excuser en disant que cette extase ne ressemblait pas aux précédentes. « Allez, leur dit le saint, et laissez-moi dormir; si demain vous me trouvez mort, vous me donnerez la sépulture. »

Sortant un jour pour aller voir le pape, il dit à quelques pères qui se trouvaient près de lui : « Assistez-moi de vos prières, afin que Dieu me préserve de mes accès de folie. » C'est qu'il sa-

vait par expérience que la présence du vicaire de Jésus-Christ lui causait des transports d'amour qu'il avait peine à réprimer, et le faisait entrer dans l'état extatique. Le cardinal Sfondrate racontait au pape Paul V qu'il avait vu de ses yeux notre saint à genoux dans les airs. Combien d'autres témoins, également dignes de foi, ne pourrais-je pas citer en preuve de cette merveille? Jean-Baptiste Modio se trouvant un jour si mal qu'il était près de rendre l'âme, Philippe, averti de cet accident, se transporta de suite auprès de lui, et voyant le danger, passa dans une chambre voisine, afin de le détourner par ses prières; il resta là depuis le soir jusqu'à minuit. Alors un domestique, inquiet de sa longue absence, entra dans cette chambre, et le vit élevé en l'air et tout resplendissant d'une céleste clarté. Saisi d'admiration, il court par la maison et crie de toutes ses forces: « Venez voir, venez voir. » Tout le monde arrive et est témoin de ce rare spectacle; une demi-heure après, Philippe, revenu à son sens naturel, retourne près du malade et lui met la main sur le front, en disant: « Ayez bon courage, vous ne mourrez pas. » A ces mots, le moribond recouvre la parole et converse avec son bienfaiteur comme un homme en santé. Peu de jours après, il vaquait à ses affaires.

Ce n'était pas seulement dans des lieux privés

que le b enheureux recevait ces faveurs du ciel; malgré lui, son âme entrait dans ces états d'extase et de ravissement en pleine église et sous les yeux de tout un peuple. Étant un jour en oraison dans la basilique du Vatican, devant le tombeau des saints apôtres, il fut élevé de terre d'un demi-pied environ et redescendit aussitôt. Alors, craignant que cela ne se renouvelât, et que les assistants ne s'en aperçussent, il quitta la place. Ces accidents surnaturels devinrent si fréquents qu'il n'entrait plus, pour ainsi dire, qu'en tremblant dans les églises. Il adorait le Seigneur par un *Pater,* saluait Marie par un *Ave*, et se relevait aussitôt pour ne pas donner le temps à son amour de s'enflammer. C'était pour la même raison, ainsi que je l'ai dit plus haut, qu'il n'aimait pas à dire la messe en public; cependant il ne pouvait se dispenser de le faire quelquefois, et, dans cette action, les extases étaient inévitables. On le vit une fois, dans l'église de la Tour-des-Miroirs, élevé de trois ou quatre coudées au-dessus de terre. Une autre fois, pareille chose lui arriva dans l'église de la Charité, à la vue d'une enfant qui, fort étonnée, et même épouvantée, dit à sa mère : « Voyez, maman, il s'envole : c'est un magicien, n'est-ce pas ? — Vous vous trompez, ma fille, répondit cette dame : c'est un saint, et il éprouve un ravissement. »

Une autre jeune personne, témoin d'un fait pareil, en jugea à peu près comme la première. « C'est bien singulier, dit-elle à une autre ; il paraît que ce père est un enchanteur. » Cette parole lui coûta cher ; car elle se confessait à lui, et ne savait comment elle pourrait la lui dire. Cependant elle fut à confesse dès le lendemain, et voulut commencer par là : « Mon père, lui dit-elle, je m'accuse d'avoir mal parlé....., » le courage lui manqua pour dire le reste. « Achevez, mon enfant, reprit le saint, et dites que c'est de moi. » Elle répondit affirmativement. « Je vous pardonne, lui dit le bon père : n'ayez donc pas peur d'achever votre accusation. — Mon père, reprit-elle en tremblant, j'assistais hier à votre messe, et je vous ai vu élevé en l'air. » A cette parole, le bienheureux fort humilié lui dit : « C'est assez, taisez-vous, petite sotte. » Elle continua pourtant, parce que sa détraction lui pesait sur le cœur. « Alors j'ai dit à quelqu'un que vous étiez un enchanteur. » Celui-ci, qui s'attendait à toute autre chose, tressaillit de joie, et répondit en souriant ; « Mais c'est bien vrai cela, ma petite fille ; je suis une espèce d'enchanteur ; ainsi, ce n'est rien : n'y pensez plus. »

Très-souvent aussi au saint sacrifice sa tête paraissait entourée d'une auréole de lumière. Il disait un jour la messe dans son église au maître-

autel; lorsqu'il en fut au *Memento* des vivants, un des assistants le vit couronné d'une splendeur éblouissante. Il crut d'abord que c'était un prestige visuel; en conséquence, il essuya ses yeux et fixa d'autres objets pour voir si ce serait la même chose; mais il ne vit cette lumière que sur la tête du saint, où elle demeura jusqu'après sa communion. Une jeune personne de douze ans déclara qu'elle l'avait vu plusieurs fois élevé de terre pendant qu'il disait la messe, et qu'alors un nuage blanc le couvrait de façon à faire disparaître la couleur de ses ornements. Passons aux visions et révélations dont Dieu le favorisait, et qui ne sont pas moins certaines que ses ravissements et ses extases.

Lorsque, jeune encore, il priait le Seigneur de lui faire connaître sa vocation, saint Jean-Baptiste lui apparut, et lui fit connaître par une illustration intérieure que Dieu le voulait prêtre, et le destinait à travailler à Rome au salut du prochain, pauvre et sans dignité quelconque. Peu de temps après qu'il eut été promu au sacerdoce, faisant oraison, une veille de Noël, dans je ne sais quelle église, avec Constance Tassonio et Sébastien Musico, l'enfant Jésus lui apparut debout sur l'autel. Tout joyeux, il demanda à ses compagnons s'ils voyaient cette merveille. Sur leur réponse négative, il se tut et continua son oraison.

Disant un jour la messe, Thomas Ripani, qui le servait, remarqua qu'il faisait une assez longue pause, après la consécration, avant d'élever le calice. Il s'aperçut ensuite, au retour à la sacristie, que son visage était extraordinairement joyeux. Comme il était fort à l'aise avec ce bon père, il lui demanda la cause de ce contentement qu'il paraissait éprouver. Celui-ci sourit et ne lui fit aucune réponse. Ripani, encore plus curieux de savoir ce que le saint voulait lui cacher, réitéra sa question d'une manière si pressante, que Philippe craignit de le contrister : « Eh bien ! lui dit-il, je vous avouerai que Dieu me découvre quelquefois, après la consécration, la gloire des bienheureux ; mais ceci est pour vous seul, et je vous défends d'en parler à personne.

Par une autre faveur singulière, pas un de ses disciples n'allait au ciel après sa mort, sans qu'il fût témoin de sa gloire. Je citerai quelques-unes de ces joyeuses apparitions. Marius Tosini, dans la nuit de sa mort, entra chez le père endormi, et l'appela deux fois d'une voix haute. Celui-ci, ouvrant les yeux, le vit tout rayonnant de lumière s'élever vers le ciel. Il reçut le lendemain la nouvelle de cette mort, et sut qu'elle avait eu lieu précisément à l'heure de cette vision consolante. Vincent Illuminatore, partant pour le ciel, apparut au saint couvert de gloire, et lui recom-

manda sa femme et ses enfants, dont il prit effectivement un très-grand soin. Marc-Antoine Cortesella, chéri du saint pour ses vertus éminentes, fit une mort digne de sa vie. Son corps ayant été déposé dans l'église de Sainte-Catherine, le bienheureux s'y rendit pour le voir avec Gallonio, le contempla longtemps, et fit venir un peintre qu'il chargea de retracer son image. Un prêtre, qui se trouvait là, manifestant quelque surprise de ce désir du père, Gallonio lui dit tout bas : « Il a vu ce défunt la nuit dernière dans l'état glorieux, et s'est entretenu pendant quatre heures avec lui. Cela vous explique pourquoi il veut maintenant le faire peindre. » Il eut encore beaucoup d'autres visions semblables qu'il serait trop long de raconter.

Il n'ignorait pas plus le sort des âmes qui descendaient dans les prisons du purgatoire. Il dit un jour en pleine assemblée, dans l'Oratoire, qu'un de ses disciples, nommé Animuccia, venait d'en sortir et de monter au ciel. Une autre fois il annonça à Antoine Luccio la délivrance de son père. L'état des âmes, pendant la vie, ne lui était pas moins bien connu. Il disait du P. Ignace, fondateur de la Compagnie de Jésus, que sa beauté intérieure était admirable, et il assurait avoir vu plusieurs fois briller sur son visage une céleste splendeur. Dans une autre rencontre, il affirma

13.

que le visage de saint Charles Borromée était à ses yeux celui d'un ange. Il en dit autant de Jean-Baptiste Saraceno, qui devint dans la suite général des Dominicains, et mourut en odeur de sainteté.

Dieu voulut aussi que les démons lui apparussent pour son utilité et celle des autres. Il commanda un jour à Antoine Luccio d'exorciser une femme énergumène, et de la flageller pour insulter au démon. Cet esprit orgueilleux, piqué au vif, lui apparut la nuit suivante, et répandit dans sa chambre une puanteur qu'il sentait encore longtemps après. Une autre fois, pendant qu'il conférait des choses de Dieu avec ses disciples, il se leva tout à coup et dit : « Prosternez-vous, mes frères, et priez Dieu : je vois le démon à la porte. » Lui-même se mit à genoux, et opposa un signe de croix à l'ennemi du salut, en disant : « Tu n'entreras pas ici. » Il disparut en effet, et le saint reprit paisiblement son exercice. Un autre jour encore il rencontra à la porte de l'église cet esprit infernal sous la forme d'un enfant ; mais il lui suffit de le regarder d'un œil sévère pour le mettre en fuite : « Avez-vous vu cet enfant, demanda-t-il à Gallonio qui l'accompagnait? » Celui-ci ayant fait une réponse affirmative, le saint reprit : « Détrompez-vous : ce n'était pas un enfant, mais bien le démon qui voulait sans doute nous jouer quelque mauvais tour. »

Passant une fois devant les thermes de Dioclétien, il vit à la porte de cet antique édifice un jeune homme qu'il pressentit être un mauvais esprit. L'ayant fixé avec attention, il s'aperçut qu'il changeait continuellement de figure, paraissant tantôt jeune, tantôt vieux, tantôt beau et tantôt difforme. Il lui commanda intérieurement de disparaître, ce qu'il fit à l'instant. Le saint avait beaucoup à souffrir de ses persécutions et le jour et la nuit; le monstre essayait tous les moyens de l'effrayer : il se montrait à lui sous toutes les formes, mais en pure perte. Le bon père se contentait d'invoquer Marie et demeurait en paix.

Personne ne pouvait parler plus pertinemment des visions que lui, après une si longue expérience des bonnes et des mauvaises. Ses enseignements à ce sujet méritent donc d'être connus. Voici quelques-unes de ses sentences sur cette matière. « Il ne faut pas, disait-il, donner légèrement confiance aux visions, car c'est une chose pleine de dangers. Les visions, tant bonnes que mauvaises, arrivent d'ordinaire à ceux qui ne les désirent pas; mais en ceux-là même l'illusion est encore à craindre. Il est difficile à celui qui est favorisé des visions divines d'éviter d'en prendre quelque orgueil, plus difficile de s'en croire peu digne; très-difficile de s'en regarder comme tout

à fait indigne, et de préférer à leur suavité l'humilité, l'obéissance et les autres vertus solides, qui pourtant sont d'un bien plus grand prix. On ne doit faire aucun cas des visions et révélations qui ne peuvent être utiles ni à nous, ni aux autres, ni à l'Église. Les confesseurs, disait-il, ne doivent pas croire légèrement aux révélations que prétendent avoir leurs pénitents, surtout si ce sont des femmes. Ces choses merveilleuses peuvent leur être suggérées par la malice du démon; ce sont souvent aussi des jeux de leur imagination, mais des jeux cruels qui ont perdu ou compromis beaucoup d'âmes. »

Il recommandait à ses disciples de se refuser, autant qu'ils le pourraient, à toute impression extraordinaire, sans craindre de déplaire à Dieu. « Cette résistance, ajoutait-il, est un des plus sûrs moyens que vous ayez de discerner les faveurs du ciel d'avec les illusoires. » C'était ce qu'il faisait lui-même en pareil cas; ainsi, par exemple, un jour qu'il parlait à sa congrégation, se sentant attiré à l'extase, il fit ce qu'il put pour l'empêcher, et quand il vit qu'il ne pouvait plus continuer son discours, il frappa sur lui, en disant: « Quiconque cherche les extases et les visions ne sait pas ce qu'il cherche; » après quoi il se mit à pleurer, et se retira promptement. Un autre jour, le père Bordini ayant parlé de ceci dans un

sermon à l'Oratoire, Philippe, qui était présent, prit la parole après lui, et dit : « J'ai eu parmi mes pénitentes une très-sainte femme favorisée d'extases presque continuelles pendant un long temps, mais qui ensuite en fut totalement privée. Eh bien ! savez-vous quand elle m'a paru plus admirable ? Lorsque je l'ai vue réduite à l'état commun. »

Un directeur lui demandant un jour quel conseil il devait donner à une femme de piété qui voyait fréquemment Jésus-Christ et sainte Catherine de Sienne, il répondit : Les visions sont un piége où les femmes se laissent prendre facilement. Ordonnez-lui de ne faire aucun cas de ces visiteurs, de les congédier, et s'ils ne veulent pas s'en aller, de leur cracher au visage. Cette fille, vraiment obéissante, fit ce qui lui était commandé, et s'en trouva fort bien ; car, à partir de là, elle fit dans la vertu des progrès remarquables.

Un de ses disciples crut voir, pendant la nuit, la vierge Marie couronnée d'une lumière céleste. Le lendemain, il vint tout joyeux lui raconter cette apparition. « Vous avez vu un démon, lui dit le bienheureux, et non la sainte Vierge. S'il revient encore, crachez sur lui, en signe du mépris qu'il mérite. Il revint en effet la nuit suivante, et le disciple obéissant, ayant fait ce qui lui avait été commandé, la vision disparut. Elle ne tarda

pas cependant à reparaître ; mais, pour cette fois, c'était bien l'auguste Marie. Il ne le crut pas d'abord, et, en conséquence, il voulut lui cracher au visage. « Fais-le, si tu le peux, lui dit la mère de Dieu. » Il essaya en vain : sa bouche desséchée ne lui fournit aucune salive. « J'approuve ton obéissance, ajouta-t-elle, et je suis venue tout exprès pour la récompenser. » Cela dit, elle le quitta, laissant son âme inondée d'un torrent de délices.

Un médecin, nommé Antoine Tucci, soignait dans une maladie grave, une religieuse d'une éminente vertu. L'ayant trouvée, un jour, plongée dans l'extase, il attendit son retour, émerveillé de ce qu'il voyait. Lorsqu'elle fut revenue à elle-même, elle le regarda, contre son ordinaire, et lui dit : « Oh ! docteur, que je viens de vous voir beau dans le paradis ! » Il fut aussitôt raconter la chose au P. Philippe ; mais, à peine rentré dans sa maison, il se trouva mal, et dut se mettre au lit. Sa maladie faisant chaque jour de nouveaux progrès, il sentit qu'il devait se préparer à son heure dernière. Cependant un médecin inconnu vint le visiter et lui affirma qu'il guérirait et vivrait longtemps encore. Philippe étant venu le voir, à son tour, quelques heures après, il lui fit part de l'espérance que lui avait donnée ce médecin. « Que me parlez-vous d'un

médecin, lui dit le saint homme ? C'est le démon qui cherche à vous tromper en resserrant les liens qui vous attachent à la vie. » Antoine, averti de cette fraude, se soumit entièrement aux ordres de la Providence, et mourut fort saintement peu de jours après.

Mathias Maffé, prêtre fort dévoué à notre bienheureux, eut une nuit la vision suivante : Il lui sembla qu'il marchait, conduit par ce bon père, dans une vaste plaine où se trouvait une multitude innombrable d'hommes qui paraissaient autant de rois. Pendant qu'il contemplait la richesse de leur parure, toute cette pompe s'évanouit et fut remplacée par un horrible incendie ; ensuite apparut une armée de démons qui se rangèrent en bataille autour de cette fournaise. Il était dans un coin où il se croyait en sûreté ; mais un de ces monstres infernaux, l'ayant aperçu, accourut, le saisit, et fit tout ce qu'il put pour l'entraîner dans les flammes. Il se défendit fortement, et Philippe souriait à son intrépidité ; cependant il le prit par la main et le conduisit par un sentier obstrué de ronces et d'épines qui le déchirèrent d'une manière pitoyable. Enfin ils arrivèrent dans une belle prairie terminée par une colline de l'aspect le plus gracieux ; au pied se trouvaient trois anges, richement vêtus, dont deux tenaient en mains des flambeaux allumés, et le troisième por-

tait une croix processionnelle. Ils se mirent en mouvement, venant à leur rencontre, et derrière eux marchaient en bel ordre deux longues files de bienheureux. En passant devant le saint et son disciple, les uns saluèrent le premier, les autres engagèrent le second à les suivre; celui-ci demeurant muet par timidité, Philippe répondit : « Non, non, le temps n'en est pas venu; il n'est pas assez bon encore. Le cortége, après avoir fait un contour, se dirigea vers la colline par un chemin fleuri et bordé d'arbres magnifiques, couverts de petits enfants ailés qui jetaient des rameaux et chantaient avec des voix ravissantes le *Gloria in excelsis*. Au sommet de la colline était un palais lumineux. La procession y entra, laissant derrière la solitude et le silence, et Maffé se réveilla.

Lorsque le jour fut venu, voulant se confesser, il se rendit chez le père, qui lui dit en le voyant entrer : « Etes-vous homme à donner confiance à des songes? Maffé sourit et se mit à lui raconter celui qu'il avait eu; mais le saint l'interrompit, et lui dit en le regardant d'un œil sévère : « Ce ne sont pas les songes qui mènent en paradis, c'est la bonne vie telle qu'elle convient à un enfant de Dieu et de l'Église. Il répétait souvent que ceux qui n'ont pas d'ailes doivent marcher par terre, et non entreprendre de voler dans les

airs. Il voulait faire entendre par là que les visions et les révélations n'arrivent qu'aux âmes pourvues des ailes de la perfection, et que sans cela ce sont de véritables tromperies de l'esprit de mensonge.

CHAPITRE XXVII.

Ses prédictions émanées de l'esprit de prophétie.

Je n'entreprendrai pas de raconter ici tout ce qu'annonça le bienheureux par suite des révélations dont Dieu le favorisait. J'en dirai cependant assez pour convaincre mes lecteurs, qu'en fait de prophéties, peu de saints l'ont égalé. C'est là, du reste, le témoignage que lui rendit la congrégation des rites : « *In prophetiæ dono non est inventus similis illi.* » Le don de prophétie renferme trois choses : 1°. la connaissance de l'avenir ; 2°. celle des faits qui se passent au loin ; et 3°. celle des secrets des cœurs. Les événements que je vais raconter prouveront que Philippe avait reçu de Dieu cette triple connaissance.

Jean-Ange Cribelli voulant faire ses pâques le Jeudi-Saint, entra chez le père de grand matin

pour se confesser, jouissant alors d'une santé parfaite. Celui-ci le regarda avec un air d'intérêt tout particulier, et lui dit « Préparez-vous, mon fils, au sacrifice que Dieu vous demande. » — « Il est le maître, répondit Cribelli : qu'il fasse de moi ce qu'il lui plaira. » — « Mais, reprit le bienheureux, s'il s'agit d'un sacrifice fort coûteux, le lui ferez-vous de bonne grâce? » — « De très-bonne grâce, mon père, avec son secours qui ne manque jamais en pareil cas. » — « Puisqu'il est ainsi, lui dit le saint, disposez-vous à mourir le jour de Pâques. » Le soir même il fut pris de la fièvre, et mourut le jour de cette grande solennité.

François de Molaria étant venu un jour visiter ce bon père, celui-ci lui dit : « Si Dieu vous prenait votre épouse, supporteriez-vous ce coup avec une résignation chrétienne? » — « J'ignore, répondit-il, ce que produirait en moi un si affreux malheur; mais heureusement il n'est pas à craindre, car ma femme se porte à merveille. » — « Quoi qu'il en soit, reprit le saint, vous ferez bien de vous préparer à la rendre amiablement à son Créateur. » Dix jours après, elle fut prise d'une fièvre violente qui l'enleva de ce monde.

Jérôme Cordella, célèbre médecin, fort cher à Philippe, étant tombé gravement malade, sa femme envoya sur-le-champ quelqu'un en préve-

nir le bienheureux, afin qu'il priât pour lui. Pendant que cet homme montait son escalier, il dit à ses disciples : « Notre bon Cordella se meurt ; son heure est arrivée. » Ceux-ci furent fort surpris, ne sachant pas même qu'il fût malade ; aussitôt l'envoyé entra et fit sa commission. Après son départ, le saint répéta que Cordella était arrivé à la fin de sa course et n'avait plus que quelques jours à vivre. « Mais, mon père, lui dirent ses auditeurs, si vous ne pouvez rien pour son corps, du moins vous allez vous occuper de son salut. » — « N'en doutez pas, reprit Philippe, je ferai pour cela tout ce qui est en ma puissance. » Huit jours après, Gallonio et Consolini étant venus de grand matin dans sa chambre, il leur dit : « Cordella est mort cette nuit à telle heure, n'est-ce pas ? » Ensuite réfléchissant qu'ils n'avaient pu le savoir encore, il changea de discours. Les deux pères envoyèrent quelqu'un vérifier le fait, et apprirent que Cordella était effectivement mort à l'heure indiquée par le saint homme. Une chose les avait étonnés, c'est qu'il n'eût pas été voir une seule fois ce médecin auquel il portait pourtant un tendre intérêt ; et ils croyaient en être sûrs, parce que, pendant tout le temps qu'avait duré la maladie de ce dernier, il n'avait pas mis le pied hors de l'Oratoire. Ils se trompaient pourtant, car il avait visité le mourant sans sortir de sa

chambre, selon l'aveu qu'il en fit au cardinal Cusano.

Orinthia, épouse de Pompée Colonne, plus illustre encore par ses vertus que par sa haute extraction, tomba malade. Les plus habiles médecins de Rome, appelés par son mari, lui dirent que ce mal n'avait rien de sérieux, et qu'il pouvait être tranquille. La malade, peu confiante en ce jugement, demanda qu'on fît venir son confesseur. Le bienheureux se rendit tout de suite auprès d'elle, l'entretint longtemps de choses spirituelles, et lui recommanda le souvenir de la passion de Jésus-Christ. Au sortir de là, ayant rencontré les médecins, il leur dit que cette dame était très-dangereusement malade. « Vous vous trompez, père, répondirent-ils en riant; son état ne présente aucune gravité. » — « Vous croyez cela, reprit le bienheureux, eh bien! je vous affirme qu'avant huit jours elle sera morte. » Les docteurs rirent encore plus fort, et cependant l'événement vérifia la prophétie.

Hélène Cibo et son époux Dominique Mazzé, tombèrent malades ensemble. La mère d'Hélène, effrayée, courut chez le saint homme et implora le secours de ses prières, en disant qu'elle craignait de les perdre à la fois. « Dieu prendra le mari, répondit Philippe, et laissera l'épouse. » Dominique, mourut, en effet, de cette maladie,

tandis qu'Hélène en guérit. Reconnaissante de ce bienfait de Dieu, elle renonça au siècle et s'enferma dans un monastère. Hélène avait deux sœurs, l'une dans le monde et l'autre religieuse à la Tour-des-Miroirs. La première, qui se nommait Victoire, étant allée un jour se confesser à Philippe, il lui demanda s'il y avait longtemps qu'elle n'avait vu Vincentia. Sur sa réponse affirmative, il ajouta : « Je vous conseille de lui faire une prompte visite, car il lui reste assez peu de temps à vivre. » Quelques jours après elle n'était plus.

Marcellus Ferri se disposait à faire un assez long voyage, lorsqu'il fit la rencontre du bienheureux. Lui ayant aussitôt communiqué son projet, celui-ci réfléchit un instant et lui dit : « Votre père n'a plus que quelques jours à vivre, et il convient que vous l'assistiez dans ses derniers moments; ainsi ne partez pas. » Marcellus le crut, quoique son père ne fût ni fort âgé ni malade, et il fit bien, car celui-ci fut frappé, quelques jours après, d'un mal violent qui l'emporta.

Virgile Crescentio étant affligé d'une maladie qui ne paraissait pas devoir être sérieuse, Philippe, mieux instruit que son médecin, alla le visiter. Reçu à la porte par Constancia, son épouse, il lui dit librement : « Ma fille, il faut acquiescer à la volonté de Dieu. » Cette parole

fut comprise; c'est pourquoi, ayant fait entrer le saint dans un salon, elle se jeta à ses pieds fondant en larmes, et le supplia de lui conserver son époux. « C'est la volonté de Dieu qu'il meure maintenant, reprit le saint homme; son salut y est intéressé. Voudriez-vous mettre obstacle à son bonheur? » Constancia n'insista pas davantage, et Crescentio mourut quelques jours après.

Patricius de Patricci était souffrant, mais sa maladie n'était rien aux yeux du médecin qui ne lui trouvait aucune fièvre. Cependant, Philippe étant allé le voir, voulut le confesser et même lui donner les derniers sacrements. Quand cela fut fait, et que le saint se fut retiré, la femme du malade exhala sa mauvaise humeur, et dit que ce vieillard était en délire. Patricius lui-même, quoique plein de respect pour son confesseur, avoua que cette précipitation lui semblait excessive; cependant il mourut un quart d'heure après.

Le bienheureux alla voir, un jour, deux Dominicains frappés de la peste : l'un, le père Consalvi, paraissait à la dernière extrémité; l'autre, le P. Bencini, n'était que légèrement malade; il engagea celui-ci à faire le sacrifice de sa vie, et dit à l'infirmier que sa mort était prochaine. Ensuite, entrant chez l'autre, il fit cesser le délire en mettant la main sur sa tête, et lui dit : « Ayez confiance, vous guérirez. » Il se rétablit

en effet, contre toute espérance, et le premier mourut quelques jours après.

Cela fait voir que, si le saint prophétisait la mort, il annonçait aussi le retour à la santé avec une égale certitude. Pour mieux prouver cette vérité, je multiplierai les faits : Le cardinal Sforce était malade depuis vingt jours d'une fièvre putride, et avait reçu les derniers sacrements. Sa mère, désolée, envoya dire à Philippe qu'elle le recommandait à ses prières ; celui-ci se recueillit un instant, puis répondit à l'envoyé : « Dites à cette dame de sécher ses larmes, son fils ne mourra pas de cette maladie. » L'événement fit voir la vérité de cette promesse.

Michel Mercato, médecin aussi pieux qu'habile, et fort ami de notre saint, fit une maladie qui le conduisit aux portes du tombeau. Philippe voyant son père tout en larmes, lui dit : « Prenez courage, votre fils vivra. » — « Hélas! répondit le vieillard, c'est tout au plus s'il peut vivre quelques heures encore. » — « Et moi je vous dis, reprit le saint, qu'il ne mourra pas de cette maladie. » Il guérit en effet, devint le médecin du pape Clément VIII, et vécut onze ans encore. Alors le bienheureux, qui lui avait annoncé la vie, lui prédit sa mort prochaine afin qu'il s'y préparât, ce qu'il fit fort saintement.

Barthélemy Dotto, qui avait un emploi dans

le palais du pape, fut affligé d'une fièvre lent dont l'issue, au dire des médecins, devait être la mort. Il en vint, en effet, à un tel point de consomption, qu'il n'avait plus qu'à rendre son dernier souffle ; on lui donna les derniers sacrements, et sa famille veilla près de lui pour le consoler et le secourir dans son agonie. Alors un de ses neveux, qui devait hériter de sa charge, s'il l'occupait assez longtemps pour avoir droit de la lui transmettre, vint trouver Philippe et le supplia d'avoir pitié de son oncle et de lui. « Votre oncle, répondit le saint, triomphera de cette maladie, mais la première qu'il aura ensuite sera mortelle. Quant à sa charge, vous ne l'aurez pas. » Barthélemy revint en effet à la santé, et ne mourut que quatre ans après. Comme il n'avait pas encore acquis le droit de transmettre sa place à son neveu, elle fut donnée à un autre.

Olympia de Nigri, femme de Marc-Antoine Vitelleschi, fut prise d'une fièvre maligne dont les symptômes devinrent si alarmants que ses médecins désespérèrent de la sauver. L'un d'eux, Jérôme Cordella, dit que, dans sa longue pratique, il n'avait rencontré que trois cas semblables, et qu'ils avaient amené la mort. Philippe, qui se trouvait là, leur dit : « La mort de cette dame serait maintenant une trop grande perte pour sa famille. Nous ferons violence au ciel, et

il nous la laissera. » Dès ce moment la malade se trouva mieux, et peu de jours après, sa guérison fut parfaite. Je pourrais ajouter beaucoup d'autres faits semblables; mais je préfère passer à d'autres genres de prédictions.

Pierre Focili avait une petite fille de quatre ans, et demandait à Dieu un fils avec instances. La petite fille étant tombée dangereusement malade, il courut à Saint-Jérôme avec son épouse, et tous deux demandèrent au saint la guérison de cette enfant. « Il vaut mieux, répondit le bienheureux, la donner à Dieu, puisqu'il l'appelle. » Ils ne furent point de cet avis, et insistèrent à le supplier en pleurant de leur conserver cette fille chérie. « Vous la voulez, reprit Philippe, eh bien! vous l'aurez, Dieu y ajoutera même le fils que vous demandez pour punir le déréglement de vos désirs; car vous voulez que la volonté de Dieu s'accommode à la vôtre. » La petite fille revint à la santé, et le fils annoncé naquit deux ans après pour le malheur de ses parents qu'il ne cessa d'affliger jusqu'à leur dernière heure.

Paul de Pétri, dont le père était réduit à un état voisin de l'indigence, obtint de lui facilement la liberté d'entrer dans la congrégation. Quelque temps après, celui-ci ayant gagné au jeu une somme considérable, regretta de n'avoir plus son fils, et le persécuta pour l'engager à revenir à la

maison. Le jeune homme, fidèle à sa vocation, fut un soir trouver le saint et lui demanda la permission de passer dans l'Oratoire de Naples où il pourrait vivre tranquille. Philippe le lui permit, et lui donna sa bénédiction ; ensuite il se ravisa, et dit au portier : « Vous direz demain à Pierre, quand il se présentera pour sortir, que je ne veux pas qu'il parte. » Pierre ayant reçu cette défense, s'y soumit paisiblement et monta chez le bienheureux. « J'ai changé d'avis, lui dit ce bon père, parce que je sais maintenant que vous pourrez vivre tranquille à Rome comme à Naples. » Effectivement, son père, ruiné de nouveau par les hasards du jeu, ne le tourmenta plus.

Philippe étant allé un jour au monastère de la Tour-des-Miroirs, fut reçu par quatre religieuses qui le conduisirent dans leur église. Chemin faisant, il dit à l'une d'elles, nommée sœur Porcia : « Voulez-vous que nous y fassions ensemble une longue oraison ? » — « Je ne le puis, répondit-elle : mon emploi s'y oppose. » — « Et vous, dit-il à la sœur Magdeleine Anguillaria ? » — « Hélas ! mon père, répondit-elle, je suis une pauvre fille qui ne sais faire ni oraison, ni quelque bien que ce soit. » — « Quoi, reprit le saint, vous ne savez pas faire le bien, vous qui êtes destinée à conduire les autres ? Vous ne savez pas faire oraison, vous qui en aurez un jour un besoin tout

particulier; car que peut sans l'oraison une supérieure de communauté? Cependant, vous aurez alors moins de liberté qu'aujourd'hui de converser avec Dieu, à cause des embarras multipliés de votre charge. Faites donc maintenant des provisions pour ce temps de nécessité. » A ce discours qui annonçait une chose assez peu probable, toutes se mirent à rire. « Riez, mes sœurs, leur dit le bienheureux, riez tant qu'il vous plaira, et vous aussi, ma sœur Anguillaria; mais tout en riant, souvenez-vous de ce que je viens de vous prédire. » La cause de ces ris était le jeune âge de cette dernière qui avait à peine vingt ans, et ne pouvait être supérieure qu'à soixante. Quelques années avant qu'elle les atteignît, on en nomma une autre qui semblait devoir faire mentir la prophétie, tant sa santé était florissante; mais elle perdit la vue, et la sœur Anguillaria fut choisie pour lui succéder.

Thomas Minerbetti et Pierre-Antoine Morelli, vinrent un jour consulter le saint sur leur vocation, envoyés par le P. Bincio, Jésuite. Thomas voulait être prêtre et Pierre religieux. Le bienheureux dit au second : Vous ne serez point religieux, et au premier : Vous ne serez point prêtre. Ils n'en persistèrent pas moins l'un et l'autre dans leur dessein, mais inutilement; Thomas finit par se

marier, et Pierre refusé dans plusieurs communautés, se fit prêtre.

Un vertueux officier, nommé Ottonelli, étant venu à Rome pour y fonder un couvent de religieuses, se vit arrêté dans sa sainte entreprise par une foule de difficultés. Amené par un ami chez le P. Philippe, pour recommander la chose à ses prières, celui-ci, d'aussi loin qu'il l'aperçut, dit tout bas aux prêtres qui l'entouraient : « Voici un de vos confrères. » Après l'avoir salué, il lui demanda quelle était sa profession. Soldat, répondit Ottonelli. « Soldat pour l'instant, reprit Philippe, mais vous serez prêtre dans la suite. » Et, en disant cela, il le bénit. « Mon père, lui dit l'officier, je ne puis espérer cette grâce, car j'ai une femme et des enfants. » — « Cela n'empêchera pas, répondit le saint, que cette prédiction s'accomplisse. » Peu de temps après, il perdit sa femme et ses fils. Ses filles entrèrent dans un couvent, et lui, pressé par la grâce, reçut le sacerdoce.

En 1576, quatre prêtres de sa congrégation partirent pour fonder une maison à Milan. A peine y furent-ils établis que le saint dit à Taurusio qu'il devait leur écrire de revenir sur-le-champ à Rome. Celui-ci, étonné d'un pareil ordre, dont le motif lui était inconnu, prit la liberté de faire observer

à son père, qu'un départ aussi brusque pourrait indisposer les protecteurs de l'œuvre. « Obéissez, reprit le bienheureux, et faites taire votre jugement. » Il écrivit en effet au moment même, et les pères, après avoir reçu sa lettre, partirent sans aucun retard. Heureusement, car à peine s'étaient-ils mis en chemin que la peste se manifesta dans la ville.

Un clerc régulier, nommé Dominique Rudulsio, envoyé par ses supérieurs de Naples à Crémone, passa par Rome. Pendant le séjour qu'il y fit, on ne manqua pas de lui parler de l'éminente sainteté de l'homme de Dieu, ce qui fit naître en lui un vif désir de le connaître. Etant donc allé à l'église de l'Oratoire, où se trouvait le bienheureux, il s'approcha de lui et le salua en lui baisant la main. « Allez, mon père, lui dit le saint homme, allez où l'obéissance vous appelle, et travaillez avec dévouement au salut des âmes. Plus tard, Dieu vous appellera à l'épiscopat, afin que vous puissiez leur faire plus de bien. Je vous préviens qu'un grand danger vous attend dans le voyage que vous allez faire ; mais grâces à la protection de la sainte Vierge, vous en sortirez sain et sauf, quoique très-difficilement. » Il partit le lendemain pour continuer son voyage, et fit plusieurs journées sans aucun accident. C'était dans la Toscane que devait s'accomplir la prophétie de

Philippe. Arrivé au pied des Alpes, il lança son cheval, sans prévoir le danger, dans une boue épaisse où il s'enfonça jusqu'au cou. Ses compagnons, le croyant perdu, poussèrent des cris lamentables; quant à lui, qui n'avait pas oublié les paroles du bienheureux, il implora avec confiance le secours de la sainte Vierge, et ce ne fut pas en vain; il sentit aussitôt ses bras se dégager, et, contre toute espérance, parvint à sortir de ce boueux abîme, en y laissant sa monture; mais les paysans du voisinage accoururent au secours, et la ramenèrent en la faisant tirer par quatre bœufs. Quelques années après, Paul V acheva de vérifier la prédiction en élevant ce religieux à la dignité épiscopale.

CHAPITRE XXVIII.

Continuation du même sujet.

Un jour que sa chambre était pleine de jeunes gens, il sortit avec Pierre Aldobrandini, et lui dit : « Allez porter à vos amis les paroles suivantes : Le P. Philippe m'ordonne de vous annoncer que je deviendrai cardinal, et qu'alors vous n'au-

rez pas chez moi vos entrées libres. » Cette mission le fit rougir et lui parut fort pénible ; cependant, accoutumé à obéir en tout au saint homme, il la remplit ponctuellement. Cette prophétie ne tarda pas à s'accomplir ; car, peu de temps après, le pape Innocent étant venu à mourir, fut remplacé par le cardinal Hippolyte Aldobrandini qui donna à son neveu la pourpre.

Le général Aldobrandini, dans une visite qu'il fit au saint, vit suspendues à la muraille de sa chambre, deux peintures sur papier qui représentaient les insignes du cardinalat, et une tête de mort entre ces deux emblèmes. Soupçonnant là-dessous du mystère, il pria le bienheureux de lui en donner l'explication. Celui-ci s'en excusa d'abord, mais le général ayant insisté, il répondit en souriant : « Je suis assez fou pour croire qu'après ma mort, notre congrégation fournira deux cardinaux à l'Église. Cette prophétie se vérifia trois ans après ; car à peine quelques mois s'étaient-ils écoulés depuis son trépas, lorsque Taurusio et Baronius furent revêtus de la pourpre. Plus de vingt ans avant l'événement, il l'annonçait à ses amis comme chose certaine. Cela donna même lieu à un incident qui mérite d'être rapporté. Parlant un jour de l'élévation de Baronius au P. Nério, de la compagnie de Jésus, celui-ci qui connaissait le haut mérite du sujet, ajouta que

peut-être il deviendrait pape. « Non, répondit le bienheureux, il n'ira pas jusque-là. » Le Jésuite se souvint de cette parole; aussi, quand après la mort de Clément VIII, il apprit que l'élection de Baronius devenait de plus en plus probable, il dit avec assurance : « Cela ne se fera pas, Philippe l'a prédit. »

Le cardinal Pamphili aimait à raconter l'anecdote suivante : « Entrant un jour chez le bienheureux père pour me confesser, il me dit : Vous désirez être cardinal, n'est-ce pas? — Je n'ai jamais eu, lui répondis-je, cette pensée présomptueuse. — Toujours est-il, reprit le saint homme, que vous serez élevé à cette dignité. — Mais, mon père, lui dis-je, quel sera donc le Pontife qui voudra se charger la conscience d'une semblable promotion? Il me répondit : Je vous répète que vous deviendrez cardinal. Je n'en crus rien, et n'y pensai pas davantage; cependant le pape m'a élevé à cet honneur, sans aucun mérite de ma part, et je suis persuadé que c'est aux prières du saint que j'en suis redevable. »

« Lorsque j'étais jeune prêtre, disait le cardinal de Bubalo, le saint homme ne cessait de me dire que je deviendrais chanoine de la basilique du Vatican, et moi je riais de cette prédiction à laquelle je ne donnais aucune créance. Je lui dis un jour : Mais, mon père, comment cela pourrait-

il se faire? le pape ne m'a jamais vu et ne sais pas même que je suis au nombre des vivants. — Un peu de patience, reprit-il, et vous verrez comment cela se fera. Je ris beaucoup et le quittai plus incrédule que jamais. Cependant, quelques mois après, le cardinal Aldobrandini m'envoya chercher, et me dit que le souverain Pontife venait de m'élever à cette dignité. Je courus tout joyeux chez le père, et lui fis part de cette nouvelle. — Ceci est peu de chose, me dit-il en comparaison de ce qu'il vous réserve, car il vous fera cardinal. Je ne pus le croire : une si haute faveur me semblait impossible. Plus tard, étant tombé malade en France, ma sœur en porta la nouvelle au bienheureux et lui communiqua ses craintes sur ma vie ; mais le bon père la rassura en lui disant que je ne mourrais que sous la pourpre. Comment douter après cela qu'il eût reçu l'esprit de prophétie ? »

Le cardinal Dictricstain lui rendait un semblable témoignage. « Lorsque jeune encore, disait-il, j'étais camérier du pape Clément VIII, le cardinal Aldobrandini me mena un jour en visite chez le bienheureux père. Ce bon vieillard, après m'avoir fixé, me fit passer dans une arrière-chambre et me mit sur la tête une vieille barrette rouge, en disant : O le beau cardinal! Moi qui ne connaissais alors ni la sainteté de ce bon prêtre

ni son don prophétique, je me fâchai intérieurement, croyant qu'il se moquait; mais, par respect pour sa vieillesse, je gardai le silence. Cependant l'événement vint bientôt vérifier la prophétie et condamner mon incrédulité. Je me reprochai vivement alors le sentiment irrespectueux que j'avais éprouvé contre le serviteur de Dieu, et j'en demande de tout mon cœur pardon à sa mémoire. »

Toutes les fois qu'il s'agissait de l'élection d'un souverain Pontife, le bienheureux savait d'avance quel serait l'élu. Pendant le conclave qui suivit la mort de Pie IV, sortant un jour de l'Oratoire avec quelques-uns de ses disciples, il leva les yeux au ciel et dit : « Lundi prochain nous aurons un pape. » Marcellus Ferri, qui entendit ce discours, pensa que le saint en savait davantage, et se promit bien de le questionner à ce sujet. Effectivement, dès le lendemain, marchant seul avec lui dans la ville, il le pria de lui dire confidentiellement sur qui se réuniraient les votes dans le conclave. « Ce sera, répondit le bienheureux, sur le cardinal Alexandrin. Cette élection aura lieu lundi soir, sans aucun doute. » La prédiction s'accomplit en effet littéralement.

Saint Pie V étant mort, ce même Marcellus demanda à Philippe quel serait son successeur. « Quel est celui, lui dit le saint, que désigne

l'opinion publique? » — « C'est, répondit Marcellus, le cardinal Moron. » — « Ce ne sera pourtant pas lui, reprit le père, qui sortira de cette élection, mais bien le cardinal Buoncompagno. » Il fut élu en effet, et prit le nom de Grégoire XIII.

Après le décès du pape Sixte V, le cardinal Sfondrato étant venu voir le saint, celui-ci fit venir devant lui plusieurs de ses disciples et leur ordonna de lui baiser les pieds. Il eut ensuite avec lui un entretien particulier, dans lequel il lui annonça son élection prochaine. Le lendemain, ce même prélat entra dans l'église de l'Oratoire, et l'un des pères courut en prévenir le bienheureux. « Savez-vous, répondit Philippe, que ce cardinal va devenir pape? » Il le devint en effet et prit le nom de Grégoire XIV. Philippe n'ignora pas davantage ce qui concernait son successeur. Il prédit quatre mois d'avance l'élection du cardinal Aldobrandini, et le nom qu'il lui plairait de prendre.

Lorsque Alexandre de Médicis était encore laïque et ambassadeur du grand-duc d'Étrurie, près de Sa Sainteté, Philippe lui dit un jour en confidence : « Vous deviendrez cardinal, ensuite vous monterez sur la chaire de Pierre ; mais vous ne l'occuperez que fort peu de temps. » Jérôme Ghetti, religieux Augustin, faisant en chaire le panégyrique de notre bienheureux, rapporta ce

fait en disant qu'il le tenait de la bouche de ce pape même. Grégoire XV, à qui l'on parlait un iour de ce témoignage, y ajouta le sien. « J'étais, dit-il, auditeur de la rote à l'avénement de Léon XI. Lorsque nous fûmes en corps lui baiser les pieds, il nous dit entre autres choses : Notre pontificat sera court, nous savons que nous devons bientôt mourir. » Du reste, Philippe ne disait pas à tout le monde de semblables choses. Il n'en parlait qu'à ses disciples les plus familiers; encore avait-il soin d'ajouter qu'il leur conseillait de ne pas croire aux songes et aux révélations inutiles qui ne sont souvent que des illusions de l'esprit trompeur.

Ce saint homme avait aussi reçu le don de voir ce qui se passait en son absence comme en sa présence. Baronius entrant chez lui un dimanche matin pour se confesser, le bienheureux lui dit : « Allez vite à l'hôpital du Saint-Esprit visiter les malades. » — « N'est-il pas trop tôt, mon père, reprit Baronius? Je vais trouver tout le monde endormi. » — « Faites ce que je vous dis, reprit le père, et avec promptitude. » Il partit sur-le-champ, et trouva dans une salle un malade à la dernière extrémité; il le confessa et lui donna les derniers sacrements. A peine cette administration était-elle achevée que ce malade rendit l'âme. A son retour à la maison,

étant allé rendre compte de cet événement au bienheureux, celui-ci lui dit : « Apprenez de là à céder désormais sans contradiction à l'obéissance. » Un autre jour, Taurusio vint aussi pour se confesser, mais le père lui dit : « Il y a longtemps que vous n'avez été voir telle femme. J'en suis en peine, allez la visiter, j'entendrai ensuite votre confession. » Cette femme, que Philippe estimait beaucoup à cause de ses vertus, était mourante lorsque Taurusio entra chez elle, et il n'eut que le temps de l'administrer avant qu'elle rendît le dernier soupir. Un pareil service fut rendu par le saint à un officier dont il n'avait pu connaître l'état désespéré que par une communication surnaturelle.

Antoine Fantino, se rendant un jour à l'Oratoire, fut baigné en chemin par une femme qui, de sa fenêtre, lui jeta sur le corps un vase d'eau. Il fut outré de cette insulte ; cependant il continua son chemin sans rien dire, retenu par la crainte de nuire à sa confession. Arrivé dans la chambre du père, celui-ci lui raconta son aventure, et le reprit sévèrement de ce mouvement de colère qu'il n'avait pas suffisamment réprimé. Fantino resta muet d'étonnement, reconnaissant à ce trait le don prophétique qu'avait reçu le saint prêtre.

Celui-ci traversait une fois la ville pour aller à

la campagne, accompagné d'un grand nombre de ses fils spirituels. Parvenu au champ de Flore, il éprouva un mouvement extatique, et aussitôt mettant la main sur ses yeux, il appela son fidèle Marcellus, et lui dit : « Quels hommes avez-vous donc logés dans votre maison? — Ce sont, répondit celui-ci, des hommes bien nés et d'un commerce fort agréable. — Prenez-y garde, reprit le saint, ils complotent en ce moment un assassinat. » Marcellus épouvanté s'en retourna chez lui, parvint heureusement à découvrir leur dessein, et le fit échouer par ses sages mesures.

Paul Récupérati eut un soir un entretien secret avec un de ses amis. Le lendemain matin, étant allé chez le saint homme, celui-ci lui raconta mot pour mot la conversation qu'ils avaient eue. Quoiqu'il sût fort bien que son ami n'était pas connu du P. Philippe, il pouvait avoir fait cette confidence à quelqu'un qui ensuite en avait parlé au bienheureux. Afin d'éclaircir ce doute, il l'interrogea, et celui-ci lui protesta qu'il n'avait confié ce secret à personne. Il ne put plus douter alors que le saint n'eût appris ce secret par révélation.

Mucius Achillé avait eu, jeune encore, le serviteur de Dieu pour directeur de sa conscience, et était devenu sous sa conduite un homme spirituel. De retour dans sa patrie, il négligea de

veiller sur son amour-propre, et cet ennemi perfide l'engagea dans une voie d'illusion. Fort heureusement pour lui, il reçut une lettre du bienheureux qui l'avertissait des dangers de son état et l'engageait fortement à changer de route. Elle fit sur son esprit tout l'effet désirable, parce qu'il vit clairement que ce père n'avait pu connaître que par révélation les choses qu'il lui reprochait.

Jean-Baptiste Lamberti, prévenu par une lettre de son père qu'un oncle qu'il avait à Messine venait de mourir et l'avait constitué son héritier, se disposa à passer en Sicile pour recueillir cette fortune qui était considérable. La veille de son départ, il fut voir le saint, l'instruisit de son affaire et demanda à se confesser. « Je vous entendrai volontiers, lui dit ce bon père; mais renoncez au voyage dont vous me parlez. Vous le feriez sans but; car cet oncle, que l'on vous dit mort, est actuellement en pleine convalescence : vous ne tarderez pas à recevoir de lui une lettre amicale accompagnée d'un petit présent. » Le jeune homme le crut et ne quitta point Rome. Huit jours après, il reçut la lettre et le présent que le saint lui avait annoncés. Étant allé aussitôt lui porter cette nouvelle, celui-ci le regarda d'un œil sévère, en disant : « Je veux que ceci demeure enseveli dans le plus profond silence. » Lamberti se tut en effet

pendant la vie du serviteur de Dieu, et ne révéla cette prédiction qu'après sa mort.

Joseph Marsi ayant reçu nouvelle de la mort de sa mère, fut aussitôt trouver le saint pour la recommander à ses prières; mais sa douleur était si poignante, qu'il lui fut impossible de proférer un seul mot. « Allez, mon fils, lui dit Philippe, ce que l'on vous écrit est une fable. Votre mère se porte bien. » Quelques jours après, on lui remit une lettre écrite par elle-même.

Julius Savera apprit la mort de sa mère, lorsqu'il n'avait pas même su sa maladie. Ce fut un matin, au moment où il se disposait à aller à confesse. Il entra chez le père triste et silencieux, et sans lui faire part de sa peine, se mit à genoux pour se confesser. Celui-ci voulant d'abord le consoler, lui dit : « Réjouissez-vous, mon fils, et triomphez, jamais vous n'eûtes plus sujet de le faire, car votre mère est entrée dans le ciel. » Julius fut bien étonné de l'entendre parler de la mort de sa mère qu'il n'avait pu apprendre par une voie naturelle; mais il n'en crut que mieux à l'assurance qu'il lui donnait de son salut, et cette bonne nouvelle le consola.

Marcellus Vitelleschi chargea un jour un de ses serviteurs de porter au saint deux vases pleins d'eau de fleur d'orange. Le maladroit ne put en

remettre qu'un, ayant cassé l'autre le long du chemin. Philippe, en recevant celui qu'il lui présentait, dit en souriant : « Et le second, vous l'avez bu, sans doute? » Le serviteur, fort étonné, lui raconta son accident. De retour à la maison, il demanda à son maître s'il avait prévenu le saint du présent qu'il voulait lui faire. La réponse fut négative, et alors il comprit que celui-ci avait connu la chose par révélation.

CHAPITRE XXIX.

Philippe pénètre les secrets des cœurs.



E serviteur de Dieu avait reçu ce don dans un degré si admirable, qu'il n'ignorait rien de la conduite de ses enfants spirituels. Ce qu'ils avaient dit, ce qu'ils avaient pensé, ce qu'ils avaient fait en bien ou en mal, il savait tout cela, et le leur racontait avec ordre. Ils ne pouvaient omettre l'oraison, ou en diminuer le temps, ou la mal faire, sans qu'il en fût parfaitement instruit. Leurs conversations lui étaient connues comme s'il les eût entendues de ses propres oreilles. Aussi ceux à qui la conscience rendait un

témoignage affligeant fuyaient sa présence, tandis que les autres la recherchaient avec bonheur. S'il arrivait parfois que quelques-uns d'entre eux s'entretinssent de vains discours, ou de choses répréhensibles, pour les faire cesser il suffisait de dire : « Prenons garde à nous : Philippe le saura. » En vain ses pénitents cherchaient à le tromper, il découvrait aussitôt leur intention perfide; mais aussi les personnes à conscience délicate pouvaient être tranquilles sur leurs confessions, lorsqu'il en était content, car il voyait le bien comme le mal. Prouvons ceci par des exemples :

Raphaël Lupo, jeune libertin, avait pour ami un des disciples du bienheureux. Pressé par lui de changer de conduite, il le promit, non sincèrement, mais pour se débarrasser de ses instances. Il consentit même à se laisser conduire à la congrégation, et de là dans la chambre de l'homme de Dieu. Il croyait en être quitte pour une visite sans conséquence; mais ce n'était pas là l'intention de son ami. « Voici, mon père, dit-il en l'abordant, un jeune homme qui se repent de sa vie passée et désire expier ses fautes par la pénitence; veuillez lui faire la grâce de l'entendre en confession. Lupo frémit à cette proposition à laquelle il était loin de s'attendre; cependant, pour ne pas contrister son ami, il se mit à genoux et fit une accusation feinte. Philippe, éclairé d'en

haut sur le mauvais état de sa conscience, le prit par la tête d'un air caressant, et lui dit : « C'est en vain, mon fils, que vous voulez en imposer à ma vieillesse. Le Saint-Esprit m'a révélé tous vos péchés, déclarez-les à votre Dieu dans la vérité, et espérez en sa miséricorde. » Le faux pénitent, frappé de ces paroles, changea tout à coup de sentiment, et fit une sincère confession de sa vie tout entière. L'effet en fut prodigieux ; car, à partir de ce jour, ce ne fut plus le même homme. Il réforma ses mœurs, prit des habitudes pieuses, et finit par entrer dans l'ordre de Saint-François où il vécut et mourut saintement.

Marie-Magdeleine d'Anguillara fut un jour se confesser à Philippe après une assez légère préparation ; aussi oubliait-elle des accusations importantes. Le saint s'en aperçut, et lui dit : « Allez vous examiner un peu mieux, et vous reviendrez. » Elle retrouva en effet plusieurs fautes qu'elle vint lui dire ; après quoi, craignant d'en oublier encore, elle le supplia de l'aider par ses interrogations. « C'est inutile, répondit-il ; votre conscience est actuellement nette. » Sortie de là, elle se dit à elle-même : « C'est pour me tranquilliser que ce père m'a tenu ce langage, car il ne voit pas dans mon intérieur. » Lorsqu'elle revint quelque temps après, le bienheureux lui déclara par ordre toutes les fautes qu'elle avait com-



mises depuis sa dernière confession. Elle comprit très-bien le but de cette leçon, et le regarda depuis lors comme un prophète.

Jacques Crescenti étant un jour tourmenté par la crainte d'avoir oublié quelque péché grave dans ses confessions, s'en ouvrit au serviteur de Dieu. « Soyez tranquille, mon fils, lui dit le saint homme, si votre conscience était souillée d'une faute sérieuse, je la verrais clairement, tenez cela pour certain. » François de Molaria, après lui avoir fait une confession générale, revint une seconde fois, et accusa les fautes qu'il avait retrouvées. Quand il eut achevé, le saint lui demanda s'il n'avait pas commis un péché de telle espèce. « Oui, mon père, répondit-il. —Et pourquoi donc ne le confessez-vous pas, reprit le saint homme? » Celui-ci ayant répondu qu'il croyait l'avoir fait. « Vous vous trompez, lui dit le bon père; tenez pour certain que vous ne l'avez encore jamais accusé. » Celui-ci, après une mûre réflexion, reconnut en effet qu'il l'avait oublié dans ses confessions précédentes. Joseph Zerla affirmait que le saint, non content de lui découvrir ses fautes les plus cachées, l'avertissait des tentations qui devaient lui arriver et lui en indiquait les remèdes.

Un grave ecclésiastique de Sienne, lié d'amitié avec plusieurs membres de la congrégation,

étant venu à Rome, reçut d'eux l'hospitalité. Lorsque le soir fut venu, témoin de l'humeur enjouée de Philippe, il en fut choqué, et douta que ce père fût un saint, comme le disait l'opinion publique. Le lendemain, il fut se confesser à lui, et ne s'accusa point du jugement dont je viens de parler, sans doute parce que la sévérité de ses principes le trouvait équitable. Philippe, qui avait vu dans son cœur ce qui s'y passait, lui dit : « Pourquoi ne me parlez-vous pas de l'étonnement que vous a causé hier ma conduite légère. » Le pénitent, bien étonné de voir que Philippe avait lu dans son intérieur, comprit qu'il recevait d'en haut des lumières prophétiques, et ne douta plus désormais de son éminente sainteté.

Une femme vint un jour prier ce bon père de la confesser ; mais la confession n'était pour elle qu'une occasion, dont elle voulait profiter, de se faire donner une aumône. Philippe apercevant son intention, lui dit : « Retournez-vous-en, bonne femme, il n'y a point ici d'aumône pour vous. » Confesseur expérimenté, il ne souffrait pas que l'on fît de la piété un commerce ; du reste, il avait grand soin de pourvoir aux besoins de ses pauvres pénitents, mais par des mains étrangères, afin que le désir seul de remédier à leurs péchés les amenât à son tribunal.

Si quelqu'un lui cachait sciemment quelque

faute, il l'en reprenait sur-le-champ avec force, et trouvait le moyen de le faire parler avec sincérité. Hector Modio ne lui disait rien un jour, dans sa confession, de certaines tentations dont il n'était pas sorti entièrement irréprochable. « Quelle confession est-ce là, lui dit le bienheureux? Vous avez des pensées impures, vous les repoussez fort négligemment, et vous vous taisez là-dessus! » Cette correction fit son effet, car le jeune homme se confessa désormais avec toute la franchise désirable.

Un autre de ses pénitents, après un orage nocturne qu'il n'avait pas essuyé sans dommage, n'osa le lendemain lui faire visite, comme il se l'était proposé. Il se rendit cependant le soir à l'Oratoire où il y avait assemblée; mais il eut soin de se tenir à l'écart pour ne pas être aperçu du saint homme. Vaine précaution. Philippe fut droit à lui, et le tirant à part, lui raconta tout ce qui s'était passé dans cette tentation. Une autre fois, ce même homme était allé dans un lieu dangereux, craignant beaucoup que le père ne vînt à le savoir. Précisément il le sut, et ne manqua pas, à la première occasion, de lui en faire une verte réprimande.

Un autre encore essaya de le tromper en lui cachant je ne sais quels graves péchés. Lorsqu'il eut achevé son accusation, le saint lui dit :

« Ajoutez telle faute que vous me cachez par honte, et puis tels et tels péchés beaucoup plus anciens que l'orgueil vous a fait taire jusqu'ici. » Le pauvre pénitent confondu ne put retenir ses larmes, et demanda à faire une confession de toute sa vie. Son cœur était changé : aussi la fit-il avec toute la franchise désirable. Depuis ce moment, il devint un homme aussi pieux qu'il avait été dépravé.

Un autre était à ses pieds tremblant comme la feuille, et restait muet de honte et de douleur. « Pourquoi ne parlez-vous pas, mon fils, lui dit le saint homme? — Mon père, répondit-il, j'ai fait une faute si grave, que je n'ose vous l'avouer. — Tranquillisez-vous, lui dit le bienheureux : je la vois dans votre conscience; c'est telle chose. »

Un de ses jeunes disciples ayant commis, contre son ordinaire, un péché honteux, n'eut pas le courage de le lui avouer. Il fut le confesser à un autre prêtre. Lorsqu'il revint ensuite pour se réconcilier de nouveau, le saint lui dit : « Vous avez craint, mon fils, de venir accuser devant moi le malheur qui vous était arrivé; vous êtes allé le découvrir à un autre; qu'y avez-vous gagné? Dieu me l'a révélé, afin que vous ayez deux hontes au lieu d'une; c'est telle chose. » Je pourrais citer beaucoup d'exemples pareils; mais c'est

assez sur ce genre de prophéties : je parlerai maintenant de la connaissance qu'avait le saint des tentations qui affligeaient les âmes, et de divers autres secrets renfermés au fond des cœurs, ou connus de Dieu seul.

Blaise Betti était en proie, depuis une année entière, à des tentations violentes dont ni la prière ni les macérations n'avaient pu le délivrer. Alors la pensée lui vint d'aller prendre conseil de Philippe ; en conséquence, il se rendit à l'église de l'Oratoire où le saint confessait, et ayant vu qu'il n'avait plus que peu de monde, il l'attendit en se promenant sous le pérystile. Philippe, après avoir terminé son ministère, fut le chercher, conduit par une céleste inspiration, et lui dit : « Je sais ce qui vous amène. Allez trouver votre confesseur, et faites ce qu'il vous dira. Les tentations qui vous tourmentent céderont à l'obéissance. » Blaise, étonné de le voir instruit de son état, qu'il n'avait pu connaître humainement, lui obéit avec autant de promptitude que de confiance, et obtint la délivrance de ses terribles tentations.

Claude Néri, célèbre jurisconsulte, était aussi homme d'une éminente piété et fort ami du père Philippe. Violemment tenté par l'esprit de ténèbres, il laissa peu à peu ses exercices spirituels, et renonça à ses fréquentes communions. Souvent

il avait eu la pensée d'ouvrir son cœur au bienheureux, et toujours une mauvaise timidité l'empêchait de le faire; il fallut que la bonté de Dieu le livrât, malgré lui, aux bienfaisants conseils de cet habile médecin. Voici à quelle occasion il reçut cette grâce : Philippe étant tombé malade, l'affection que lui portait Néri le conduisit près de son lit de douleur. Après avoir parlé ensemble de diverses choses, le saint le fixa et lui dit : « Je suis prêt à entendre ce que vous avez à me dire. — Je n'ai rien à vous dire, mon père, répondit Néri : je suis venu uniquement pour vous visiter. — Si, si, reprit le saint, vous avez à me communiquer une certaine chose qui vous intéresse. — Mais non, je vous assure, répondit Néri dont la frayeur se réveillait avec une nouvelle force. — Puisque vous ne voulez pas parler, lui dit le saint homme, écoutez-moi : J'avais un ami fort cher qui fut assailli par des tentations graves, il aurait dû me les manifester : la grâce l'y portait; mais le courage lui manqua, et il demeura sans conseils et sans appui. Aussi devint-il bientôt le jouet de son ennemi qui lui fit abandonner ses exercices l'un après l'autre, l'éloigna de la table sainte, et compromit singulièrement son salut. S'il eût été un peu plus humble, il m'eût déclaré que le démon impur le tourmentait de telle et telle façon, et moi je lui aurais indiqué tel remède. »

Le pauvre Néri rougit beaucoup, et ne dit rien; mais il employa le remède et fut guéri.

Vincent Bégeo, encore adolescent, mais déjà séduit par les vanités du monde, eut un jour la pensée de se faire Dominicain. Sans plus de réflexion, il se rendit au couvent de Sainte-Marie-sur-la-Minerve, demanda à parler au maître des novices, et lui fit part de l'inspiration qu'il avait eue. « Y a-t-il longtemps, lui demanda ce religieux, que cette pensée vous occupe? — Non, mon père, répondit Vincent; elle m'est venue tout à l'heure, pendant que je marchais dans telle rue; ce n'en est pas moins une inspiration, je le sens, et vous pouvez m'en croire. Ce serait imprudent, mon fils, lui dit le religieux. Je vous conseille d'aller trouver le père Philippe et de lui communiquer cette affaire; vous reviendrez ensuite me faire part de son jugement qui sera pour moi celui de Dieu. » Vincent s'achemina vers l'Oratoire, et trouva le saint à la porte de l'église, occupé à parler à quelqu'un. Lorsqu'il fut assez près de lui, celui-ci leva la tête, et lui dit : « Attendez, mon fils, que notre conversation soit achevée; je sais ce qui vous amène. » La personne qui lui parlait s'étant retirée, il s'approcha du jeune homme, le prit par la tête d'un air caressant, et lui dit : « Le maître des novices de la Minerve vous envoie me demander si vous

avez vocation pour l'ordre de Saint-Dominique. Allez lui dire de ma part que le désir que vous éprouvez vient de Dieu. » Vincent, stupéfait de cette réponse prophétique, courut la porter au maître des novices qui lui dit en souriant : « Puisque Dieu veut que vous soyez Dominicain, je le veux aussi ; venez le plus promptement possible. » Cinq jours après, on lui donnait l'habit religieux en présence de Philippe qu'il avait appelé pour être témoin de son bonheur.

Dominique Scoppa, appelé par le ciel à se faire religieux, était retenu par des craintes chimériques qu'il n'osait avouer à son confesseur. Celui-ci voyant qu'il ne pouvait le déterminer, lui proposa de s'en rapporter au jugement de Philippe, et, sur son consentement, il le conduisit chez le saint. Ce dernier l'exhorta vivement à suivre l'inspiration de la grâce, affirmant que c'était elle qui l'inclinait à se faire religieux. Puis, le prenant à part, il lui dit tout bas à l'oreille : « Ayez bon courage, cette pauvreté qui vous fait peur de loin, sera pour vous pleine de consolation. » Dominique fut bien surpris de voir que le saint lisait dans son cœur ; car son indécision venait précisément de cette crainte dont il ne s'était jamais ouvert à personne. Alors il ne balança plus à suivre sa vocation, et éprouva ce que le bienheureux lui avait promis

Louis de Torres, jeune disciple du saint homme, ayant un jour remarqué la vétusté de son vêtement, prit la résolution de l'habiller à neuf. Le lendemain, il retourna chez lui muni de l'argent nécessaire, et avec l'intention d'aller acheter l'étoffe à son retour. Philippe, divinement instruit de son dessein, le conduisit dans son arrière-chambre, et ouvrant le meuble qui renfermait ses vêtements, lui dit : « Vous voyez que les habits ne me manquent pas; abstenez-vous donc d'une dépense inutile. » Le jeune homme fut saisi d'admiration, car il n'avait parlé à personne de son dessein. Plus tard, il déposa de ce fait sous la foi du serment, et il était alors revêtu de la pourpre romaine.

Claude Néri avait une fille qui voulait entrer dans un couvent, et lui exigeait qu'elle entrât dans un autre. Philippe, instruit de cela par le ciel, fit si bien par ses prières, que la jeune fille changea de goût, et se fit religieuse au monastère du choix de son père, c'est-à-dire à la Tour-des-Miroirs.

Constance de Drago venait de perdre son époux, ce qui lui causait une douleur extrême. Le bienheureux crut devoir lui faire une visite de consolation. Cette dame, en le voyant entrer, se dit à elle-même : « Ce vieillard aurait dû mourir plutôt que mon époux qui était jeune encore. —

Vous avez raison, ma fille, lui dit le bienheureux répondant à sa pensée. Je ne suis plus qu'un cadavre ambulant, et votre époux était un homme dans la force de l'âge. » Constance rougit et voulut s'excuser; mais son trouble l'en empêcha. Dans son chagrin, elle avait résolu de faire je ne sais quelle bonne œuvre, qu'elle ne voulut plus exécuter ensuite. Du reste, ce secret était demeuré dans son cœur. Cependant, Philippe l'ayant un jour rencontrée dans son église, s'approcha d'elle, et lui dit : « Et cette bonne œuvre que vous avez promise, quand donc se fera-t-elle? Savez-vous qu'il n'est pas beau d'abandonner ainsi une bonne résolution? » Constance promit de l'exécuter et tint parole.

Le saint alla voir un jour les religieuses de Sainte-Marthe, et plusieurs d'entre elles profitèrent de l'occasion pour lui ouvrir leurs cœurs. Parmi celles-ci, il s'en trouvait une qui, tourmentée depuis longtemps d'une pensée de désespoir, n'avait osé la découvrir à personne. Cependant, pleine de confiance dans les lumières du bienheureux, elle résolut de la lui avouer. Lorsqu'elle fut près de lui, et avant qu'elle eût ouvert la bouche, l'homme de Dieu lui dit en souriant : « C'est bien à tort, ma fille, que vous vous croyez dévouée aux flammes éternelles : le paradis est à vous. — Je ne puis le croire, mon

père, répondit-elle. — C'est que vous êtes une sotte, reprit le bienheureux, et je vais vous le prouver. Pour qui Jésus-Christ est-il mort, dites-moi cela, Scolastique. — Elle répondit : Pour les pécheurs. — Maintenant, ajouta-t-il, dites-moi qui vous êtes. — Je suis une grande pécheresse, répondit-elle en pleurant. — Ainsi, reprit le saint, Jésus-Christ est mort pour vous, et mort assurément pour vous ouvrir le ciel ; il est donc clair que le paradis est à vous ; car vous détestez vos péchés, je n'en fais aucun doute. » La religieuse, miraculeusement touchée de ces paroles, commença à respirer, et depuis ce moment cette douce parole, le paradis est à vous, ne cessa de consoler et de réjouir son âme.

Un jeune homme de seize ans, déjà revêtu du sacerdoce, vint un jour voir le saint couvert d'habits séculiers. Celui-ci, après l'avoir fixé, lui dit : « Malgré votre déguisement, je vois que vous êtes prêtre. — Hélas! oui, répondit-il. Mes parents m'ont forcé à prendre cet état pour me dépouiller d'un riche héritage. — Philippe le reçut dans sa maison, le fit instruire dans les sciences nécessaires à sa profession, prit un soin tout particulier de sa formation spirituelle, et quand il en eut fait un prêtre vertueux et capable, le renvoya tout joyeux dans son pays. Mais comment avait-il reconnu que ce jeune homme était prêtre, dans un

âge si tendre et sous un déguisement complet? C'est ce que Taurusio lui demanda, et il répondit qu'il avait vu rayonner sur le visage de cet enfant la splendeur de son caractère.

Le cardinal Frédéric Borromée attestait que le saint apercevait, au seul aspect de ses disciples, les changements qu'ils éprouvaient en bien ou en mal. Il dit un jour à l'un d'eux : « Hélas! mon fils, que votre physionomie est dégoûtante! » Le jeune homme le comprit, et touché de ce reproche, s'empressa de mettre son âme en bon état. Lorsqu'il retourna près du bon père, quoique celui-ci ignorât ce qu'il avait fait, il s'aperçut très-bien que son cœur était purifié, et lui dit en souriant : « Vous êtes beau aujourd'hui, mon enfant : voilà comment je vous aime. »

CHAPITRE XXX.

Prudence et discrétion de Philippe dans le gouvernement des âmes.

Quoique Philippe, plein de mépris pour lui-même, cherchât à le faire partager aux autres, en jouant habituellement le rôle d'un niais, et même d'un insensé, personne n'était dupe de son stratagème ·

tous ceux qui l'approchaient reconnaissaient en lui autant de prudence que d'habileté, et de toutes parts on venait le consulter comme un oracle. Le pape Grégoire XIV prenait son avis dans les affaires d'une haute gravité. Clément VIII en fit autant, notamment lorsqu'il s'agit de ramener Henri IV à la foi catholique. Léon XI recourut plus souvent encore à la sagesse de ses conseils. Saint Charles Borromée avait souvent avec lui des conférences de plusieurs heures. Sa chambre ne désemplissait pas de cardinaux, d'évêques et de princes qui venaient lui soumettre leurs embarras et leurs difficultés. Le père Claude Aqua Viva, général de la compagnie de Jésus, malgré sa sagesse bien connue, avait avec lui de longues et fréquentes conférences sur les affaires de son ordre. Les supérieurs majeurs des autres religions en faisaient autant, et l'un d'eux, après la mort du saint, fit sous la foi du serment la déposition suivante : « J'ai eu l'occasion de consulter tout ce que Rome renferme d'hommes éminents en science et en sainteté ; mais j'avoue qu'aucun n'a résolu mes doutes avec autant de prudence et d'habileté que le P. Philippe. »

Nulle affaire n'était embrouillée pour lui, et il savait trouver le biais pour sortir des plus épineuses. Ses conseils parfois paraissaient bien hardis, imprudents même ; mais l'événement ne

manquait jamais de les justifier, et alors l'étonnement faisait place à l'admiration. Du reste, il n'aimait pas à s'immiscer dans les affaires d'autrui, et ne se livrait qu'avec une sage réserve à son humeur officieuse. Quelqu'un l'engageant un jour à faire une démarche auprès du pape pour une chose importante, mais qui ne le regardait pas, il répondit : « D'autres que moi peuvent faire cela et plus commodément ; la prudence veut que je me ménage un facile accès auprès du pontife pour les choses nécessaires ; or, le vrai moyen d'obtenir cette faveur est de ne pas me rendre importun. »

Il avait reçu des lumières si sûres pour le discernement des esprits, que ses jugements en cette matière semblaient infaillibles. Tous ceux qui, par son conseil, embrassèrent l'état religieux y vécurent heureux jusqu'au bout de leur carrière. Ceux, au contraire, qui y entraient malgré lui reculaient un peu plus tôt ou un peu plus tard. Malgré les dangers du siècle, ceux qui y restaient, par déférence à son jugement, faisaient de grands progrès dans les vertus solides, ce qui prouvait bien qu'ils étaient dans leur vocation. En voici quelques exemples :

Jean-Baptiste Vitellio, jeune homme d'une conduite parfaite, vint exprès de Foligno à Rome pour apprendre de Philippe quelle était sa voca-

tion. En entrant au confessionnal, il lui dit : « Je vous remets, mon père, ma volonté tout entière, et suis prêt à suivre la vocation de Dieu manifestée par vous. Mais, comme il est nécessaire avant tout que vous me connaissiez, je vais vous faire une confession générale. » Là-dessus, il tire un papier de sa poche, et se mit en devoir de le lire. Le saint le prend et le déchire en disant : « C'est assez. » Il voulait sans doute éprouver son obéissance; elle fut parfaite, car il ne se permit pas la moindre observation. Le saint l'admit alors dans son intimité, et ce fut pour l'humilier et le mortifier tout à son aise; mais il sortit triomphant de ces épreuves délicates que des religieux quelquefois ont peine à supporter. Quant à sa vocation, il ne recevait aucune réponse, et cependant c'était pour la connaître qu'il était venu se mettre entre les mains du bienheureux. Du reste, il ne revenait jamais là-dessus, et attendait paisiblement la réponse du père. Un jour qu'il était allé prier dans l'église de Saint-Bonaventure, il crut entendre une voix qui lui disait intérieurement : « Jean-Baptiste, retournez à Foligno. » Lorsqu'il retourna voir le père, il garda le silence sur cet ordre céleste; mais Philippe en était instruit, et lui dit : « La volonté de Dieu est que vous demeuriez dans le siècle; retournez à Foligno où il vous appelle pour l'instant, et restez-y jusqu'à

ce qu'il demande de vous autre chose. » Il savait pourtant bien que la Providence ne l'appellerait jamais ailleurs ; mais il voulait qu'il tînt son cœur libre de tout attachement à sa famille et à sa patrie : disposition importante dans la vie spirituelle. Jean-Baptiste repartit en effet pour sa ville natale dont il ne cessa d'édifier les habitants, et où il mourut en saint, âgé de plus de quatre-vingts ans.

Baronius, jeune encore, voulait se faire Capucin. Philippe lui refusa son consentement et ne se laissa fléchir par aucune prière. Quelques personnes en murmurèrent et osèrent l'accuser de n'aimer pas les ordres religieux ; il connut ces discours, et n'en tint aucun compte, parce qu'il savait d'avance ce que Dieu voulait faire de son jeune disciple.

François Puccio, se croyant aussi appelé à se faire Capucin, exposa son désir au bienheureux ; celui-ci lui dit : « Renoncez-y, mon fils ; votre santé s'oppose à votre admission dans cet ordre, et, en général, vous n'êtes pas propre à l'état religieux ; demeurez dans le siècle, vous y serez mieux placé pour votre bien et celui des autres. » Puccio, au lieu de se rendre à ce sage conseil, n'en fut que plus ardent à suivre son dessein ; il revenait si souvent à la charge avec des raisons nouvelles, que le père, vaincu par ses importu-

nités, lui dit un jour : « Allez donc chez les Capucins, puisque vous croyez que Dieu vous appelle ; mais moi je sais que vous n'y resterez pas. » Il entra en effet chez les Capucins de Viterbe, et y vécut six mois en fervent novice. Puis sa santé se dérangea, et il dut retourner dans son pays natal où il fit une sérieuse maladie. C'était bien le cas de reconnaître son erreur, et de renoncer à un projet dicté par sa propre sagesse. Il n'en fit rien cependant ; au contraire, il s'obligea par vœu à reprendre son noviciat, si Dieu le guérissait. Effectivement il se rétablit, et à peine eut-il recouvré ses forces, qu'il se mit en chemin pour retourner à son monastère. A son passage à Rome, il vit le saint qui essaya de le retenir, mais en vain ; le vœu qu'il avait fait lui servait de défense. Philippe lui offrit de le commuer ; il ne le voulut pas. Alors le bon père écrivit au général des Capucins pour l'instruire de cette affaire, et lui envoya son jeune homme le lendemain. « Que demandez-vous, lui dit le prélat en le voyant entrer dans sa chambre. — Je viens, répondit François, solliciter de votre révérence la grâce de reprendre mon noviciat qu'une maladie m'a fait quitter. — Cela ne se peut, reprit le général ; votre santé est trop débile pour que vous puissiez soutenir notre règle ; il faut y renoncer. » François ne manqua pas de faire valoir son vœu ; le supérieur lui dit :

« C'est fort bien ; mais moi je n'ai pas fait vœu de vous admettre, » et il le congédia. Sa vocation ne tint pas contre un pareil échec ; elle s'évanouit comme un songe. Devenu docile aux conseils du bienheureux, il se fit prêtre, et devint archidiacre de Prénestino, où il opéra un bien infini.

Un jeune Portugais de dix-sept ans, était devenu, sous la conduite de Philippe, un homme spirituel des plus remarquables. Non-seulement il surpassait en vertu tous les autres disciples du saint, mais il parlait des choses de Dieu avec une sagesse prodigieuse et un agrément infini. Les directeurs les plus éminents en science et en sainteté recherchaient sa conversation, et ne pouvaient se lasser de l'entendre discourir sur ce qu'il y a de plus sublime dans la théologie mystique. Parvenu à cette hauteur de perfection, il conçut le désir de se faire religieux et s'en ouvrit à son saint directeur qui, au lieu d'approuver ce dessein, le combattit de toutes ses forces. Le jeune homme persista et fit tant d'instances, que Philippe lui dit : « Allez, mon fils, puisque vous le voulez, je vous livre aux désirs de votre cœur. » Ce langage aurait dû l'effrayer, mais la violence de son désir fut cause qu'il n'y prit pas garde. Peu de jours après il entra dans le monastère de son choix, fit son noviciat d'une manière édi-

fiante et fut admis à la profession. Philippe invité à la cérémonie, s'y rendit avec Taurusio et quelques autres pères de l'Oratoire, mais il se retira dans un coin de l'église et se mit à fondre en pleurs. Taurusio s'en étant aperçu s'approcha de lui, et le supplia de lui dire la cause de ses larmes. « Je pleure, lui dit le saint, les vertus de ce fils chéri. » Taurusio ne comprit pas pour lors cette réponse énigmatique, mais la conduite du jeune religieux vint bientôt lui en révéler la signification. Il se relâcha si fort, en effet, qu'il ne garda plus aucune règle. Il sortit même de son couvent, sans pourtant en quitter l'habit, et employa le reste de sa vie à errer par le monde.

En ce temps-là vivait à Naples une vierge, nommée Ursule Benincasa, dont le peuple exaltait fort la sainteté. Sa renommée étant parvenue jusqu'aux oreilles du pape Grégoire XIII, il la fit venir à Rome et chargea Philippe, dont il connaissait l'esprit de discernement, de l'examiner. Celui-ci éprouva pendant plusieurs mois son humilité, sa patience et son obéissance, affectant de ne pas croire à ses extases et à ses ravissements, la traitant avec un mépris apparent, et la tenant éloignée, pendant un assez long temps, de la table sainte. Lorsqu'il fut certain qu'elle était conduite par l'esprit de Dieu, il en rendit compte au pontife, et prit soin, avant le départ

de cette sainte fille, de la prémunir par ses conseils contre les embûches du démon.

« Quand on veut savoir, disait-il, si une âme est conduite par l'esprit de Dieu, il faut la mortifier. La mortification est une pierre de touche dont l'effet est infaillible. » Aussi ne manquait-il pas de l'appliquer à tous ceux dont il sentait le besoin de constater la sainteté, soit pour la gloire de Dieu, soit pour leur avantage ou celui des autres.

Alphonse Lupo, prédicateur très-distingué, devait un jour prêcher à l'Oratoire; il se disposait à monter en chaire, lorsque le P. Philippe se présenta à sa rencontre et lui dit tout haut, en le regardant d'un air dédaigneux : « Est-ce vous qui êtes Lupo, ce prédicateur renommé qui, abusé par les applaudissements de la foule, se croit beaucoup plus capable qu'il ne l'est en effet? qui se glorifie sottement d'être monté dans les chaires les plus distinguées de l'Europe catholique? Sachez que l'Italie possède des orateurs chrétiens qui vous surpassent de bien loin en doctrine et en sainteté. » Le vertueux Lupo ne parut nullement déconcerté de cette apostrophe inattendue autant qu'humiliante. Il se mit à genoux aux pieds du saint, et lui dit en pleurant : « Oh! que vous dites vrai, mon père! combien je vous suis reconnaissant du service que vous me rendez en abaissant ainsi mon indomptable orgueil! Phi-

lippe, enchanté de le trouver si doux et si humble, s'empressa de le relever, et lui dit en l'embrassant avec tendresse : « Vous êtes digne d'annoncer la parole de Dieu, et il ne manquera jamais de bénir votre ministère ; allez maintenant, et priez Dieu pour moi. »

Il y avait alors à Rome un tertiaire de l'ordre de Saint-François qui jouissait d'une haute réputation de sainteté. Le cardinal Cusano, protecteur de cette religion, l'envoya un jour chez le bienheureux qu'il avait chargé d'avance de le mettre à l'épreuve. Philippe, en le voyant entrer, le mesura des yeux, et dit d'un ton méprisant : « Quel est cet homme ? » Ensuite il lui présenta sa bourse en disant : « Prenez ce qu'il vous plaira. » Le bon religieux, enchanté de cette humiliation, et désireux de l'accroître, se jeta sur la bourse avec une sorte d'avidité, et fit semblant de vouloir prendre toutes les pièces de monnaie qu'elle renfermait, quoiqu'en effet il n'en prît aucune. Philippe s'en étant aperçu, dit à un des siens : « Il paraît qu'il lui faut du pain plutôt que de l'argent : allez chercher de quoi le satisfaire. » Lorsque le pain fut venu, il en mangea quelques bouchées d'une manière gloutonne, et mit le reste dans son sac. « Je voudrais savoir, lui demanda le saint, quel est votre genre d'oraison. » Celui-ci lui récita d'un air niais l'Oraison dominicale.

Tout ce manége plut fort au bienheureux qui ne douta plus que ce religieux ne fût un homme d'une vertu solide. Cependant, pour achever l'épreuve, il lui dit brusquement de s'en aller. Du reste, il écrivit au cardinal qu'une vertu si humble et si patiente ne laissait lieu à aucune suspicion, et qu'à coup sûr cet homme était un saint.

Les avis que donnait ce maître consommé aux modérateurs des âmes, étaient empreints d'une sagesse admirable. Le lecteur en pourra juger par le petit nombre de ceux que ses historiens nous ont conservés. « Il est des directeurs, disait-il à ses pères, qui ne connaissent qu'un attrait, celui que Dieu leur a donné ; qu'une voie ouverte aux âmes, celle qu'ils suivent ; il faut, bon gré mal gré, que tous leurs pénitents en passent par là ; gardez-vous bien d'imiter leur exemple. En agir de la sorte, c'est usurper les droits de l'Esprit-Saint, c'est exposer les âmes à faire fausse route, c'est tout au moins ralentir leur progrès, en les gênant dans leurs mouvements spirituels. Il est, ajoutait-il, un autre excès à craindre, c'est de les laisser libres de faire tout ce qu'elles veulent. Dans ce chemin montueux il faut, régulièrement, aller pas à pas, sous peine d'épuiser ses forces, de s'arrêter ensuite ou de reculer ; d'ailleurs cette ferveur peu mesurée a souvent l'orgueil pour prin-

cipe. Enfin, il faut que l'âme se repose quelquefois et apprenne à soumettre son entendement et sa volonté. »

« Je ne saurais approuver, disait-il encore, que les pénitents changent de confesseurs sans raisons suffisantes. Il en résulte plus d'inconvénients que d'avantages; il faut donc refuser ceux qui veulent changer sans motif sérieux, et renvoyer au plus tôt ceux que l'on a reçus pour une utilité passagère. » Ainsi en usait-il lui-même en pareil cas. Néro de Nigri se confessait d'ordinaire à un religieux servite. Philippe l'accueillit pendant une maladie que fit le confesseur; mais aussitôt que celui-ci fut guéri, il le lui renvoya. Altobello, chanoine de Saint-Marc, se mit sous sa conduite pendant un voyage que le P. Bordini, son confesseur habituel, dut faire en Pologne; il se trouva si bien de sa direction qu'il ne voulait plus le quitter, lorsque celui-ci fut revenu; mais le saint n'était pas de cet avis. Dès le lendemain de l'arrivée de ce dernier, il dit au chanoine qui venait se confesser à l'ordinaire : « Avez-vous vu votre père spirituel? » — « Non, répondit celui-ci. » — « Eh bien! reprit le bienheureux, il faut aller le voir et rentrer sous sa conduite. » — « J'aime beaucoup mieux rester entre vos mains, lui dit Altobello, gardez-moi, je vous prie, vous me rendrez un véritable service. » — « Je demeu-

rerai votre ami, répondit Philippe, mais il convient que vous retourniez à Bordini. »

Il aimait à voir les époux choisir librement le même confesseur, parce que, disait-il, il peut plus facilement les faire vivre en bonne intelligence. Il recommandait fort aux pénitents qui visaient à la perfection, de se conformer en tout à la volonté de leurs confesseurs, de ne jamais chercher à les amener à leur avis en quoi que ce pût être, de ne point se donner le droit d'interpréter leur jugement, et surtout de ne se permettre aucune macération sans avoir obtenu leur agrément. Il n'approuvait pas qu'un pénitent s'obligeât par vœu sans consulter son guide, et il voulait que les confesseurs fussent fort sobres de semblables permissions. A l'appui de ce conseil, il citait ces paroles de l'Ecclésiaste : « Il vaut beaucoup mieux ne pas faire de vœux que de les faire et ne pas les accomplir (*Eccles.*, 5, 4). Ennemi de l'inconstance qui ne rêve que changement, il voulait que chacun restât dans son état, s'il n'y voyait du danger pour son âme. « Est-ce la perfection que l'on cherche, disait-il ? On peut l'acquérir dans le siècle comme dans le cloître, et il n'est assurément aucune profession honnête qui soit incompatible avec le service de Dieu. » Plusieurs de ses disciples, engagés dans les cours des princes, où ils menaient une vie vertueuse, voulaient en sor-

tir : il s'y opposa. Tout en faisant une foule de religieux, il aimait à voir ses pénitents vivre saintement au sein de leurs familles. Quelques maximes qui lui étaient familières feront connaître son esprit à cet égard. « Quand il s'agit de passer, disait-il, d'un mauvais état à un bon, les consultations sont inutiles ; mais avant d'échanger un bon état pour un meilleur, il faut y penser sérieusement, consulter et prier. Ce qui est meilleur en soi, n'est pas tel pour tout le monde ; on se croit en droit de passer d'un institut dans un autre, quand ce dernier est plus parfait ; mais c'est une illusion. Il faut encore savoir si l'on y est appelé. » Aucun directeur ne conduisait les femmes avec plus de sagesse ; il tenait fortement la main à ce qu'elles s'occupassent de leurs travaux domestiques, et demeurassent, autant que possible, renfermées dans leurs maisons. Quelqu'un l'entendant un jour louer une dame de Spolette avec une effusion inaccoutumée, lui en demanda la raison. « C'est, répondit-il, qu'elle file de la laine. » Cette réponse ayant fait rire son interlocuteur, il lui cita ces paroles de l'Esprit-Saint au livre des Proverbes : « La femme forte a mis la main à de grandes choses, car ses doigts ont manié le fuseau. » En voilà bien assez pour faire ressortir la prudence et la discrétion de ce saint homme.

CHAPITRE XXXI.

Philippe chasse les démons, il apparaît à des absents, il ressuscite un mort.

QUOIQUE ces œuvres éclatantes répugnassent beaucoup à la modestie du saint homme, il était cependant obligé de s'y prêter parfois, et l'on voyait alors en quel haut degré il avait reçu ce don extraordinaire. Laissons parler ici les faits : On lui amena de la Campanie une jeune fille nommée Catherine, afin qu'il la délivrât par ses prières d'un démon qui la possédait. Cette possession se manifestait par des signes indubitables. D'abord, elle parlait facilement le grec et le latin sans les avoir appris. Ensuite elle développait une telle force physique qu'elle s'échappait des mains de plusieurs hommes robustes; enfin, quand le bienheureux ordonnait qu'on la lui amenât, elle le sentait, malgré son absence, et disait : « Voilà que ce prêtre m'envoie chercher. » Aussitôt elle prenait la fuite, allait se cacher dans les endroits les plus secrets de l'hôtellerie, et il fallait user de violence pour la conduire à l'église.

Du reste, le saint n'eut pas besoin pour la délivrer de recourir aux exorcismes. L'ayant fait venir un jour dans l'église de Saint-Jean-des-Florentins, il se mit en oraison; c'en fut assez. Son tyran prit la fuite, et sa délivrance fut définitive.

Lucrèce Cotta souffrait depuis huit ans d'un maléfice qui faisait d'elle un objet de pitié. Tantôt ses yeux roulaient dans sa tête d'une manière effroyable, tantôt elle perdait entièrement l'usage de la vue. Elle éprouvait aussi des convulsions si terribles, que les efforts réunis de plusieurs femmes ne pouvaient les comprimer; elle ne mangeait ni ne dormait, et ces privations jointes à ses souffrances l'avaient réduite à un tel état de marasme, qu'elle semblait un spectre plutôt qu'une femme. Dans cette extrémité, elle se fit conduire à l'église de l'Oratoire pour y trouver Philippe, et le pria de la confesser. En voyant sa maigreur le saint en eut pitié; mais ce fut bien mieux lorsqu'il eut entendu le récit de ses souffrances. Pénétré alors d'une vive compassion, il toucha d'une main ses yeux et de l'autre son cœur. Celui-ci fut à l'instant guéri, mais le mal de ses yeux sembla s'accroître, car elle s'écria : « Hélas! mon père, je n'y vois plus du tout, vous m'avez aveuglée. » — « Un peu de patience, ma fille, répondit le saint homme, et vos yeux vont se rouvrir à la lumière. » Effectivement, une heure après, le

miracle se fit, mais si complétement, que depuis lors elle jouit toujours d'une vue parfaite.

Une femme d'Ausbourg, dont le démon s'était emparé, fut amenée par ses parents à Rome où se trouvait leur évêque, le cardinal Ottontruchsèz. Celui-ci la fit conduire dans l'église de Sainte-Croix-de-Jérusalem, et fit procéder aux exorcismes en présence de Philippe et de quelques-uns de ses pères. Lorsqu'on eut exposé le bois sacré de la vraie croix, l'énergumène fut horriblement tourmentée, et l'on crut que le démon allait quitter la place, mais il n'en fit rien, et les exorcismes eux-mêmes furent sans effet. Alors le cardinal recourut au bienheureux et le pria d'avoir pitié de cette misérable. Celui-ci commença par dire à voix haute que cette femme n'avait pu être délivrée à cause de l'incrédulité d'un des assistants; puis, s'adressant au démon, il le somma de déclarer le jour de sa sortie définitive. Il obéit, et dit à voix haute quel serait le jour de son départ. Effectivement, cette femme étant allée ce jour-là à l'église de Sainte-Marie-des-Martyrs, le démon la quitta et ne revint plus dans la suite. Il est à croire que le saint l'avait ainsi prescrit, mais tout bas, pour n'avoir pas l'honneur de ce coup d'autorité.

Philippe entrant un jour dans la basilique de Latran, pour vénérer les chefs sacrés des saints

apôtres, entendit près de lui les hurlements d'un énergumène; aussitôt, marchant droit à lui, il le prit par les cheveux et lui cracha au visage en disant : « Me connais-tu? » — « Hélas! oui, répondit le démon, et c'est ce qui me désole. » En même temps le possédé tomba par terre où il resta quelques instants comme mort. Son tyran l'avait quitté, par ordre du saint sans doute; mais quand celui-ci vit que la foule accourait, il s'esquiva promptement, pour échapper aux applaudissements, et fut se cacher dans sa demeure.

Son empire était tel sur ces esprits de malice que, lorsqu'ils empêchaient leurs pauvres victimes de se confesser et de communier, un ordre de sa part faisait cesser cette opposition. Je puis le prouver par quelques exemples. Une femme possédée se présenta un jour à la table sainte dans l'église de l'Oratoire; mais quand son tour vint de communier, elle refusa la sainte hostie. Philippe qui confessait non loin de là, instruit de ce refus par révélation, vint trouver cette femme et lui mit la main sur la tête. Il ne fallut rien de plus pour faire cesser sa répugnance, et elle communia très-pieusement. Une autre vint, amenée par une de ses parentes, pour se confesser au saint homme. Celui-ci, averti par le sacristain, refusa d'abord de descendre en disant : « Que voulez-vous que je fasse de cette possédée? renvoyez-la. » Puis,

touché de compassion, il changea d'avis et dit : « Mais non, qu'elle attende. » Lorsqu'il approcha de son confessionnal, elle se mit à trembler, et il fallut la traîner de vive force. Alors Philippe lui dit d'un ton doux et encourageant : « Venez, ma fille, vous confesser à Jésus-Christ. » Aussitôt elle se mit à genoux et fit sa confession ; après quoi elle se rendit à la table sainte où elle reçut la communion de la main du bon père avec une tranquillité qui surprit tous les assistants.

Rien n'était plus insupportable au démon que de se voir contraint à obéir à ce saint homme ; aussi faisait-il d'ordinaire éclater la plus vive indignation, surtout lorsque celui-ci le traitait d'une manière méprisante. Un des pères de l'Oratoire exorcisait un énergumène, et le démon semblait se moquer de son autorité. Philippe qui était présent, fit fouetter cet esprit superbe sur le dos de sa victime. Outré de cet affront, il apparut au bienheureux la nuit suivante, et lui fit les menaces les plus terribles en lui reprochant de l'avoir méprisé. Il n'était guère moins piqué de voir qu'il se servait de ses disciples pour le chasser, au lieu de remplir cette fonction lui-même, et il se vengeait d'eux autant qu'il le pouvait. En voici un exemple : L'un d'eux, au retour d'un exorcisme, ayant voulu enfoncer un clou dans un endroit élevé, le démon secoua l'escabeau qui le portait

et le fit tomber par terre. Il se releva sain et sauf, au grand déplaisir de son ennemi qui se plaignit par la bouche de l'énergumène de ne l'avoir pas tué.

Il était encore du nombre des vivants, et déjà il apparaissait à plusieurs de ses amis absents, sous une forme visible, lorsqu'ils avaient besoin de son assistance. Un des pères qu'il avait mis en charge à Vallicella, pendant que lui demeurait à Saint-Jérôme, se tourmentait beaucoup de son emploi dont il croyait se mal acquitter. S'étant couché, un soir, le cœur plein d'amertume, il attendit longtemps le sommeil. Sa porte, fermée en dedans au verrou, s'ouvrit, et quelle fut sa surprise de voir entrer son bienheureux père; il s'approcha de son lit et lui demanda comment il se trouvait. « Mon corps se porte bien, répondit-il, mais il n'en est pas de même de mon âme. » Philippe alors le bénit en disant : « La paix soit avec vous. » Il disparut ensuite, le laissant parfaitement délivré de son trouble.

Un de ses jeunes disciples s'ouvrit un jour à lui du dessein qu'il avait d'aller à Naples par mer. « Ce n'est pas mon avis, répondit le saint homme, car je vois, et vous pouvez m'en croire, que ce voyage vous serait funeste. » Celui-ci trop faible pour résister à son désir, se mit en route, et, arrivé à je ne sais quel port, il monta sur un navire

qui leva l'ancre aussitôt. La mer était belle et le vent favorable ; aussi la joie régnait-elle dans tous les cœurs ; mais elle ne fut pas longue. Un corsaire turc qui les avait aperçus leur donna la chasse, et les serra de si près qu'ils furent contraints de se jeter à la mer pour échapper à l'esclavage, et peut-être à la mort. Le rivage était assez voisin pour que d'habiles nageurs pussent l'atteindre, mais notre jeune imprudent nageait fort mal. Il n'alla donc pas loin sans épuiser ses forces. Près de périr, il se rappelle sa désobéissance, la déplore dans l'amertume de son cœur et implore le secours du bon père. Chose admirable ! celui-ci apparaît à l'instant, le rassure par ses douces paroles, lui prend la main, le conduit au rivage où il disparaît à ses yeux.

Marcellus Ferri revenait d'Égypte en Italie sur un vaisseau de commerce qui, à la hauteur de l'île de Chypre, fut pris par des forbans. Aussitôt ces brigands se mirent en devoir d'enchaîner tous les hommes de l'équipage. Marcellus, effrayé à la vue des fers, implora l'assistance de Philippe. Au moment même il crut le voir et l'entendre lui dire : « Confiez-vous en Dieu, ils ne vous enchaîneront pas. » Effectivement, lorsque son tour fut venu, le capitaine du vaisseau chrétien demanda grâce pour lui à cause de son grand âge, et les pirates, contre leur coutume, le laissèrent

en liberté. De retour à Rome, il apprit de ses amis qu'au moment où il implorait le secours du saint, celui-ci avait dit à ses disciples : « Marcellus Ferri se trouve en danger, prions pour lui. »

Constance de Drago ayant reçu une injure d'un de ses parents, conçut contre lui une haine sérieuse que le temps ne fit qu'envenimer. Une nuit, pendant qu'elle dormait, elle sentit une main qui la secouait avec force; réveillée en sursaut, elle entendit la voix bien connue de Philippe qui lui disait : « Quand donc pardonnerez-vous à votre ennemi? » Sitôt qu'il fit jour, elle alla se confesser au saint homme, et après sa confession elle lui raconta son aventure. Il ne lui fit aucune réponse et la congédia.

César Baronius était tombé malade dans la maison des Florentins, pendant que Philippe demeurait à Saint-Jérôme. Abandonné des médecins, on lui donna les derniers sacrements, et bientôt il ne lui resta plus qu'un souffle de vie. S'étant assoupi un instant, il vit son bienheureux père à genoux aux pieds de Jésus et de Marie, et l'entendit qui disait à ce Maître adorable : « Seigneur, César est mon fils, il ne faut pas me le prendre, rendez-le-moi. J'exige cela et l'espère de votre bonté. » La réponse du Sauveur ayant été négative, il se tourna vers Marie et la supplia de plaider sa cause auprès de son divin Fils. Elle

le fit, et ce Fils bien-aimé répondit par un signe favorable qui n'échappa point au malade, et ne lui laissa nul doute sur sa guérison. Lorsque Philippe vint le voir le lendemain, il l'entretint de cette vision et lui témoigna sa juste reconnaissance. « Il est dangereux, répondit le saint, de donner confiance à des songes; abandonnez-vous à la volonté de Dieu. » Le malade conserva sa foi, et il eut raison, car il se trouva mieux dès le jour même, et ne tarda pas à être entièrement guéri Je passe sous silence beaucoup de traits semblables, pour donner place à d'autres faits qui prouveront mieux encore la puissance admirable que Dieu lui avait donnée sur la mort.

Fabricius Massimi, déjà père de cinq filles, désirait ardemment avoir un fils, et souvent il avait prié Philippe de lui obtenir cette grâce. Lorsque sa femme fut sur le point d'accoucher de nouveau, étant allé recommander au saint homme son heureuse délivrance, celui-ci se recueillit un instant et lui dit : « Pour cette fois elle vous donnera un fils; permettez que je le nomme d'avance. » Fabricius promit de lui donner le nom qu'il choisirait, et Philippe indiqua celui de saint Paul. Il retournait vers sa maison lorsqu'un domestique vint à sa rencontre, et lui annonça que sa femme venait de mettre un fils au monde; il s'empressa de le faire baptiser, et, fidèle à l'en-

gagement qu'il avait pris, il lui donna le nom de Paul. Quand il eut atteint l'âge de quatorze ans, il tomba malade d'une fièvre violente qui dura pendant soixante-cinq jours. C'était bien long pour un enfant si jeune; cependant sa patience n'en fut point altérée. Son confesseur, en effet, lui ayant demandé s'il n'aimerait pas mieux le ciel que ses souffrances, il répondit qu'il ne voulait que ce qui plairait à Dieu. Le mal allant toujours croissant, on s'empressa de lui donner les derniers sacrements de peur d'une surprise. Philippe, averti du danger qu'il courait, vint le visiter, et dit en sortant à ceux qui le gardaient qu'il voulait être prévenu lorsque la mort serait prochaine. La nuit fut assez calme, mais le lendemain matin l'agonie commença et on courut chercher le saint. Il disait la messe, et pendant ce temps-là l'enfant mourut. Une demi-heure après, Philippe entrait dans la maison, ignorant la triste nouvelle. Fabricius vint à sa rencontre et lui dit en pleurant que son fils était mort. Le bienheureux cependant entra dans la chambre où gisait le cadavre, et s'étant mis à genoux près de lui, pria pendant assez longtemps; ensuite il l'aspergea d'eau bénite, lui en versa même dans la bouche, et posant la main sur son front, l'appela par deux fois d'une voix claire et élevée : Paul, Paul. L'enfant, comme réveillé d'un pro-

fond sommeil, ouvrit les yeux et dit : « Mon père, je voudrais vous confesser ma faute. » Tout le monde sortit, et le père entendit sa confession. Cela fait, la famille rentra dans la chambre, et fut témoin, pendant une demi-heure, de la conversation du thaumaturge avec son ressuscité. Philippe entretenait celui-ci de sa mère Lavinie et d'une de ses sœurs que le ciel avait ravies à la terre. L'enfant répondait d'une voix ferme et facile, et son visage était animé comme celui d'un homme en santé. Le saint lui demanda s'il ne serait pas bien aise d'aller revoir sa mère et sa sœur dans le royaume céleste. Sa réponse fut affirmative. « Eh bien! reprit Philippe, partez donc, et quand vous serez arrivé, priez Dieu pour moi. » Paul, à ces mots, ferma les yeux et expira de nouveau en présence de son père, de sa belle-mère, de deux de ses sœurs, d'une servante, et de plusieurs amis de sa famille.

Ce fait suffirait bien sans doute pour prouver l'empire que le saint homme avait sur la mort; cependant j'en rapporterai un autre non moins remarquable. Une dame illustre de Rome fit une longue maladie, et Philippe allait la voir tous les iours. L'ayant trouvée fort mal dans une de ses visites, il l'encouragea et la consola comme si elle n'eût pas dû mourir. Il paraît que son intention était de la guérir par ses prières; mais en s'en

allant, il s'arrêta tout à coup et dit à ceux qui l'accompagnaient : « Je me sens poussé à retourner près de la malade, il faut que j'obéisse. » Il retourna donc sur ses pas, rentra dans la chambre de cette dame et mit la main sur sa tête en disant : « Je vous ordonne, ô âme! au nom de Dieu, de sortir à l'instant de la prison de votre corps. » Ces paroles étaient à peine achevées qu'elle n'était plus de ce monde. Ses compagnons étonnés lui demandèrent au retour la raison de cette conduite. « J'ai su, répondit-il, qu'elle serait assaillie par une tentation grave à laquelle elle succomberait; alors j'ai prié Dieu de l'y soustraire par une mort prompte, et il a daigné exaucer ma prière. »

CHAPITRE XXXII.

Quelle était l'opinion que tous avaient de sa sainteté.

DES dons aussi merveilleux, accompagnés des vertus les plus éminentes, avaient fait de notre saint un objet d'admiration, et lui avaient conquis l'estime universelle. Les souverains Pontifes eux-mêmes le regardaient et le vénéraient comme

un saint. Ainsi, Paul IV saisissait toutes les occasions de se recommander à ses prières. Pie IV le fit appeler à son lit de mort. Pie V se félicitait d'avoir à Rome un homme aussi puissant en œuvres et en paroles. Grégoire XIII, non content de le consulter dans les affaires épineuses, aimait à s'entretenir tête à tête avec lui, et voulait qu'il s'assît et se tînt couvert en sa présence. Clément VIII avait une telle confiance en ses prières, qu'il se reposait sur elles de la conservation de sa santé ; aussi, quand il était souffrant, il ne manquait pas d'attribuer son mal à l'oubli de ce saint homme. « Allez donc, disait-il à ceux qui l'approchaient, rappeler au P. Philippe la promesse qu'il m'a faite de prier pour moi. » Chaque fois que celui-ci venait le voir il l'embrassait avec tendresse à son entrée et à sa sortie. Grégoire XIV, en pareil cas, avait coutume de lui baiser la main, usant de son autorité pour obtenir cet acte de condescendance.

Quant aux cardinaux, tous l'aimaient, le recherchaient, comme à l'envi, et avaient pour lui la vénération la plus profonde. Je puis le prouver par des témoignages authentiques et des faits fort intéressants. Le cardinal Valeri, évêque de Vérone, prélat aussi recommandable par sa piété que par sa science, écrivit à la louange du bienheureux, encore vivant, un livre intitulé *Philippe,*

ou *de la Joie chrétienne*. C'était un panégyrique auquel rien ne manquait; il l'appelait le contempteur du monde, l'ennemi des vices, le cultivateur des vertus, le maître de la sincérité, le propagateur de l'humilité, l'appui des faibles, le père des pauvres, le guide des jeunes gens, la providence de tous, le saint aimable par excellence. Pouvait-il mieux prouver le cas qu'il en faisait ?

Le cardinal Paleotti, archevêque de Bologne, dans un ouvrage sur les avantages de la vieillesse, faisait du bienheureux l'éloge le plus flatteur, et cela pendant sa vie. « Je pourrais, disait-il, aller chercher dans nos livres saints et dans les histoires ecclésiastiques des vieillards modèles à offrir à mes lecteurs : mais à quoi bon? puisque le ciel nous en offre encore aujourd'hui sur la terre. Allez à Rome, vous y verrez un vieillard de quatre-vingts ans, simple et joyeux comme un enfant, pur comme un ange, éclairé de la lumière divine comme un chérubin, embrasé d'amour comme un séraphin, dont la vie tout entière a été employée à convertir les pécheurs, à perfectionner les justes, à faire des saints. Ce vieillard admirable, né à Florence, s'appelle Philippe de Néri. »

Le cardinal Cusano, qui avait vécu longtemps dans l'intimité de ce saint homme, rendit de lui

le témoignage suivant : « Je n'ai connu aucun serviteur de Dieu aussi généralement estimé et vénéré que Philippe, et cela venait de l'opinion que l'on avait de son éminente sainteté. Admis à vivre dans sa familiarité, j'ai vu de près ses vertus, et je puis dire que plus je les contemplais, plus elles me paraissaient éclatantes. »

Le cardinal Frédéric Borromée disait qu'il n'y avait pas eu un saint dans les siècles antérieurs auquel il ne crût pouvoir comparer son P. Philippe, soit sous le rapport des lumières, soit sous celui des vertus. « J'ai souvent cherché, ajoutait-il, à deviner ce qui pourrait manquer à sa perfection, mais en vain ; je ne découvrais en elle ni la moindre tache ni le moindre vide. »

Le cardinal Octave Paravicini pouvait en parler plus pertinemment encore que les autres ; car, depuis l'âge de six ans jusqu'à celui de vingt-huit, il fut le témoin journalier de toutes ses paroles et de toutes ses actions. Or, il le louait sans mesure, et l'attachement filial qu'il lui conserva depuis son élévation en dit plus encore que tous ses discours. Non content de passer près de lui les heures du jour dont il pouvait disposer, il prolongeait ses visites pendant les nuits, et avait accepté pour cela une chambre à l'Oratoire. Lorsque le saint était malade, il ne le quittait plus, et le servait comme il avait eu coutume de le faire dans ses

jeunes années. Un jour qu'il était près de son lit, Philippe ayant fait sortir tout le monde, lui dit : « Mon cher Octave, je veux avoir avec vous un entretien intime ; mais si la toux arrive, et que j'aie besoin de cracher, vous me présenterez le bassin comme autrefois, n'est-ce pas ? — Très-volontiers, mon père, répondit le cardinal ; je suis toujours si heureux de pouvoir vous rendre quelque service. » Le saint ne l'ignorait pas. Il est même fort probable que son intention était de lui faire ce plaisir. Lorsqu'il eut quitté la terre, une des douleurs du prélat fut de ne pouvoir plus lui témoigner son amour par les petits offices ordinaires, ainsi qu'il le déclara dans sa déposition, en ajoutant qu'il ne le servait jamais sans éprouver des consolations extraordinaires.

Le cardinal Bandini se glorifiait de lui avoir servi la messe dans son enfance, et surtout d'avoir reçu de lui un de ces petits soufflets caressants qu'il donnait aux enfants, après quelque avis important dont il désirait qu'ils conservassent la mémoire.

Voici ce qu'écrivait le cardinal Taurusio, archevêque d'Avignon, à la louange du bienheureux, encore vivant : « Que ne puis-je encore partager le bonheur de ceux qui peuvent prier dans la chapelle où ce saint père célèbre les sacrés mystères ! Malgré mon éloignement, je m'y transporte par la pensée à l'heure de sa messe, persuadé que,

lorsqu'il élève ses mains au ciel, il pense à ses enfants, et que je ne suis pas le dernier dans son souvenir. » Sainte Catherine de Sienne s'était ménagée une retraite dans son propre cœur où elle se retirait avec son Jésus, pour échapper au bruit des hommes et à la dissipation des affaires. Quant à moi, je cherche la mienne dans le cœur de mon père, sûr d'y trouver ce doux Sauveur et de pouvoir y converser en paix avec lui. Ah! jouissez, jouissez du bonheur de vivre avec cet homme angélique, tandis que cela vous est donné. J'ai joui longtemps moi-même de cette faveur inappréciable; mais parce que je n'en ai pas bien usé, Dieu me l'a soustraite en punition de mes péchés. »

Voici l'éloge que le cardinal Pamphili faisait de ce saint homme : « Il accueillait, disait-il, avec une extrême charité, fortifiait, récréait tous ceux qui l'approchaient; en sorte qu'ils se retiraient contents et pleins d'admiration pour ses vertus éminentes. Ils le regardaient comme un saint, et ce n'était pas à tort; car je puis dire qu'il réunissait toutes les qualités qui distinguent ces amis de Dieu, et qu'il les conserva jusqu'à sa dernière heure. » Mais c'est assez sur le témoignage des cardinaux, qui, du reste, s'honoraient tous de son amitié et le recherchaient comme à l'envi.

La vénération des religieux de tous les ordres n'était pas moins unanime. Sa visite était reçue

dans les monastères comme une faveur du ciel ; on accourait au-devant lui ; on se mettait à genoux pour lui baiser la main ; on demandait sa bénédiction avec une confiance toute particulière. Les uns, pour me servir de leurs propres expressions, croyaient voir en lui un ange plutôt qu'un homme ; d'autres le considéraient comme une relique animée ; leurs supérieurs recouraient à lui, dans leurs embarras, comme à un oracle, et ne faisaient rien d'important que par son conseil. Cependant leurs sentiments pour lui n'égalaient pas encore ceux des pères de l'Oratoire ; témoins perpétuels de ses vertus, de ses miracles, ils lui rendaient d'avance, du moins en partie, le culte qui appartient aux saints ; ainsi, par exemple, ils enlevaient furtivement de sa chambre ses vieux habits, les cheveux qui tombaient de sa tête, et tous les petits objets dont il s'était servi, et les conservaient comme des reliques précieuses. Ils recueillaient aussi avec grand soin le sang qu'on lui tirait dans ses maladies. Quelques-uns d'entre eux récitaient chaque jour en forme de couronne cette petite prière : « Saint Philippe, priez pour nous ; » d'autres avaient, par dévotion, fait graver son image et la plaçaient dans leurs chambres parmi celles des saints. La plupart étaient dans l'usage de lui demander à genoux, chaque jour, sa bénédiction ; plusieurs ne cessaient de prier le Sei-

gneur de les faire mourir avant lui, persuadés que la vie, sans ses douces conversations, leur serait intolérable.

Il n'en était pas un parmi eux qui ne se tînt sûr d'obtenir tout ce que le saint promettait de demander pour lui. « Dieu ne lui refuse rien, disaient-ils. Pour ressusciter les morts, pour retirer des portes de l'enfer les âmes les plus coupables, il suffira qu'il le veuille. » Lorsque le pape le plaça au nombre des saints, son infaillible sentence n'ajouta rien à l'opinion qu'ils avaient conçue de sa sainteté. « Nous avons vu de nos yeux, disaient-ils, et entendu de nos oreilles tout ce que l'on nous ordonne de croire. » Du reste, leur jugement sur sa sainteté se trouvait confirmé par celui des personnes les plus éminentes en vertu qui existassent alors. Je puis citer saint Charles Borromée, saint Félix de Cantalice, Ursule Bénincasa et Françoise de Serrone.

Lorsque l'illustre archevêque de Milan venait à Rome, il ne manquait pas de passer plusieurs heures en tête-à-tête avec le bienheureux. Absent, il lui écrivait fréquemment, et ne faisait rien d'important sans recourir à ses lumières. La vénération de ce grand cardinal pour lui était si profonde, qu'on le vit souvent tomber à genoux à ses pieds et baiser dévotement sa main. Personne ne le louait autant que lui, ni ne se recommandait avec

plus d'instances à ses prières. Sortant un jour de sa chambre après un long entretien, il dit à ceux qui l'accompagnaient : « Ce P. Philippe est vraiment d'une sainteté admirable. »

Saint Félix de Cantalice ne le rencontrait jamais dans les rues sans se mettre à genoux devant lui pour recevoir sa bénédiction. Aussi souvent qu'il le pouvait, il venait le voir à l'Oratoire, et prenait un tel goût à sa conversation qu'il avait peine à s'en séparer.

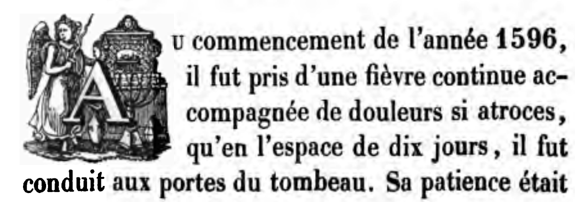
Ursule Bénincasa ne l'estimait pas moins, comme on en pourra juger par ses propres paroles. « Envoyée par le pape au bienheureux Philippe, afin qu'il jugeât de mon état spirituel, je sentis tout d'abord que son cœur brûlait de la divine flamme. Pour discerner l'esprit qui m'animait, il fit semblant de se mettre en colère, et me dit les choses qu'il croyait propres à me mortifier. Je me prosternai et lui baisai les pieds, en disant : « Vous n'avez pas besoin, mon père, de toutes ces épreuves pour me connaître ; je suis sûre que vous lisez dans mon cœur. — Rendez-moi maintenant, me répondit-il, les injures que je viens de vous dire ; j'ai besoin moi aussi d'être mortifié. » Il me demandait cela de si bon cœur et me fit tant d'instances, que je fus fort édifiée de sa profonde humilité. Il arriva plusieurs fois qu'il fut témoin de mes extases. En cet état, je

n'entendais rien de ce que l'on me disait, et ne sentais pas même le mal que l'on me faisait; mais sitôt que ce bon père m'appelait, sa voix retentissait jusqu'au fond de mon âme, et me rendait incontinent l'usage de mes sens extérieurs. »

Dès la première fois que Françoise de Serrone eut le bonheur de le voir, elle reconnut en lui une sainteté éminente, et elle s'y connaissait, car c'était une âme fort avancée dans les voies de Dieu. Du reste, cette opinion était celle de tout le monde : aussi accourait-on de tous les pays de l'Europe pour le consulter et l'admirer. Les ennemis mêmes de la religion, quand ils l'avaient une fois connu, ne pouvaient s'empêcher de l'aimer et d'avoir pour lui la vénération la plus profonde.

CHAPITRE XXXIII.

La dernière maladie du bienheureux et sa mort.



Au commencement de l'année 1596, il fut pris d'une fièvre continue accompagnée de douleurs si atroces, qu'en l'espace de dix jours, il fut conduit aux portes du tombeau. Sa patience était

admirable ; aucune plainte ne lui échappait, aucun mouvement, aucun geste ne décelait sa souffrance ; au lieu de demander à Dieu du soulagement, il le priait d'appesantir sa croix : « Seigneur, lui disait-il à voix basse, augmentez ma douleur, mais augmentez aussi ma patience. » Deux médecins, appelés pour le voir, touchent son bras, se consultent, et déclarent que c'en est fait de lui. Ils vont s'asseoir loin de son lit, désolés ; car ils l'aimaient beaucoup, et s'entretiennent avec quelques-uns des pères de la perte qu'ils vont faire. Pendant ce temps-là, le malade élève la voix et dit : « O ma très-sainte et très-belle Dame ! ô ma Souveraine chérie ! » Plusieurs fois il répéta ces paroles, mais avec tant d'énergie, que son corps en était tout agité, et que son lit tremblait. Les médecins coururent à lui, ouvrirent les rideaux qui le couvraient, et le virent suspendu en l'air, ouvrant les bras et les refermant, comme s'il eût embrassé quelqu'un avec tendresse. Ensuite il se mit à dire : « Je ne suis pas digne, je ne suis pas digne ; comment, ma très-douce Dame, daignez-vous visiter un pécheur tel que moi ? » Tous ceux qui étaient présents fondaient en larmes, et attendaient avec une sorte d'anxiété l'issue de cette vision dont ils cherchaient en vain à découvrir l'objet. Enfin, il retomba doucement sur son lit et resta silencieux

et calme ; alors les médecins lui demandèrent comment il se trouvait : « Je suis guéri, répondit-il ; la sainte Vierge est venue, et mon mal a fui à sa présence. » Cela dit, il se couvrit le visage pour cacher les larmes qui coulaient en abondance de ses yeux. Les médecins, peu convaincus de sa guérison, craignirent que cette émotion ne lui fût fatale. « Cessez, mon père, lui dirent-ils, cessez de pleurer, si vous ne voulez épuiser le peu de vie qui vous reste. — Hommes de peu de foi, reprit le saint, croyez donc que la Reine des anges m'a guéri. « Effectivement, ils s'assurèrent qu'il ne lui restait aucune fièvre. Le lendemain, il quitta son lit et reprit ses occupations accoutumées.

Malgré la défense qu'il avait faite à ses médecins de divulguer cet événement, ils le racontèrent à qui voulut les entendre, et bientôt il ne fut bruit que de cela dans la cité. Les cardinaux Cusani et Frédéric Borromée s'empressèrent d'aller voir le bienheureux père, et le félicitèrent de la double faveur qu'il venait d'obtenir. Ils le prièrent ensuite avec tant d'instances de leur raconter le fait qu'il ne put s'en défendre. A son retour chez lui, le cardinal Borromée mit par écrit la relation qu'il venait d'entendre, et l'envoya au pape Clément VIII qui en fut grandement consolé. Le saint ne parla, ce jour-là, aux nombreux amis qui venaient le visiter que de la dévotion à la sainte

Vierge. « Croyez-en mon expérience, leur disait-il ; il n'y a pas de moyen si sûr d'obtenir les grâces de tout genre que de les faire demander par l'auguste Marie : Jésus ne peut rien refuser à son aimable Mère. »

Cependant cette guérison ne fut pas de longue durée ; au commencement d'avril, la fièvre revint plus violente, et continua jusqu'à la fin du mois à le tourmenter. Le premier jour de mai, contre toute apparence, il put dire la messe, et communier plusieurs personnes avec un aplomb qui le fit croire de nouveau miraculeusement guéri ; mais ce n'était qu'un mieux transitoire. Trois jours après, il éprouva une perte de sang si considérable, que Baronius, croyant qu'il allait mourir, s'empressa de lui donner l'extrême-onction. L'hémorragie cessa au moment même ; mais son état d'épuisement parut si dangereux, que le cardinal Borromée crut devoir lui administrer à l'instant le saint viatique. Il prit donc à l'église le Saint-Sacrement et le lui apporta. A son entrée dans la chambre, Philippe, qui paraissait presque mort, ouvrit les yeux, et s'écria d'une voix forte : « Voici mon amour ; voici tout mon bien ; donnez-le-moi bien vite, je vous en conjure. » Le cardinal ayant dit le *Domine, non sum dignus*, le malade reprit : « Oh ! c'est bien vrai, je n'en suis ni n'en fus jamais digne ; car, dans ma lon-

gue vie, je n'ai fait malheureusement aucun bien : cependant, ajouta-t-il, venez, mon Jésus, venez. » Après avoir communié, il dit du ton le plus joyeux : « J'ai reçu le vrai médecin de mon âme. C'est tout pour moi ; car qu'est-ce que le reste ? Vanité, et vanité des vanités. » Il demeura fort calme jusqu'au soir ; mais alors le sang recommença à couler en abondance. Pendant ce temps-là, ses yeux étaient fixés au ciel, et on l'entendit dire : « Seigneur, je vous rends grâces de cette faveur nouvelle ; car c'en est une de pouvoir vous donner sang pour sang. » Cet accident fut suivi d'une toux si violente, qu'il en perdait la respiration : les breuvages qu'on lui fit prendre pour la calmer furent inutiles ; elle continua pendant toute la nuit.

Le lendemain, de grand matin, il envoya des aumônes à plusieurs communautés en demandant des messes ; elles furent dites, et aussitôt il guérit. Lorsque ses médecins revinrent le voir, ne sachant trop s'ils le trouveraient encore en ce monde, il leur dit en souriant : « Allez, vous autres, avec vos pauvres médicaments : les miens sont de meilleure espèce. » Leur étonnement fut grand de voir que tous les accidents avaient disparu, et que son pouls annonçait une santé régulière. Ils crièrent au miracle, et effectivement c'en était un ; car, pendant un mois, il vaqua

facilement à ses occupations ordinaires. Ses disciples enchantés lui dirent un jour qu'ils espéraient le conserver encore plusieurs années. « Ne croyez pas cela, répondit le bienheureux, je n'ai pas seulement un mois à vivre. » A ce propos, il leur prédit le jour, l'heure et le mode de sa mort, et désigna le lieu de sa sépulture.

Néro de Nigri étant venu le féliciter de son rétablissement, le saint lui dit : « Il est vrai que je suis guéri et ne sens aucun mal; sachez néanmoins que je mourrai dans peu de jours, au crépuscule du soir, et lorsqu'on y pensera le moins. » A l'époque dont je parle, il ne se trouvait guère avec ses pères sans leur dire : « Mes enfants, il faut mourir. » Ennuyés de l'entendre si souvent répéter la même chose, quelques-uns lui répondirent un jour : « Nous savons cela, mon père, et aucun d'entre nous n'espère vivre toujours. — Il ne s'agit pas de cela, reprit le bienheureux; je parle de ma mort prochaine, et nul d'entre vous ne veut y croire. Je me tairai désormais làdessus. » Marc-Antoine Maffé vint aussi le visiter, et lui exprima son espérance en disant : « Tenez pour certain, mon père, que Dieu vous conservera longtemps encore parmi nous pour le bien de nos âmes. » Le saint vieillard répondit en souriant : « Faites-moi vivre deux mois seulement, et je vous donnerai une riche récompense. »

Il avait promis à François Zazzura de lui dire, avant sa mort, tout ce qu'il aurait à faire dans la suite pour le salut de son âme. Celui-ci, craignant sans doute une mort imprévue, lui rappelait de temps en temps sa promesse, et le priait de l'accomplir. « Rien ne presse, répondait le bienheureux; demeurez en paix et content : tous les jours, au saint autel, je prie Dieu pour vous d'une manière spéciale. Il ne me refusera pas ses lumières sur votre avenir, et, avant de mourir, je vous dirai tout, selon ma promesse. Vous y avez eu foi; il n'est pas juste que votre confiance soit trompée. » Effectivement, neuf jours avant sa mort, il le fit venir dans sa chambre, et lui communiqua toutes les révélations qu'il avait eues à son égard.

La veille, ayant près de lui Jean-Baptiste Guerra, il lui demanda où en était le mois de juillet : « C'est aujourd'hui le 15, répondit celui-ci. — Eh bien! reprit-il, ajoutez dix à cette quinzaine, et nous nous en irons. » Dans le même temps, il dit à un autre de ses disciples : « Jusqu'à présent, mon cher Germanicus, ma triste santé vous a causé bien des peines; mais je ne vous en causerai plus désormais; » puis il ajouta en lui serrant affectueusement la main : « Sous quelques jours, vous verrez une chose qui vous affligera; armez-vous de courage. » Celui-ci devant partir

le lendemain pour Carboniano, dans la campagne de Rome, pria le bienheureux de lui donner sa bénédiction ; il lui dit ensuite : « Assurez-moi, mon père, que je vous retrouverai en bonne santé ; pour faire gaîment mon voyage, j'ai besoin de cette assurance. — Combien durera-t-il, demanda le saint ? — Sept jours, répondit Germanicus. Je veux être ici la veille de la fête du Saint-Sacrement. » Philippe réfléchit un instant, et dit : « Vous pouvez faire ce voyage sans crainte ; mais ne différez pas votre retour. » Il se mit donc en route, et demeura six jours à Carboniano sans inquiétude ; mais, dans la nuit qui précéda la veille de la fête, il eut un songe qui le mit en émoi. Il lui semblait voir Philippe étendu sur son lit, et l'entendre lui dire · « Germanicus, je me meurs. » Dès que le jour fut venu, il se remit en chemin, et à son arrivée, il courut à la chambre du père. Quelle fut sa joie de le trouver en bonne santé. Il lui baisa la main avec autant d'amour que de respect, et le bienheureux lui dit ces paroles : « Vous arrivez à la bonne heure. Un peu plus tard, vous ne m'eussiez plus trouvé ici. »

Ce même jour, une femme, nommée Bernardine, était malade à l'extrémité. Son confesseur, touché de compassion pour trois petits enfants qu'elle allait laisser orphelins, courut chez le saint,

et le supplia d'obtenir de Dieu la conservation de leur mère. « Retournez la voir, répondit le bienheureux, et dites-lui d'avoir confiance; elle sera guérie, et moi je mourrai. » Deux jours après, cette femme était guérie; mais le saint n'était plus de ce monde.

En ce temps-là, Jean-Baptiste Guerra, préfet de l'église, faisait construire un caveau pour la sépulture des membres de la congrégation. Lorsque l'ouvrage fut achevé, il en parla devant Philippe, qui lui demanda s'il y trouverait place. « Sans doute, mon père, répondit Guerra; votre place est réservée sous le maître-autel, du côté de l'Évangile. — Vous ne permettrez pas, lui dit le saint, que je repose en ce lieu. — Si vraiment, mon père, répondit Guerra, soyez-en sûr. — Je sais bien, reprit Philippe, que vous m'y laisserez mettre; mais ensuite vous me ferez transporter ailleurs. » Cette prophétie s'accomplit, comme nous le dirons dans la suite.

Le jour de la fête du Saint-Sacrement, il commença de grand matin à entendre les confessions, et ses pénitents purent deviner que c'était la dernière fois qu'il leur rendait ce service. Il leur montra, en effet, plus de tendresse qu'à l'ordinaire, les exhorta à fréquenter les sacrements, à lire les vies des saints, et finit par leur donner à tous en pénitence un rosaire à dire pour lui après

sa mort. Au sortir du confessionnal, il récita ses petites Heures avec une dévotion extraordinaire : après quoi, il dit la messe, deux heures plus tôt qu'à l'ordinaire, dans son oratoire privé. Cette messe fut accompagnée de circonstances extraordinaires. En allant du milieu de l'autel au côté de l'Épître pour réciter l'Introït, il s'arrêta, et regarda en l'air, vers l'occident, avec une attention qui fit juger qu'il avait une vision céleste. Arrivé au *Gloria in excelsis*, il le chanta au grand étonnement des assistants, mais avec un accent de piété et de sainte allégresse qui toucha tous les cœurs. Après avoir achevé le saint sacrifice, et fait son action de grâces, il se retira dans sa chambre et prit un bouillon. Alors les cardinaux Borromée et Cusani entrèrent et restèrent avec lui jusqu'à l'heure de midi. On lui apporta ensuite un léger potage ; après quoi, il s'endormit. A son réveil, qui ne se fit pas beaucoup attendre, il récita vêpres et complies, et le reste du jour fut employé à entendre la vie des saints et à recevoir des visites. Vers le soir, le cardinal Cusani revint accompagné de Pamphili, auditeur de rote, et de l'évêque de Monte Politiano, et tous ensemble récitèrent les matines et laudes. Ils venaient de finir, lorsqu'arriva le médecin, qui, après avoir touché le pouls du saint vieillard, lui dit : « Vous n'avez pas été mieux que

cela depuis dix ans, mon père. » Tous se retirèrent alors, excepté le cardinal qui voulait se confesser. Philippe, après l'avoir entendu, le reconduisit jusqu'au haut de l'escalier, et, en lui disant adieu, il prit sa main qu'il serra affectueusement en le fixant de la manière la plus expressive. Plusieurs autres personnes vinrent aussi se confesser, et ce ministère l'occupa jusqu'à l'heure du souper. Il prit alors un léger repas, après lequel ses pères vinrent se récréer avec lui, selon leur coutume. Quand ils furent sortis, il fit sa prière du soir, et se mit sur son lit en très-bonne santé, et cependant il dit au frère chargé de son service : « Actuellement, il faut mourir. » Quelques instants après, il demanda quelle était l'heure : « La septième, répondit le frère. — Encore deux, reprit le saint, et nous nous en irons. » Une heure après, il se leva et se promena dans sa chambre. Gallonio, qui demeurait au-dessous de lui, entendant le bruit qu'il faisait, monta pour en savoir la cause; mais déjà le bienheureux s'était remis sur son lit : il lui demanda comment il se trouvait : « Je sens les approches de la mort, répondit le bon père. »

A ces mots, Gallonio courut prévenir ses compagnons, et envoya chercher les médecins en toute hâte. Le saint vieillard était assis sur son lit, dans un état voisin de l'agonie. Les médecins lui firent prendre un breuvage qui ranima ses forces, et lui

rendit l'usage de la parole; mais ce mieux ne dura qu'un instant. Tous les symptômes de vie s'évanouirent, les battements seuls du cœur attestaient qu'il n'était pas mort. Alors tous ses enfants tombèrent à genoux fondant en larmes. Baronius, un peu plus maître de sa douleur, lui dit d'une voix émue : « Ainsi, mon père, vous voulez partir sans nous rien dire ; donnez-nous du moins votre bénédiction. » Le saint ouvrit les yeux et les tint fixés au ciel pendant quelques instants, priant sans doute le Seigneur de bénir cette famille qui lui était si chère. Cela fait, il expira.

CHAPITRE XXXIV.

Ses apparitions, sa sépulture, translation de son saint corps, sa canonisation.

Au même instant où le bienheureux échangeait la terre pour le ciel, il apparut à plusieurs personnes paré des insignes de la gloire. Ainsi, un vieillard, nommé Guerrio, le vit près de son lit tout rayonnant de lumière, et l'entendit qui lui disait : « Frère, la paix soit avec vous. Je quitte la terre et m'en vais dans une cité plus heu-

reuse. » Le lendemain il reçut une lettre de Rome qui lui apprit que le saint était mort précisément à l'heure où il avait eu cette joyeuse vision.

Hortense Anellia, religieuse du monastère de Sainte-Cécile à Rome, le vit passer près d'elle porté par les mains des anges, et couvert d'un vêtement d'une éblouissante blancheur. Il s'arrêta un instant dans sa course, et lui dit : « Adieu, ma fille, je monte au lieu de mon repos, continuez à accomplir avec fidélité vos vœux et vos règles, et vous viendrez me retrouver au ciel, n'en doutez pas; désormais je prierai pour vous beaucoup plus efficacement que je ne le faisais sur la terre. » Elle apprit le lendemain sa bienheureuse mort.

Une autre religieuse, maîtresse des novices à Sainte-Magdeleine-du-Quirinal, le vit entrer dans sa cellule, orné d'une riche couronne et revêtu d'une céleste clarté. Transportée de joie, elle le questionna sur son état spirituel, et lui demanda beaucoup de choses relatives au salut de son âme. Après l'avoir satisfaite en peu de mots, le saint lui dit : « Laissez-moi continuer ma route. D'autres m'ont déjà trop retenu. Je ne puis rester icibas plus longtemps. »

Dans la même nuit, il apparut à Victoire de Massimi, religieuse de Sainte-Marthe, qui avait été sa fille spirituelle, et lui dit : « Je viens vous

voir avant de quitter la terre, afin que vous ne puissiez vous plaindre de moi. » — « Vous allez donc au ciel, mon père, reprit-elle? » — « Oui, ma fille, répondit le bienheureux; faites en sorte de venir m'y rejoindre. » Ceci se passait pendant son sommeil; mais aussitôt que le saint eut disparu, elle se réveilla tout en larmes et s'écria : « Hélas! mon père, je n'aurai plus la consolation de vous voir en ce monde. »

Lorsque le jour fut venu, Catherine de Morlupo, religieuse du tiers-ordre de Saint-Dominique, fort renommée pour sa haute vertu, reçut la même faveur. Après avoir communié, elle vit un vieillard vénérable, revêtu des ornements sacerdotaux, assis sur un trône sublime. Autour de lui flottaient des banderoles sur lesquelles étaient écrits en lettres d'or les noms des vertus qui avaient décoré sa vie. A ses pieds se pressait une foule de prêtres, de religieux et de laïques des deux sexes qui lui devaient le salut de leurs âmes. Désireuse de savoir quel était ce saint qu'elle n'avait jamais vu sur la terre, elle le dépeignit à son confesseur. Celui-ci, croyant reconnaître Philippe au portrait qu'elle lui en faisait, fut chercher une image de ce saint homme et la lui montra. Oh! c'est lui, s'écria la pieuse vierge, c'est bien lui, je vous en assure. »

Vers le point du jour, les pères de l'Oratoire,

après avoir revêtu le saint corps d'ornements sacerdotaux, le portèrent dans l'église, et l'y laissèrent exposé pour satisfaire la dévotion publique. Aussitôt que cette nouvelle se fut répandue dans la ville, la foule accourut à ce spectacle religieux. On devinera facilement son attendrissement et sa vénération à la vue de ce visage qui annonçait plutôt le sommeil que la mort; car, au lieu d'être pâle, contracté, amaigri, il était vermeil, plein et orné d'une sérénité charmante. Les fleurs dont ce saint corps était couvert, furent enlevées en un instant; on se les disputait, on se les arrachait, dans le dessein de les conserver comme des reliques précieuses. Cependant on procéda à l'office funèbre auquel assistèrent plusieurs prélats. Ensuite arrivèrent les cardinaux amis du saint, qui lui baisèrent les pieds et les mains, non sans répandre beaucoup de larmes. Ces Éminences furent remplacées par la noblesse, les princes et les ambassadeurs; enfin, quand le soir fut venu, Baronius, à la tête de sa communauté, vint pour veiller près des restes de son bienheureux père. Il s'agissait de prier, mais cet office l'embarrassa. « Prierons-nous, se dit-il à lui-même, pour un homme qui, très-assurément, règne en ce moment dans les cieux? » Incertain de ce qu'il devait faire, il ouvrit machinalement son Bréviaire et y lut ces mots : « Du haut du ciel abaissez vos

regards et voyez. Visitez cette vigne que votre main a plantée. » (*Ps.* 79, 15.) « Est-ce par hasard, dit-il aux autres pères, qu'à l'ouverture du livre, ce passage se présente à mes regards, ou bien y a-t-il en cela une conduite providentielle ? » — « Il est à croire, répondirent ceux-ci, qu'au lieu de prier pour ce saint homme, le ciel veut que nous le priions de s'intéresser à nous. » Ils commencèrent en effet dès ce moment à implorer son assistance.

Plusieurs autres personnes eurent la même inspiration. Ainsi, Jacques Vitelleschi, apprenant la mort de ce bon père, ne put se résoudre à dire un *De profundis*. Il récita le *Laudate Dominum, omnes gentes* que chante l'Église aux funérailles des enfants dont l'innocence assure la béatitude. Jacques Crescenti, voulant offrir pour lui le saint sacrifice, ne se détermina qu'avec une extrême répugnance à dire une messe de *Requiem*. Le général des Dominicains fit ce jour-là même son panégyrique à Sainte-Marie-sur-la-Minerve, et dit à ses auditeurs : « Ce n'est pas à Philippe que profiteront les messes que l'on célèbre à son intention, car il est certainement au ciel ; elles tourneront donc à l'avantage des âmes du purgatoire. Enfin, il n'y eut qu'une voix dans Rome pour dire que sa canonisation était assurée.

Pendant les deux jours que le saint corps de-

meura exposé à la vénération publique, le concours ne cessa pas, et les gardes ne purent empêcher que le peuple coupât ses ongles, ses cheveux, sa barbe, et mît ses vêtements en pièces. Les dames romaines lui mirent leurs anneaux aux doigts et les retirèrent ensuite comme choses sanctifiées. On ne voyait que religieux de tous les ordres venir se prosterner à ses pieds, et les baiser en les arrosant de leurs larmes. Les novices Dominicains, qu'il avait tant aimés, arrivèrent en corps et édifièrent beaucoup par le spectacle de leur reconnaissance et de leurs regrets. Lorsque la foule eut un peu diminué, les malades eurent leur tour, et alors les miracles commencèrent. Enfin, vers la troisième heure de la nuit, on ferma les portes de l'église, et le saint corps fut porté dans la maison où les médecins l'attendaient pour en faire l'autopsie.

Pour satisfaire aux désirs de beaucoup de personnes, il fut permis à un artiste de mouler son visage en plâtre, afin qu'il pût le reproduire en cire au naturel, ce qu'il fit en effet à la grande satisfaction des amis du saint homme. Voici son portrait tel que son premier historien nous l'a tracé. Sa taille était moyenne, son teint blanc et vermeil, et sa physionomie ouverte et gracieuse. Il avait le front large, le nez aquilin, les yeux vifs, une chevelure épaisse, une barbe rare et

noire dans la jeunesse, mais blanchie par les années, un air enfin de sainteté qui le rendait singulièrement aimable. Cela explique l'ascendant qu'il obtenait sur tous ceux qui l'approchaient.

Après une exposition d'environ cinquante heures, son corps fut mis dans un cercueil et descendu dans le caveau destiné à la sépulture des pères. Les cardinaux de Médicis et Borromée, en ayant été instruits, blâmèrent cette inconvenance, et voulurent qu'un si saint corps reposât à part et dans un tombeau orné. En conséquence, il fut exhumé trois jours après, ainsi qu'il l'avait prédit lui-même. On le mit dans un cercueil précieux que l'on plaça dans l'église, sous un mausolée pyramidal. Quatre ans après, Néro de Nigri, noble et riche Florentin, désirant faire déposer le saint corps dans un cercueil plus magnifique, il fallut procéder à une nouvelle exhumation; mais quelle fut l'admiration de tout le monde en le voyant dans un état parfait de conservation, quoique l'humidité du tombeau eût pourri la bière et même les ornements dont il était couvert. Le doigt de Dieu était là, car les chairs étaient demeurées molles, les membres flexibles, et l'attitude semblait annoncer le sommeil plutôt que la mort. Néro, émerveillé de ce spectacle, renchérit sur son premier dessein; au lieu de se borner à donner un cercueil à son bienheureux père, il lui

fit bâtir une chapelle superbe, où ses précieux restes furent transférés solennellement au mois de juin de l'année 1602.

Cet acte de piété ne demeura pas sans récompense; ayant eu recours au saint pour obtenir un fils, il lui en naquit un, neuf mois après, auquel il donna le nom de son saint protecteur. Ce miracle que l'on pourrait regarder comme contestable, donna lieu, deux ans plus tard, à un autre tout à fait indubitable. Cet enfant tomba subitement malade, et si violemment qu'il parut près de rendre le dernier soupir. Le père, désolé, fut s'enfermer dans une chambre voisine, et se jetant sur un lit, dit au bienheureux : « Souffrez, mon père, que j'élève un tombeau à cet enfant, qui doit la vie à vos prières, dans une chapelle élevée par mon amour à la gloire de votre nom ? » Il avait à peine achevé ces paroles, lorsque le petit malade, revenant comme d'un profond sommeil, appela plusieurs fois son père. On vint en prévenir celui-ci qui courut aussitôt à la chambre de son fils. L'enfant, en le voyant entrer, lui dit : « Je suis guéri, mon père; l'aïeul est venu me visiter et m'a rendu la santé. » Ce titre d'aïeul était celui qu'on l'avait accoutumé à donner au saint homme. Néro, pour s'assurer mieux de la vérité de cette vision, répondit : « C'est votre aïeule que vous avez vue sans doute? » — « Non,

non, reprit-il d'une voix plus haute : c'est mon aïeul, et indiquant du doigt un portrait de Philippe, il ajouta, c'est celui-ci. » — « Et qu'a-t-il fait pour vous guérir, lui demanda son père? » — « Il a mis sa main sur ma tête, répondit-il, et je n'ai plus eu de mal. » Effectivement, la fièvre avait cessé, et il eut promptement recouvré ses forces. Je passe sous silence les miracles presque innombrables qui hâtèrent la canonisation du serviteur de Dieu.

Après une procédure où près de quatre cents témoins furent entendus, il fut béatifié par le pape Paul V, le 9 des calendes de mai de l'année 1615. Enfin, le pape Grégoire XV le mit au nombre des saints, le 12 mars de l'année 1622.

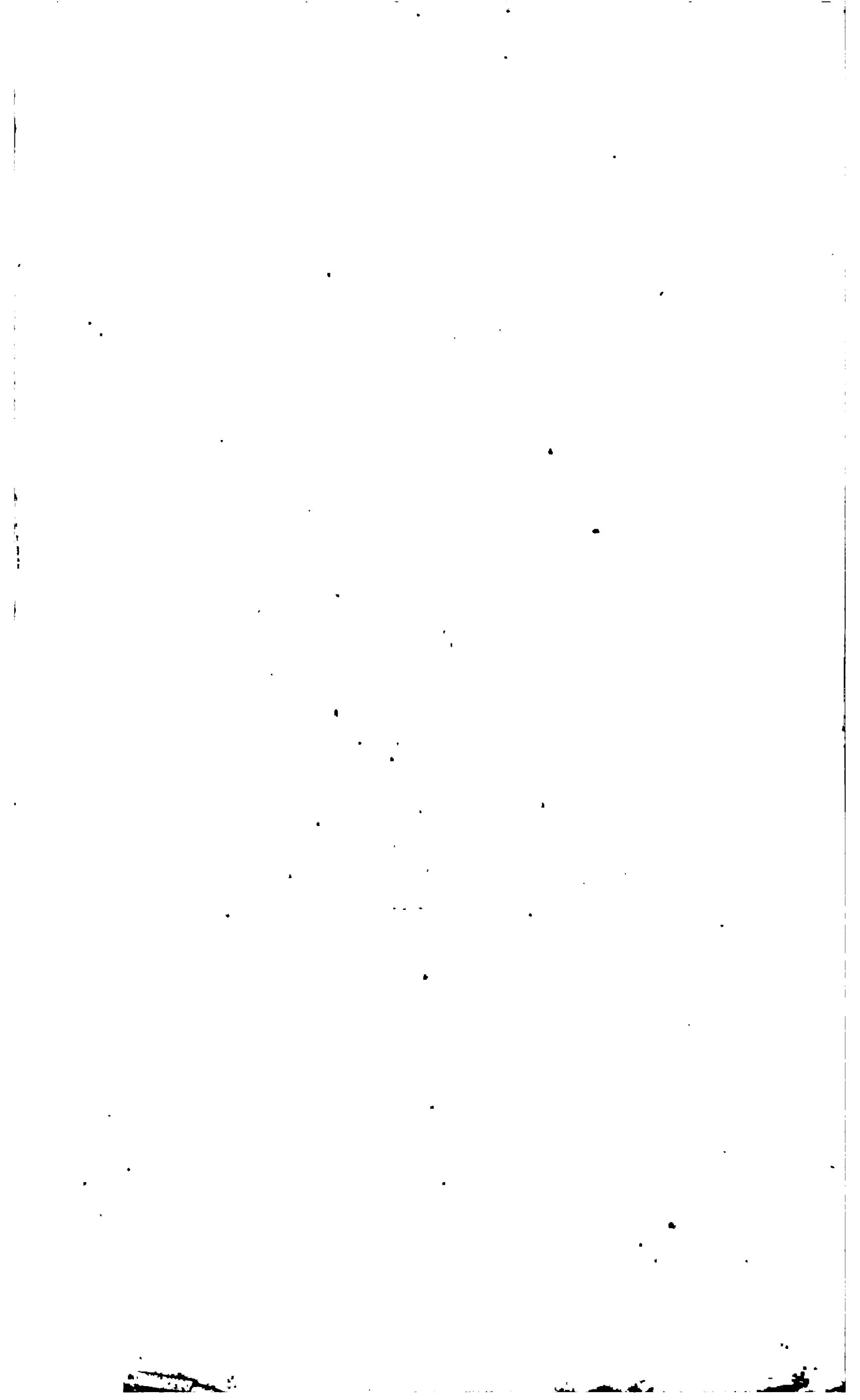


TABLE

DES MATIÈRES.

FIN DE LA TABLE.

CORBEIL, typ. et stér. de CRÉTÉ.





CORBEIL, imprimerie de CRÉTÉ.